

L'HOSPICE ET LA FRONTIÈRE

Enoncé théorique SAR

Emile Corthay
Supervision : Prof. Elena Cogato Lanza

Ecole polytechnique fédérale de Lausanne
Année académique 2017-2018



AVANT-PROPOS



fig.1



fig.2

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I HOSPICE : REFUGE FACE À L'HOSTILITÉ DE LA NATURE

I.I Définition de l'hospice de montagne suisse

I.II Recensement

Grand-Saint-Bernard

Le col

La frontière

l'hospice

La vie intellectuelle

Analyse typologique

Simplon

Le col

La frontière

Le nouvel hospice

La situation

Analyse typologique

Le vieil hospice

Analyse typologique

Gothard

Le col

La frontière

L'hospice

Analyse typologique

Caravansérail

Hôtel-Dieu

I.III Convergences

LES ALPES EN TANT QUE FRONTIÈRE

Antiquité
Moyen-Âge
Renaissance
XVIII^e siècle
Du XIX^e siècle à aujourd'hui

II D'UNE FRONTIÈRE LINÉAIRE A UNE FRONTIÈRE RÉTICULAIRE

II.I Cadre théorique

Frontière et limite : définitions
Types de frontières
Historique de la frontière

II.II Carte Dufour, la frontière suisse

II.III Frontière fixe et linéaire, idées reçues

Héritage du tracé
Mouvement de la frontière physique
Accords récents
De la carte au terrain

II.IV La frontière réticulaire

Définition
Changement du mode de pensée
Perte de seuil

III HOSPICE : REFUGE FACE À L'HOSTILITÉ DE LA FRONTIÈRE

La frontière hostile

Chiasso

Topographie et infrastructure

Transversalité

Migration

Projection

BIBLIOGRAPHIE

Inventaire des hospices, Annexes

INTRODUCTION

La problématique de cet énoncé m'est venue en étant confronté à une série de photographies de Josef Schulz intitulée "Übergang". Ces clichés représentent des infrastructures frontalières abandonnées au sein de l'Europe. Elles sont les vestiges d'une époque qui semble être en phase d'être révolue. Les accords Schengen et de libre circulation ont perturbé la notion que l'on pouvait avoir de la frontière comme un élément imperméable du moins physique. La frontière aujourd'hui semble présenter un nouveau visage. Un visage qui n'a de rapport avec le territoire que les vestiges qu'il y a laissés.

A ce constat, j'ai voulu confronter une architecture en perdition qui selon moi possède une résonance avec cette notion de seuil et de limite que la frontière évoque, celle de l'hospice. Par cette mise en relation j'espère pouvoir faire émerger des convergences autour de ces deux thèmes afin d'ouvrir des pistes projectuelles.

C'est donc un pari de rassembler ces deux thématiques autour d'un même travail. D'un côté, l'hospice tire avantage d'être traité avec la fraîcheur de l'actualité autour de la problématique frontalière et évite à ce travail de tomber dans une certaine nostalgie. Alors que de l'autre, les innombrables ouvertures qu'offre la thématique de la frontière bénéficient d'être traitées au travers d'un filtre architectural et projectuel afin de cadrer la recherche.

La première partie de cet énoncé tentera d'établir une définition de ce qu'a pu être un hospice et ce qu'il en est aujourd'hui en confrontant plusieurs exemples. Comme un aparté créant un lien entre le premier thème de l'hospice et le deuxième de la frontière, la seconde partie trace l'évolution de la perception des Alpes à travers le temps. D'une barrière physique sans attrait à un lieu mêlant paradoxalement retraite spirituelle et trafic industriel. En reprenant ce thème de l'évolution de limite, la troisième partie de cet énoncé se concentrera sur la situation de la frontière contemporaine et sa nouvelle forme. Et comme conclusion, la dernière partie tentera de rassembler l'hospice et la frontière au sein d'une même idée projectuelle.

«La thématique des frontières ne sort jamais de l'actualité. Hier comme aujourd'hui, cette vieille institution, qui oscille entre guerre et paix, continue d'alimenter les rêves de puissance et l'imaginaire de l'humanité. Mais, de nos jours, « ces cicatrices de l'histoire », comme les appelait au XIXe siècle le géographe allemand Friedrich Ratzel, soulèvent de nouvelles interrogations, voire de nouvelles ambivalences»¹

¹ MINASSIAN, 2015, *Le Monde*

L'HOSPICE

I

REFUGE FACE À L'HOSTILITÉ DE LA NATURE

L'hospice aujourd'hui souffre d'un manque de définition. Son étymologie englobe tous les établissements hospitaliers : l'hôpital, l'hôtel et l'hospice et ouvre donc un champ d'interprétations possibles. De plus, ce mot n'est pas utilisé de la même manière d'un pays à l'autre. Dans le cas suisse, l'image que nous renvoie l'hospice actuellement est celle d'un simple refuge dans les Alpes ou d'un édifice pour une retraite montagnarde. Il fut un temps où ces bâtisses remplissaient une mission bien plus importante, celle de véritables institutions religieuses spécialisées dans l'hospitalité, mais elles ont perdu leur rôle avec l'arrivée du tourisme de montagne, de l'industrialisation des Alpes et des infrastructures routières et ferroviaires. Alors qu'aujourd'hui l'hospice est tombé dans l'oubli, ce chapitre tentera de le définir et de l'expliquer.



DÉFINITION DE L'HOSPICE I.I

«Par hospices (lat. hospitium, hospitalité, gîte), on entend des structures d'hébergement placées le long des routes et dans les lieux de pèlerinage, ainsi que sur les cols. Ils étaient dirigés par des moines ou par des laïcs obéissant à des règles chrétiennes. Répandus en Europe dès le haut Moyen Age, les hospices ne subsistent plus guère en Suisse qu'au sommet des cols alpins.»

Dictionnaire historique de la Suisse

«Établissement public ou privé où l'on reçoit et entretient, soit gratuitement, soit pour une rétribution peu élevée, des enfants, des infirmes ou des vieillards hors d'état de subvenir à leurs propres besoins. Les hospices civils. L'administration des hospices. Hospice de la vieillesse. Hospice des incurables. Hospice des enfants trouvés. Hospice des aliénés, etc. Il se dit aussi d'une Maison où des religieux donnent l'hospitalité aux pèlerins, aux voyageurs. L'hospice du mont Saint-Bernard.»

Dictionnaire de l'Académie française, 8ème édition

«Alors que les abbayes et les monastères recherchent généralement les "solitudes" à l'écart du trafic, les hospices sont, au contraire, une création religieuse spécifiquement liée à la route»

Paul Guichonnet, Histoire et civilisation des Alpes

L'hospice en Suisse aujourd'hui est essentiellement un lieu d'accueil de montagne. Il diffère de celui de nos voisins (France, Allemagne) qui consiste en un hôpital spécialisé¹, souvent décentré par rapport aux villes, où les gens se rendaient en général pour y mourir de maladie grave et contagieuse qu'il fallait à tout prix éviter de propager. La Vieille Charité à Marseille ou l'Hospice de Beaune en sont de fameux exemples. Tandis que l'hospice véritable a une autre mission : celle d'offrir un refuge et du repos aux pèlerins qui passaient les cols de montagne - du moins, à l'origine. Cette hospitalité s'étendait bien évidemment à quiconque s'aventurait sur les Alpes, à une époque où tunnels, autoroutes, hôtels et autres infrastructures n'existaient pas et que l'on était directement confronté à l'hostilité de la nature. Il est également important de rappeler l'aspect religieux de ces lieux : cette hospitalité a été mise en place par des ordres chrétiens, dont la croyance et le mode de vie prônent ces valeurs de dons aux autres. Les hôtes sont bénévoles et vivent dans des conditions très simples.

La position de ces hospices est fondamentale dans leur essence : les cols sont des lieux de passage pour traverser cet immense obstacle que sont les Alpes pour les voyageurs. Certains de ces passages sont utilisés depuis la Préhistoire, puis ont été fréquemment utilisés pendant l'Antiquité romaine, et ont pu servir aux conquêtes de Bonaparte. Beaucoup de pas ont foulé ces lieux de transition périlleux, et les structures de refuge s'y sont naturellement implantées. Les hospices se trouvent donc souvent au bord d'une route nationale, qui fut un temps chemin. Les cols aujourd'hui sont évités grâce aux tunnels, plus rapides et plus sûrs, et ces routes sont donc fréquentées différemment ; il ne s'agit plus d'un long voyage comme la fameuse Via Francigena, mais les utilisateurs de ces routes ont comme destination les Alpes elles-mêmes. En effet, il est fini le temps où cette chaîne de montagnes représentait en un passage fastidieux, elle est maintenant source de loisirs. Le tourisme alpin a radicalement changé l'hospice. Les voyageurs survolent les Alpes en avion ou les traversent par des tunnels et ceux qui empruntent les cols sont ceux qui viennent skier, se promener ou se reposer en montagne.

Que devient donc l'hospice ? Certains perdent leur caractère religieux et se transforment en hôtel-restaurant pour s'adapter à notre époque. Nous verrons par quelques exemples comment la définition aujourd'hui devient floue, car la fonction le devient elle-même.

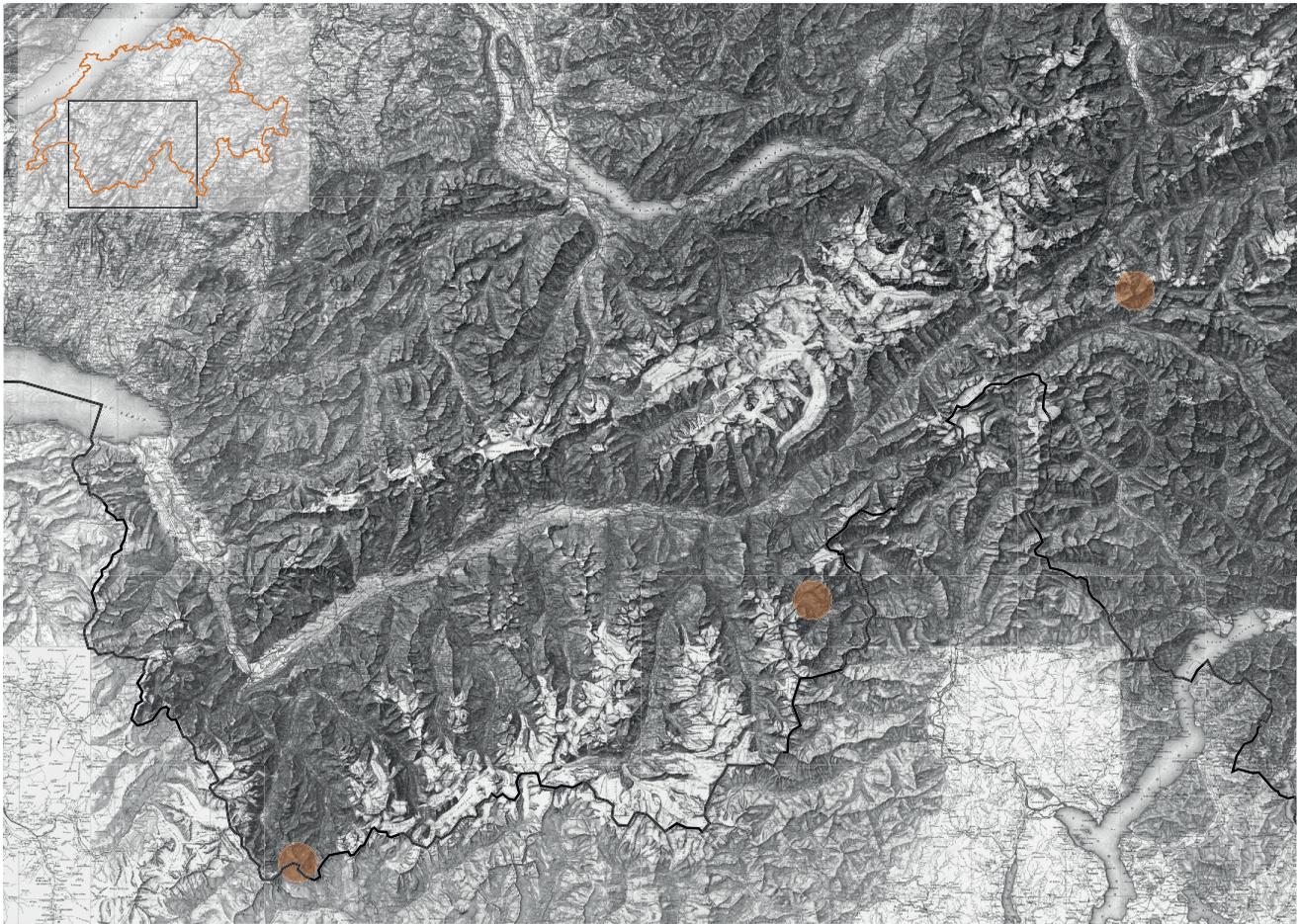
RECENSEMENT

I.II

Aucun document ne semble recenser de façon détaillée des hospices tant leur notion est vague. Ils n'ont jusqu'ici suscité aucune volonté de la part des historiens de les définir clairement et de les inventorier. J'ai voulu ici entamer cette recherche en effectuant une liste non-exhaustive des hospices de montagne suisses afin d'obtenir une base de travail et de références. La recherche s'est faite à l'aide d'un relevé des cols suisses culminant à une altitude supérieure à 1200m. (altitude qui correspond à la différenciation entre cols de milieu alpin et certains hauts cols jurassiens exempts d'hospices) et une analyse col après col de la présence ou non d'un hospice. Certains cols, comme celui du San Bernardino ont vu leur fréquentation chuter lorsque des tunnels ont été percés ou alors simplement par concurrence avec d'autres cols mieux aménagés. La liste complète des hospices recensés ainsi que leur position et quelques photos se trouvent en annexe de ce travail.

Dans l'objectif de comprendre et d'étudier ce type d'édifice et de pouvoir les comparer, ce chapitre analyse et compare quatre hospices : ceux du Grand-Saint-Bernard, du Simplon, l'ancien hospice du Simplon et celui du Gothard.

L'Hospice du Grand-Saint-Bernard se trouvait sur l'emplacement d'une ancienne route romaine, puis de pèlerinage important. Il est donc un riche exemple d'axe historique. L'Hospice du Simplon correspond encore à sa définition de lieu d'accueil religieux: des Chanoines occupent encore les lieux et le financement en est encore assuré par l'Eglise et par des donations. En contrebas se trouve l'*Altes Hospiz*, l'ancien hospice qui présente avec la *Barralhaus* un ensemble atypique. L'Hospice du Gothard est d'actualité; la récente rénovation des architectes Miller et Maranta a amené une lecture contemporaine à la définition de l'hospice. De plus l'ensemble se trouve sur un col symbolique de l'histoire de la Suisse centrale des origines.





GRAND-SAINT-BERNARD

“Symbole de la haute montagne, le Grand-Saint-Bernard cristallise les sentiments les plus contradictoires: la peur des sommets et de leurs dangers, mais aussi l’image affective de l’hospice, de ses religieux accueillants et de ses chiens.”

Dictionnaire historique de la Suisse, 2010

A la frontière valaisanne de la Suisse et de l’Italie, le col du Grand-Saint Bernard passe au coeur du massif alpin pour culminer 2472 mètres. Il relie la partie du bassin lémanique ou du Valais à la vallée d’Aoste et donc au sud des Alpes. A l’âge de bronze, le passage était déjà très fréquenté ¹ malgré les conditions hostiles; les températures peuvent chuter jusqu’à -30°C pour un maximum de 19°C . Quant à la couche de neige elle peut atteindre 20m.

Durant l’Antiquité romaine, le col du Grand-Saint-Bernard, alors baptisé Mont-Joux (Jupiter) représente l’un des plus importants passages à travers les Alpes. C’est une liaison directe entre l’Italie et les provinces transalpines. La route et des galeries encore visibles aujourd’hui y sont aménagées, et on y construisit un temple dédié à Jupiter.

Dès le XIe siècle, le renouveau des échanges commerciaux européens va augmenter la fréquence des passages du col. De plus, celui-ci marque une étape clé de la voie de pèlerinage de la Via Francigena qui relie le Nord de l’Europe à la Méditerranée. Un trafic régional entre le Valais et la vallée d’Aoste s’ajoute à ces grandes voies commerciales et religieuses. Ces nombreux passages justifient la construction d’un hospice. Celui-ci sera édifié par Bernard d’Aoste ou de Menthon, archidiacre de la cathédrale d’Aoste, en 1050. Au XIIIe s., plusieurs activités liées au passage font prospérer ce lieu d’étape. On y trouve des transporteurs, des fonctionnaires de péages, des aubergistes et même des guides (marronniers), rémunérés

LE COL

¹ THURRE, 1994, p.4

fig.3



par l'hospice, chargés de guider les voyageurs perdus et de dégagé les chemins enneigés. Jusqu'au XIXe siècle cette organisation fonctionne de la même manière. L'itinéraire est jalonné de soustes qui perçoivent les taxes sur les marchandises en transit. Ce jusqu'en 1808 où la libre circulation des personnes et des marchandises est accordée ¹ Face à la concurrence, dès 1803, créée par l'ouverture du Mont-Cenis, entre l'actuelle Italie et la France, le Grand Saint Bernard perd de sa singularité.

¹ *Dictionnaire historique de la Suisse, 2009*

En 1938, une concession est délivrée par l'Etat du Valais pour le percement d'un tunnel routier qui non seulement faciliterait le passage du Grand-Saint-Bernard mais aussi permettrait une ouverture annuelle de cette connexion. Mais diverses oppositions de la part du secteur militaire ou du col rival du Simplon retardent les travaux. Ce n'est qu'en 1958 que le chantier débute et qu'en 1964 que le tunnel est inauguré. Il devient le premier tunnel routier transalpin d'Europe ². Le trafic commercial et touristique est alors en augmentation constante jusqu'à l'inauguration du tunnel routier du Gothard en 1980 où les chiffres s'infléchissent.

² *Dictionnaire historique de la Suisse, 2009*

“Avec l'inauguration du tunnel en 1964, le col historique ne fut plus un passage obligé. La vocation première de l'hospitalité s'est adaptée à la situation, avec l'accueil de pèlerins pour des retraites spirituelles, ainsi que d'innombrables touristes” ³

³ THURRE, 1994, p.4

Ce tunnel routier fait perdre au col cet aspect de passage stratégique comme voie unique. Le col se transforme en une terra nullius entre deux bouches de tunnel, entre deux Etats.

Aujourd'hui le col du Grand-Saint-Bernard se trouve à la frontière actuelle entre l'Italie et la Suisse mais ça n'a pas toujours été le cas. Au XIIe siècle, l'entièreté du col est savoyarde. Puis, à partir de 1475, le territoire du Valais englobe l'hospice. Celui-ci prend alors le rôle de poste-frontière. Cependant, l'enjeu politique et économique de ce point de contrôle va déboucher sur des guerres diplomatiques entre la fin du XV^{ème} et du XVII^{ème} siècles.

LA FRONTIERE

La ligne droite qui délimite actuellement la frontière des deux Etats illustre parfaitement le caractère litigieux de ce fragment de frontière. Depuis 1475, une frontière sépare le Valais de la Vallée d'Aoste. “la crête des Alpes pennines devient une barrière et sépare désormais deux Etats complètement différents” ⁴. L'Hospice du Grand-Saint-Bernard se retrouve

⁴ SCHRÖTER, 2007, p.150

sur le territoire valaisan et conservera toutefois des terres sur le versant valdôtain. Le tracé de la frontière reste litigieux jusqu'en 1906 où elle est définitivement fixée et prend la forme d'un segment reliant deux points de crête découpant le petit lac du Grand-Saint-Bernard en deux. L'hospice reste en territoire suisse.

L'HOSPICE

² THURRE, 1994, p.6

Vers 1050 Bernard de Menthon a édifié le premier bâtiment avec les vestiges de temples romains qui jalonnait le passage du col. L'hospice était un bâtiment "*fort simple*" avec "*de petites loges*"¹. Il s'agissait d'une hutte en pierre voûtées. Grâce à l'étude archéologique de Louis Blondel, on sait que cette "*maison primitive*" était une bâtisse aux murs épais. L'hospice se composait d'un rez de chaussée contenant trois grandes salles: le réfectoire, la cuisine et le chauffoir distribués par un corridor en face de l'entrée. Le premier étage contenait le dortoir ainsi que la chapelle et les logements religieux. L'actuel édifice conserve encore une partie de ces murs primitifs.

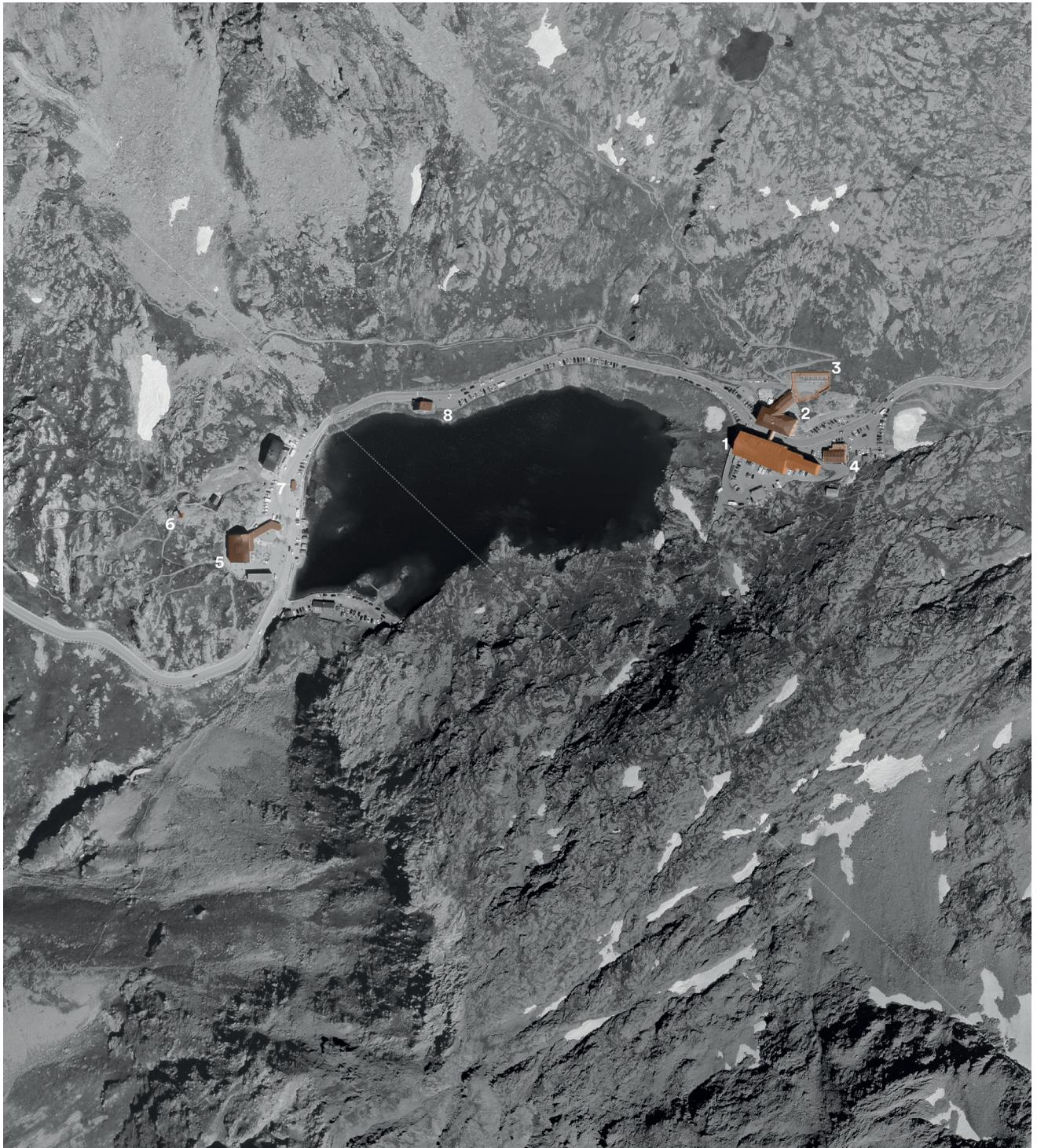
Au XIIe siècle, le bâtiment est agrandi d'un tiers face à la demande en hausse. Mais un incendie en décime le toit en 1555. La reconstruction prévoit des contreforts et c'est sous cette forme que l'on peut voir la première représentation de l'hospice selon un dessin dans un manuscrit du prévôt Roland Viot en 1626 (*fig.4*). On y constate des fortifications au sud, un mur crénelé qui devait servir à protéger une cour. Le bâtiment quant à lui est consolidé avec des contreforts. L'allure générale est plutôt celle d'une forteresse médiévale qu'une chapelle. Les trois corps de bâtiments qui composent l'hospice se suivent sur un axe nord-sud en parallèle de la route et conservent les mêmes proportions tout en croissant. Il y a donc un enchevêtrement de trois volumes aux proportions identiques mais dont la taille augmente. Les ouvertures sont petites et le rez n'en possède pas à l'exceptions des portes d'entrées.



fig.4

En 1893, suite à l'ouverture d'une nouvelle route côté valaisan, les touristes motorisés viennent nombreux. Face à l'activité de l'hospice en nette augmentation (jusqu'à 700 repas quotidiens), un nouvel hospice est construit en face de l'ancien, de l'autre côté de la route. Il deviendra hôtel en 1925 : "*face à l'impossibilité de nourrir et héberger gratuitement tout le monde, il est décidé que les gens montés en voiture devront y faire halte plutôt qu'à l'Hospice.*"²

² Un peu d'histoire,
<https://www.gsbernard.com>



*1. Hospice du Gd-St-Bernard
2. Auberge du Gd-St-Bernard*

*3. Chenil
4. Café, boutique souvenir*

*5. Auberge "Italia"
6. Statue de St-Bernard*

*7. Douane italienne
8. Douane suisse*

LA VIE INTELLECTUELLE

1 c.f. annexe : interview à Michel Parplan, pour la définition actuelle de Chanoine

2 QAGLIA, 1972, p.292

Jusqu'en 1669, l'instruction des religieux n'avait que peu d'importance. Elle était même volontairement négligée par les prévôts responsables pour maintenir les chanoines¹ dans l'ignorance et donc dans leur sujétion. Mais au milieu du XVII^{ème}, on décide d'entretenir les religieux qui souffrent de ce manque d'instruction et qui ne sont soi-disant plus capables d'administrer les meilleurs services aux voyageurs, *faute de science*².

La vie de l'hospice est constamment en adaptation, parfois les voyageurs sont nombreux, parfois l'hospice se vide. Les activités des chanoines se diversifient, et parmi elles, il y a la constitution d'une bibliothèque. Une bibliothèque qui ne cesse d'être déplacée d'une pièce à l'autre car le nombre de livres augmente. Certains passants et même les Etats voisins faisaient et font encore aujourd'hui des donations. Grâce à cette bibliothèque, les chanoines s'instruisent et enseignent en formant alors de jeunes novices. De par sa position et sa fonction, l'hospice est au courant très rapidement des idées nouvelles, et une activité intellectuelle y prospère. Un poste météorologique ouvre en 1817 car il est l'un des endroits le plus haut en Suisse habitée toute l'année. En 1896, l'hospice participe à l'Exposition nationale suisse en y envoyant des tableaux et des statuettes. Il sert même de lieu de classe pour une école d'agriculture valaisanne qui cultive des terres appartenant aux chanoines. Ces classes ont un tel succès que l'hospice est agrandi pour pouvoir y accueillir plus d'élèves. L'Hospice devient alors une véritable institution. Les chanoines publient des ouvrages scientifiques notamment en botanique et en géologie. *“Les chanoines du Grand-Saint-Bernard ont contribué au développement des sciences en Valais et ailleurs, étant même parfois en première ligne dans ce domaine.”*³

3 LOVEY, 1972, p.433

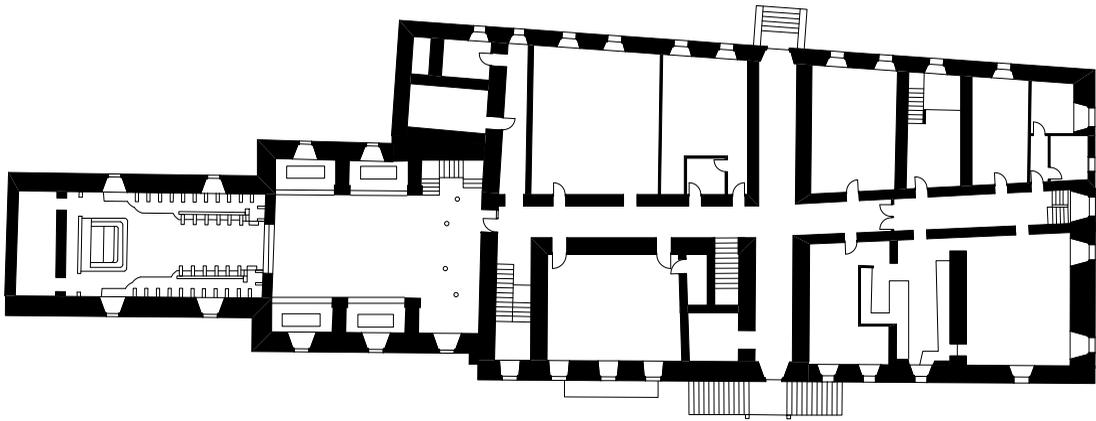
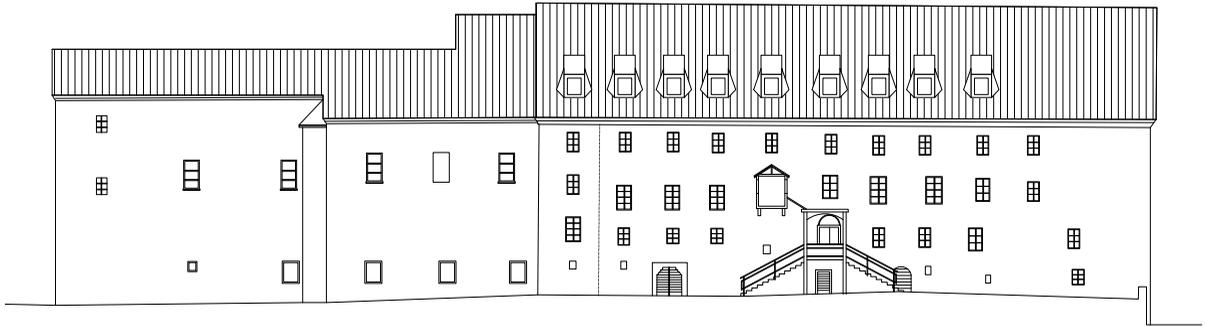
La vie intellectuelle n'est pas l'objectif de la congrégation du Grand-Saint-Bernard qui rassemble tous ses efforts dans l'exercice de l'hospitalité. Mais les multiples occasions et les envies personnelles conduisent peu à peu les chanoines à s'instruire donnant ainsi à l'hospice une toute autre dimension: celle d'une institution. Elle remplit alors bien d'autres rôle que seulement celui de l'hospitalité : *“la formation des scolastiques, l'enseignement de la philosophie et de la théologie aux profès, les études personnelles, la constitution de leur bibliothèque, la tenue des archives, deux écoles d'agriculture, un collège classique...”*⁴

4 LOVEY, 1972, p.430

L'Hospice du Grand-Saint-Bernard est composé d'une Église et d'un corps principal. Il y a également l'auberge en face, que nous n'allons pas traiter car elle s'est ajoutée à des fins touristiques et lucratives et ne fait pas proprement partie de l'hospice. L'Église fut renforcée et agrandie, ce qui lui donne des murs particulièrement épais. Elle est richement décorée et fait plusieurs étages. En dessous se trouve la crypte, qui elle est plus basse et sert également de lieu de culte. On distingue donc deux types d'espace très contrastés, l'un riche de décors et de générosité spatiale, et l'autre plus contigu et intime, très sobre. Un couloir et un escalier séparent l'Église de la partie habitée à l'ouest. Celle-ci est traversée par un couloir longitudinal dans tous les étages, et au rez un deuxième couloir transversal croise le premier et forme une croix. Au rez-de-chaussée on trouve toutes les fonctions publiques : la cuisine, deux réfectoires, différents salons, le trésor, un atelier, et l'accès à l'Église. Au premier on retrouve quelques fonctions publiques (salon, bibliothèque, un troisième réfectoire, une salle de réunion, le secrétariat et les archives et la lingerie) ainsi que les premières chambres à l'ouest, qui sont individuelles. Au deuxième on trouve essentiellement des chambres pour plusieurs personnes, avec une salle de réunion au centre et des chambres individuelles à l'ouest. Le troisième étage est similaire mais sans la salle de réunion. Au quatrième et dernier étage, sous les combles, les chambres se réduisent sensiblement et sont individuelles. C'est là que les chambres des Chanoines se trouvent, près de l'escalier central. Le sous-sol quant à lui abrite des locaux techniques, ainsi qu'une deuxième entrée.

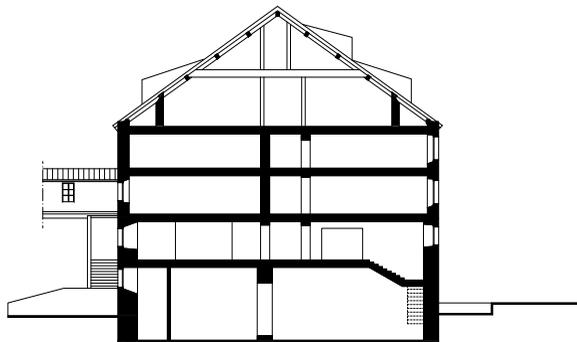
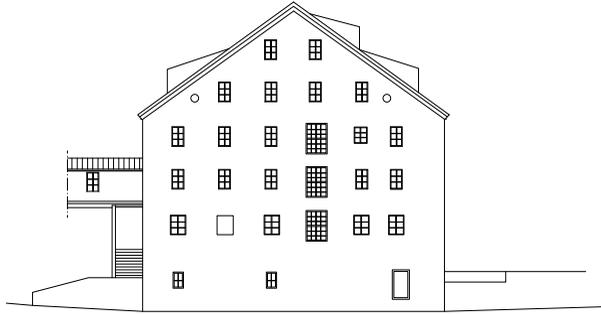
On peut noter une double gradation allant du plus privé au plus public : la première en coupe allant de bas en haut, et également en plan, où les fonctions ?? les plus publiques sont au centre.

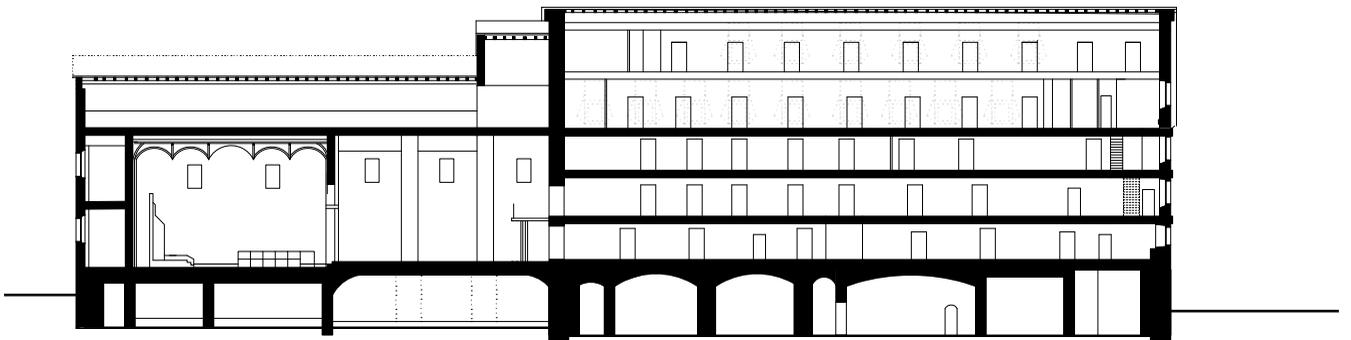
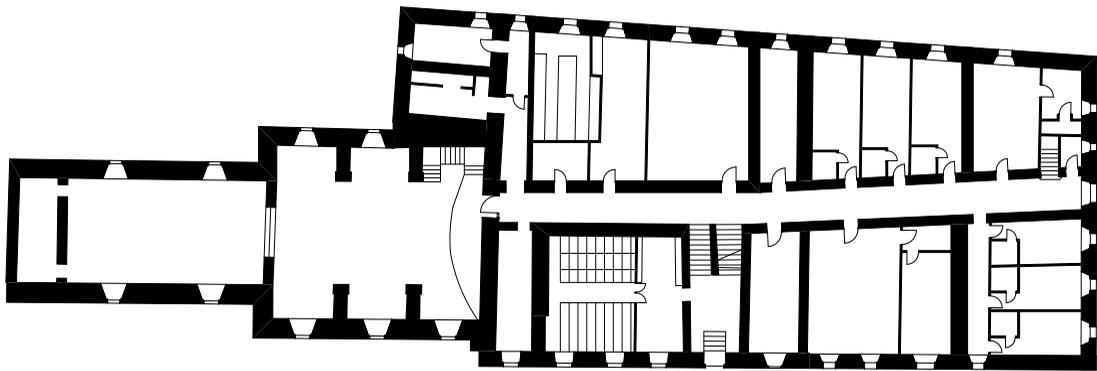
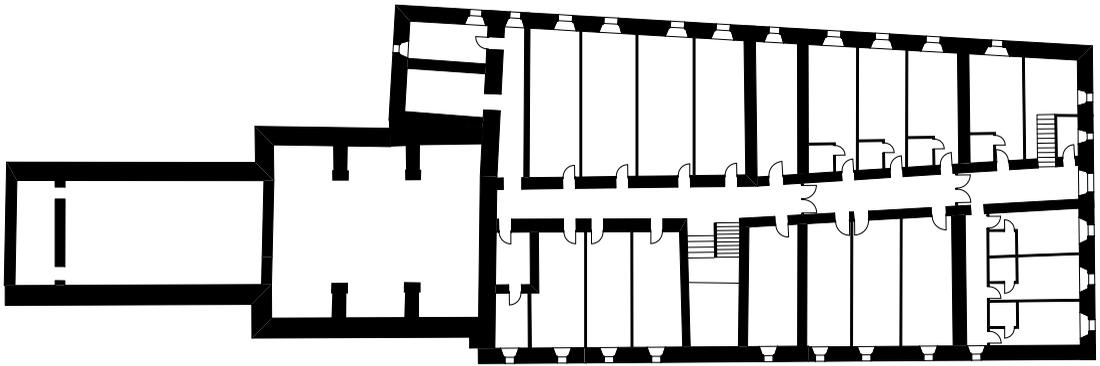
La façade est d'allure régulière, mais avec bien des exceptions. Les fenêtres sont très petites et percent le mur épais de l'hospice timidement, en lui donnant une allure de forteresse. Au milieu de la partie de l'habitation, un double escalier au milieu amène à l'entrée principale, alors qu'une deuxième entrée se trouve au sous-sol. L'irrégularité est légère et souligne une architecture vernaculaire, où l'on perce les ouvertures là où l'on a besoin de lumière sans chercher un dessin savant.



1:500







SIMPLON

Le col du Simplon permet la connection entre Brigue et Domodossola. Il se situe en territoire valaisan et fait partie de la chaîne des Alpes pennines. Il culmine à une altitude de 2008 m. et reste ouvert toute l'année (contrairement au col du Grand-Saint-Bernard).

Le col se trouve sur une route empruntée déjà à l'époque romaine mais ne rivalise pas d'importance avec celle du Grand-Saint-Bernard. On y trouve juste quelques pièces d'argent qui témoignent d'un trafic régulier mais pas intense. Le passage était alors aménagé pour faciliter le transit. Mais à la chute de l'Empire romain, la route n'est plus entretenue et le col n'est que très peu utilisé. Au XIIe siècle, le commerce s'intensifie. Certains documents relatifs aux péages perçus par l'évêque de Sion témoignent d'une utilisation intensive du col ¹. Cela est dû au développement soutenu des villes d'Italie du Nord à cette même époque et aux foires de Champagne (grandes foires marchandes à la croisée de nombreuses routes d Moyen-Âge). Le col du Simplon rivalise alors durant les quelques siècles suivants avec celui du Gothard. D'un point de vue commercial, il est un passage-clé car relativement court et se situe à une altitude qui permet son franchissement toute l'année.

La croissance importante des activités du col du Simplon se manifeste par la fondation d'un hospice mentionné pour la première fois en 1235 mais dont on ignore l'origine. Il se situe légèrement en contrebas du sommet du col, à Gampisch et accueille marchands, pèlerins, indigents

LE COL

¹ *Dictionnaire historique de la Suisse, 2013*

fig.5



et malades. Mais au XIV^{ème} siècle le trafic se fait plus rare, on favorise un passage par le Gothard pour relier le nord au sud. Le passage du col décroît jusqu'à devenir insignifiant. Du XVI^{ème} au XVII^{ème} siècles, le col du Simplon n'est presque plus mentionné. Il faut attendre l'arrivée de G. Stockalper qui décide de racheter l'hospice en perdition et de remettre en fonction la route du col du Simplon. En véritable homme d'affaires, il parvient à détourner d'importants flux de marchandises et à faire renaître l'importance du col. Il profite notamment des tensions dues à la guerre de Trente Ans qui rendent l'accès au Gothard périlleux. Il construit un nouvel hospice (aujourd'hui *Alter Hospiz*) et détruit l'ancien. Lorsque G. Stockalper meurt en 1691, l'hospice est laissé à l'abandon. D'un point de vue stratégique, l'utilisation de cols alpins était primordiale. C'est donc pour des raisons militaires que le col va de nouveau faire l'objet de travaux d'aménagement. Napoléon Bonaparte ordonne alors la reconstruction de la route et l'établissement d'un hospice inspiré de celui du Grand-Saint-Bernard dont il avait fortement apprécié l'utilité lors de son passage en mai 1800. La route devient donc carrossable pour les canons et constitue alors le lien le plus direct entre la France (contrôlant le Valais) et l'Italie. Même si Napoléon ne l'a jamais empruntée, la route est désormais l'axe le plus rapide entre Paris et Milan. Le col entre donc dans un nouvel âge d'or jusqu'au percement du tunnel.

Au XIX^e siècle la route du col suscite beaucoup d'intérêt, mais l'ouverture de tunnels ferroviaires comme le Brenner (1867), le Mont-Cenis (1871) et le Gothard (1882) crée une telle concurrence que le col du Simplon perd en importance. L'ouverture en 1906 du tunnel ferroviaire du Simplon lui porte un coup fatal. Le col passe alors de 13258 voyageurs en 1905 à 845 en 1907¹. C'est notamment par ce tunnel que passait le luxueux Orient-Express.

¹ *Dictionnaire historique de la Suisse, 2013*

Le col du Simplon marque la frontière entre l'Italie et la Suisse. Avec celui du Grand-Saint-Bernard, il constitue une exception dans le tracé alpin de la frontière italo-suisse. Au lieu de prendre appui unique sur la crête des Alpes, la frontière repose sur deux fragments qui viennent chercher une portion de territoire sur le versant sud des Alpes pennines.

Au Moyen-Âge, pour des raisons tant économiques que militaires, l'essentiel était le contrôle des passages alpins sur les deux versants. C'était

LA FRONTIÈRE

donc à la hauteur d'un point de repère facile à tenir, que les uns et les autres se sont longtemps attachés à pousser leur possessions. Au Simplon, c'est donc à la hauteur de Gondo, un petit village fameux pour ses gorges difficilement franchissables, que les Valaisans ont poussé les limites de leur territoire. La frontière se trouve encore aujourd'hui 15km en contrebas sur le versant italien.

NOUVEL HOSPICE

Le chantier du nouvel hospice avait été commencé sous l'impulsion de Napoléon qui, en plus d'avoir entièrement reconstruit l'accès au col, avait ordonné la construction d'un hospice "*en tout point semblable à celui du Grand-Saint-Bernard*" car il en avait grandement apprécié l'utilité. Ce n'est qu'en 1931 que l'hospice fut entièrement construit selon les plans de l'architecte Henri Perregaux également à l'origine de la surélévation et de la rénovation du Grand-Saint-Bernard 10 ans plus tôt. (fig.6)

Encore aujourd'hui, l'hospice est tenu par une congrégation de chanoines. Il s'agit donc d'un édifice religieux à part entière mais sans aucune restriction ou obligation pour les voyageurs. La congrégation du Simplon est constituée d'un intendant également "*responsable de la spiritualité*"² ainsi que deux chanoines responsables de l'accueil des voyageurs et des activités ainsi que de l'animation du culte. Ils habitent tout au long de l'année dans l'hospice. Un de leurs confrères est attiré aux finances avec un collègue laïc mais ne réside pas sur place. Suivant les saisons, plusieurs employés sont engagés (jusqu'à 5) pour faire le ménage dans les chambres et aider à la cuisine. Ce sont essentiellement des femmes venant de Domodossola, au pied du col côté italien.

Lorsque l'on arrive à l'hospice, aucun papier d'identité n'est nécessaire pour y séjourner. C'est le principe de "*l'accueil universel*"³ aucune information n'est demandée sur l'origine des voyageurs ainsi que la raison pour laquelle ils sont ici. Il s'agit d'une exception aux règles de la Confédération en matière d'hébergement attribuée exceptionnellement aux hospices pour leur "*perpétuation de tradition*". La porte d'entrée n'est jamais fermée, ce qui contribue également à cette tradition de l'accueil universel.

En échange de cette hospitalité, le visiteur est tenu de respecter certaines règles de bienséance. Les repas sont servis à heure fixe et les groupes sont mélangés dans deux réfectoires au rez-de-chaussée. La bibliothèque est mise à disposition des visiteurs.

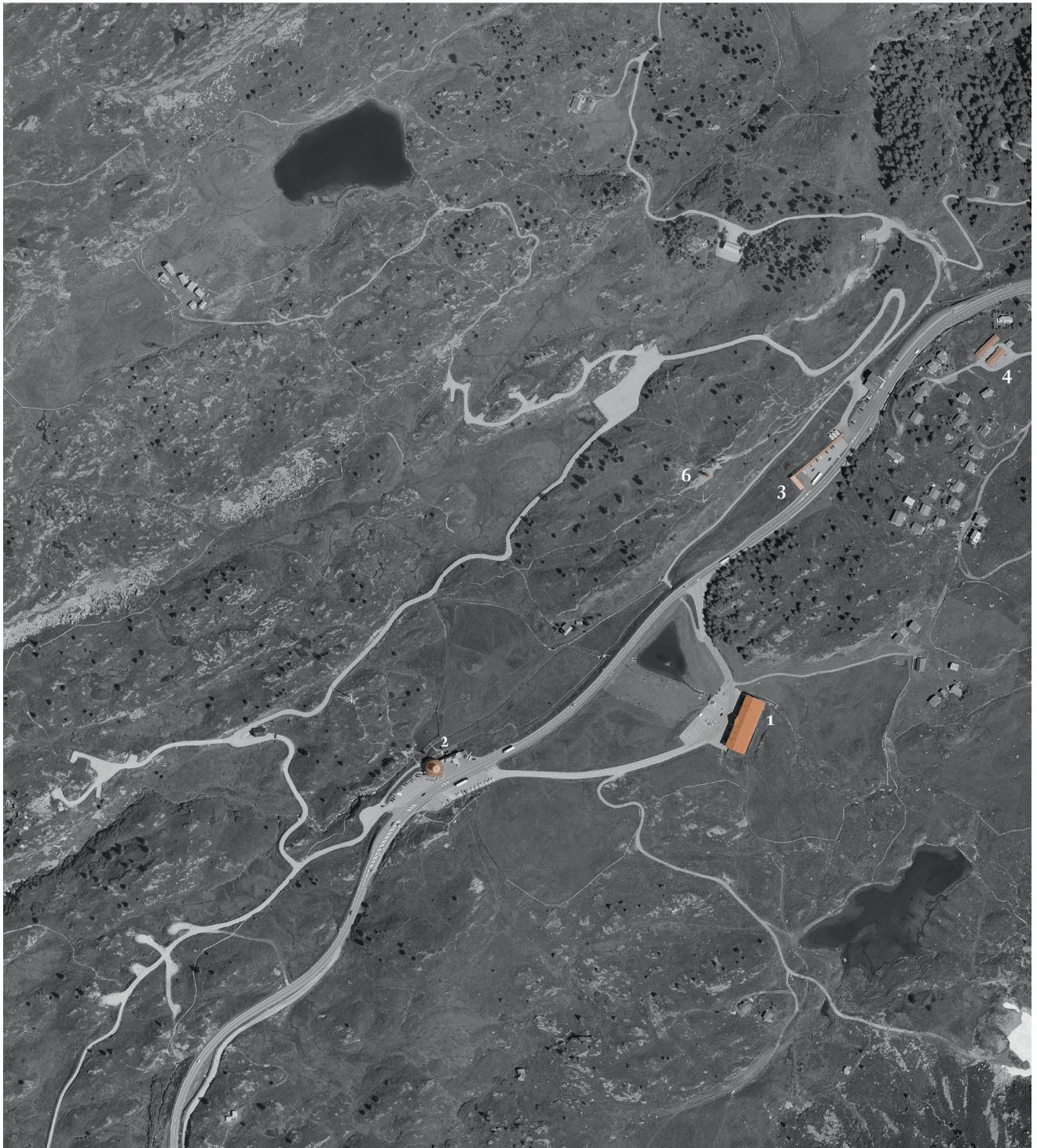
2 c.f. annexe. Interview à M.Parplan

3 c.f. annexe. Interview à M.Parplan

Sous bassement à l'abandon des travaux.



fig.6



1. *Hospice du Simplon*
2. *Hôtel Monte-Leone et*
office du tourisme

3. *Parking, buvette*
4. *Bâtiment pour colonie de*
vacances

5. *Hôtel "Simplon Kulm"*
6. *Simplon Adler*
(statue militaire)

SITUATION

1 QUAGLIA, 1972, p.462

Le corps de l'édifice est orienté nord-sud offrant sa façade principale comprenant la porte d'entrée à l'ouest. Il se positionne dans la dépression du col en "*un lieu spacieux à l'abri des avalanches*"¹ et à côté d'un ruisseau qui l'alimente. Aujourd'hui la route principale du col se détache de l'hospice. Cette déviation a permis la formation d'un petit lac qui sépare davantage la route du bâtiment. Cette vision de l'hospice légèrement en retrait permet de le percevoir dans son ensemble en contraste avec les montagnes en toile de fond. Même si cela n'avait pas été conçu ainsi à l'origine (la route passait devant l'hospice), ce décalage offre un aspect scénographique au projet.

2 QUAGLIA, 1972, p.464

*"C'est une bâtisse remarquable de soixante-quatre mètres sur vingt, et d'un volume de vingt-six mille mètres cubes. Elle peut contenir trois cents lits. La façade, de style empire, les murs en pierre de taille, jusqu'au premier étage, le haut escalier et la porte monumentale en font un bâtiment solennel."*²

Aujourd'hui, les constructions se sont multipliées le long de la route du col. De nombreux parkings bordent la route nationale et permettent un arrêt bref pour admirer le paysage ou se restaurer. Deux hôtels ont vu le jour à proximité du nouvel hospice. Un hôtel de standing assez élevé, le Simplon Kulm, donne sur la vallée côté suisse. Et l'autre, le Monte Leone, se situant entre l'architecture d'un autogrill et un intérieur de chalet suisse des années 70, offre quant à lui des nuitées meilleur marché. Sur l'autre versant de la montagne, en face de l'hospice, se tient un aigle de pierre de huit mètres de haut. Il s'agit du Simplon Adler qui commémore la présence de la Brigade de Montagne Suisse durant la Seconde Guerre mondiale. Il est symbole de vigilance et de protection du col.

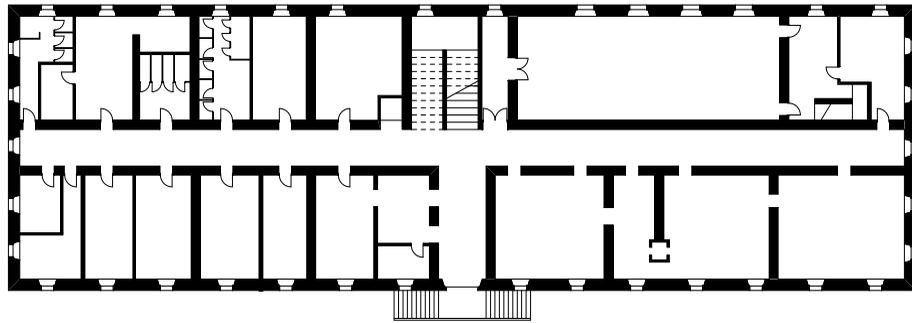
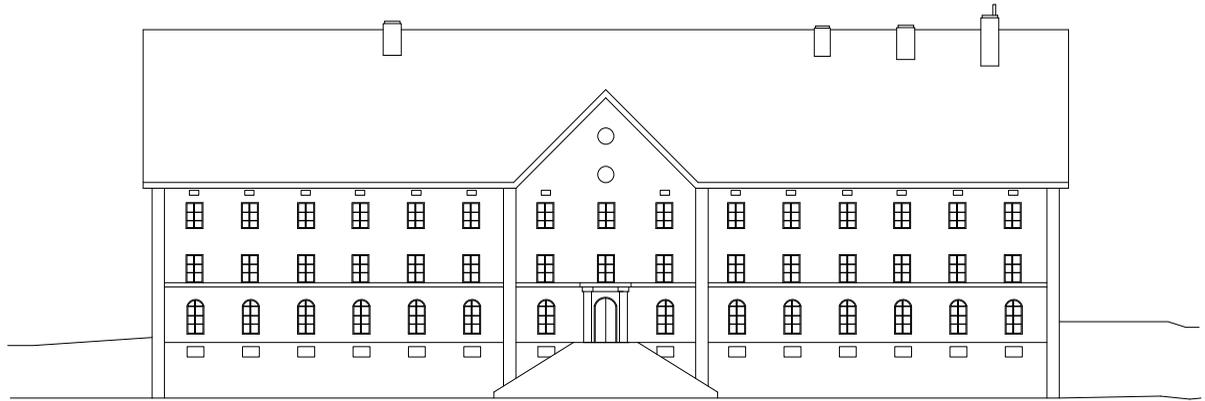
C'est donc un paysage architectural hétéroclite qui borde la route au sommet du col illustrant avec le vieil hospice en contrebas les diverses périodes économiques et militaires qu'a connues le col.

L'hospice se compose d'un seul volume rectangulaire de 60m. sur 20m. Il est flanqué d'un escalier latéral à deux rampes hérité des travaux d'assise effectués sous l'impulsion de Bonaparte puis abandonnés. Lorsque Henri Perregaux, architecte lausannois, reprend les travaux il conserve ces proportions et ajoute trois étages.

Le plan de l'hospice du Simplon présente des similitudes avec celui du Grand-Saint-Bernard. En effet, la répartition du public et du privé se fait tant verticalement qu'horizontalement. Mais ici, l'édifice est bien plus récent et, à l'exception de l'assise, il fut construit en une fois. Il présente alors une rationalité plus prononcée.

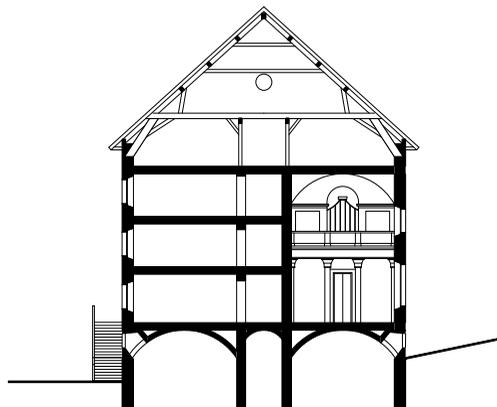
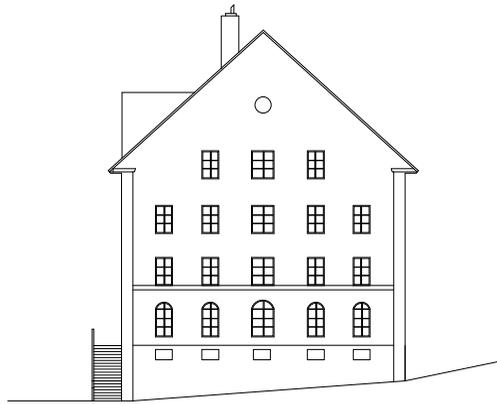
Deux ailes composent le corps central. Les espaces de circulation se trouvent sur les axes principaux. Un vaste corridor longitudinal est coupé sur l'axe transversal par un vestibule qui met en communication l'entrée principale et le grand escalier. Le sous-sol abrite la technique, des vestiaires, un petit carnotzet et une entrée. Au rez-de-chaussée se trouve l'entrée principale, la réception et quelques bureaux, la cuisine, deux réfectoires, des pièces communes et la chapelle de trois étages. A chaque étage, à côté de la cage d'escalier, se trouve un petit salon. Le premier étage est occupé par diverses chambres (individuelles ou dortoirs) et le deuxième comporte une aile pour les chambres des visiteurs et une autre pour les chanoines. Au troisième se trouvent des chambres et des salles de réunion, ainsi que l'accès aux combles qui sont actuellement en transformation pour devenir un petit musée. Les fenêtres sont disposées de façon régulière sur la façade côté ouest laissant la façade est, côté montagne, plus libre pour les ouvertures plus généreuses de la chapelle.

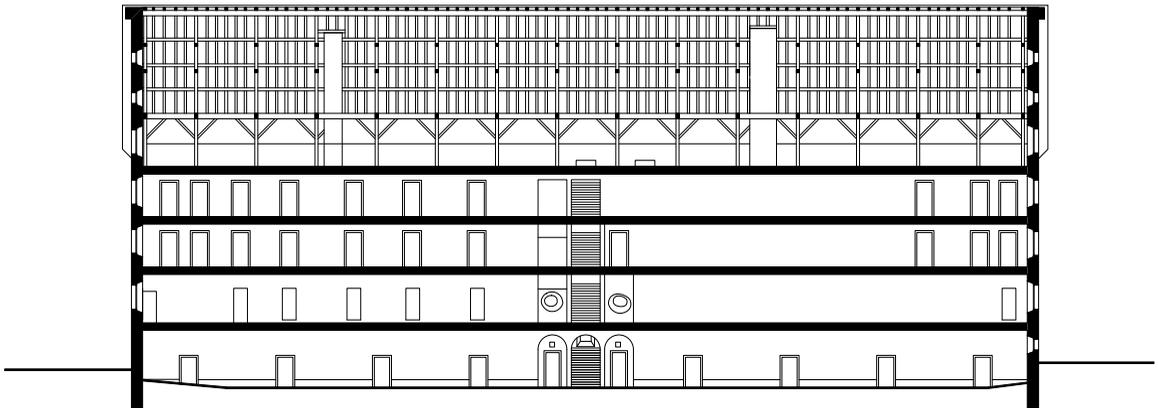
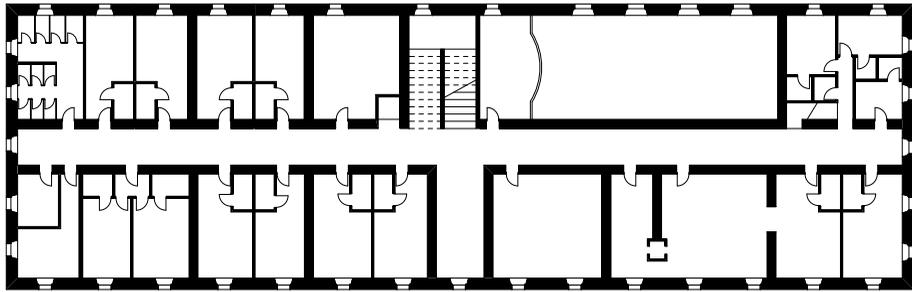
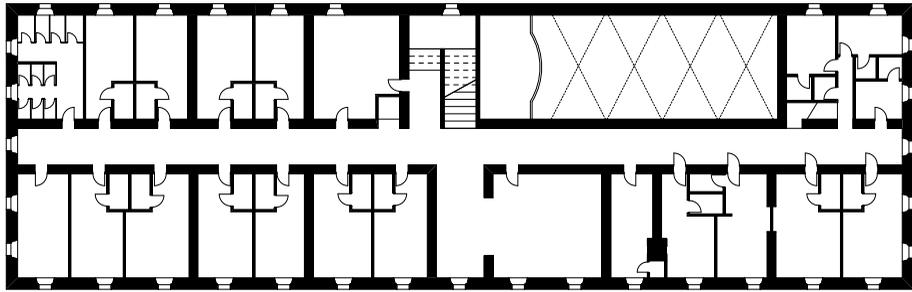
La façade principale respecte une symétrie centrale que seules les cheminées viennent perturber. La façade comporte une partie centrale avec un fronton abstrait dominant la porte d'entrée en pierre taillée. Une corniche de pierre de même teinte que le socle vient surligner le rez-de-chaussée et réunir l'ancienne et la nouvelle parties de l'édifice. La teinte rosée du crépi en façade détache davantage l'édifice de son environnement verdoyant contribuant à cette architecture très institutionnelle du début du 19ème. Le bâtiment ne communique absolument pas avec son contexte et c'est peut être là sa plus grande réussite. Il est comme un fragment urbain au milieu des prés et de la rocaille. Seul le toit de pierre qui doit son inspiration à l'Italie établit un lien visuel et constructif avec son environnement.

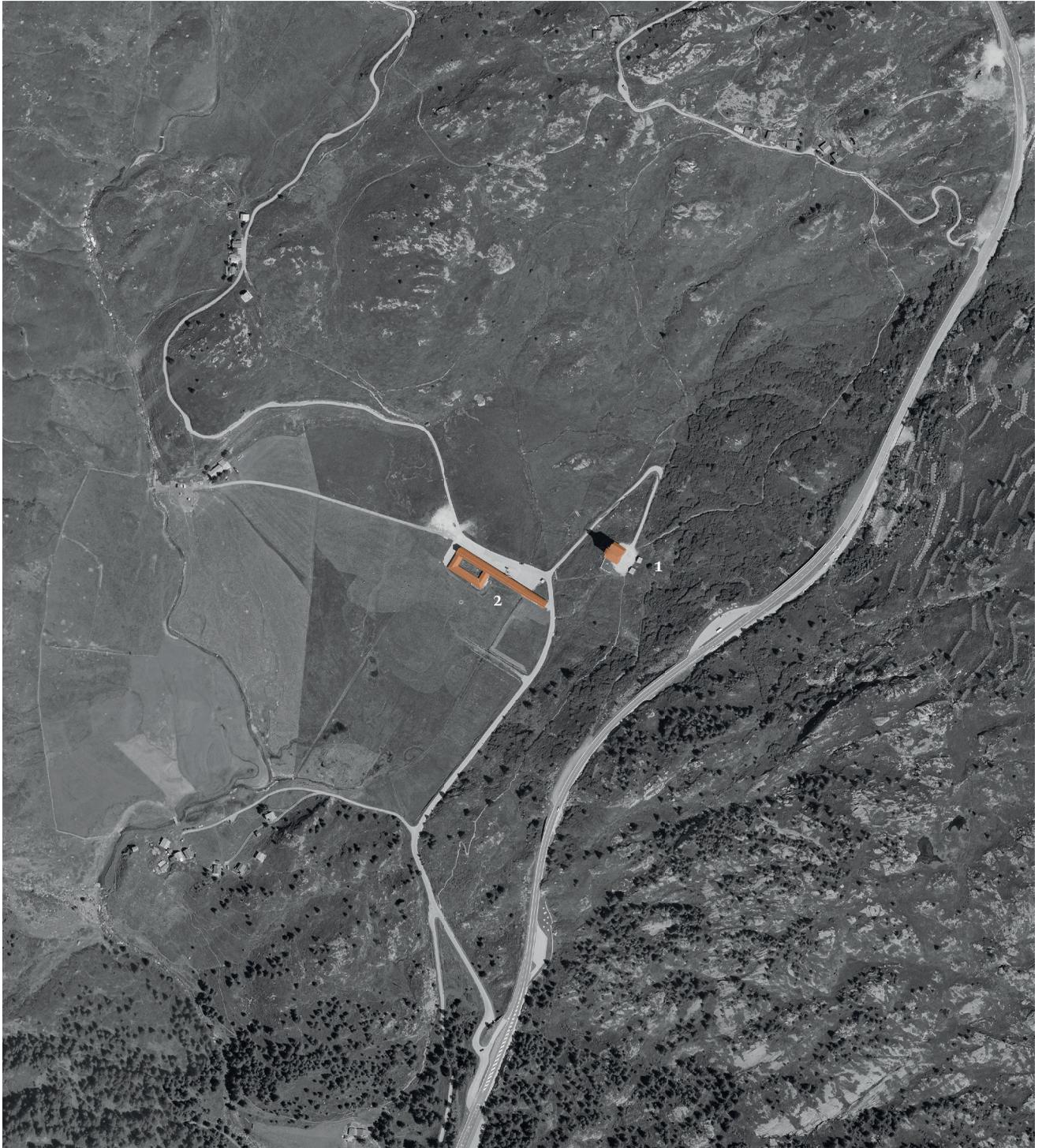


1:500









1. Vieil hospice du Simplon

2. Barralhaus

VIEIL HOSPICE

Construit en 1666 par Kaspar Jodok Von Stockalper, l'hospice borde la route légèrement en contrebas du col sur le flanc de la vallée qu'il surplombe. Aujourd'hui à l'écart de la route, il se trouvait, lors de sa construction, au bord du chemin muletier. Après avoir servi d'hospice, il est tombé à l'abandon puis utilisé au XVIII^{ème} siècle comme prison pour les Valaisans accusés de trahison. Puis il a subi les occupations française et autrichienne qui ont contribué à son manque d'entretien. Il sera à nouveau habité par des chanoines lors de la construction du nouvel hospice.

En contrebas de la route et du vieil hospice vient se placer une barre de pierre de 120 mètres de long. Il s'agit de la Barralhaus, du nom de l'initiateur du projet. Ce bâtiment date de 1901 et abritait les jeunes séminaristes de la *Mission Beethleem Immensee*. L'armée suisse a acheté le vieil hospice pour le transformer en musée et en lieu de séminaire. La Grande Muette a également acheté la Barralhaus dans le but " *d'assurer la promotion touristique d'un site qu'il était interdit de photographier jusque dans les années nonante pour raison de secret défense*"¹. Aujourd'hui le sort de ce dernier est incertain, l'armée n'ayant pas encore envisagé de projet et semblant renoncer à la coûteuse perspective d'une rénovation.

¹ *Le Nouvelliste*, samedi 15 décembre 2007, p.24

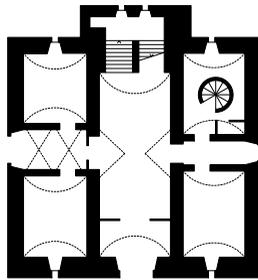
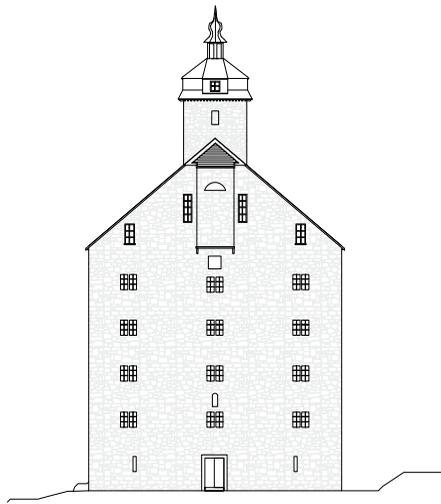
PLAN

Le bâtiment se compose de cinq étages sur rez-de-chaussée surplombés d'un clocher. C'est un volume compacte et élancé qui domine le paysage. Son aspect actuel de forteresse n'est qu'à prendre à demi-mesure, il aurait été autrefois recouvert d'enduit et peint " *renvoyant plutôt à l'image d'un palais*"²

² FRÖHLICH, HAAB, 1978, p.8

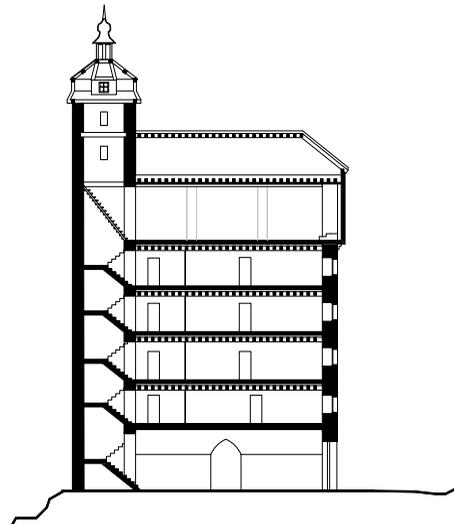
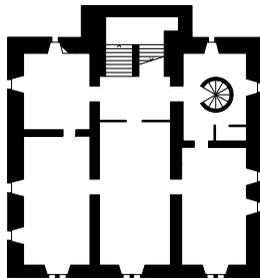
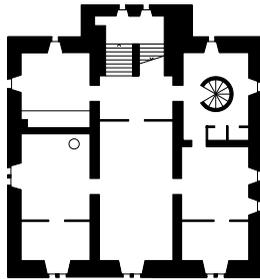
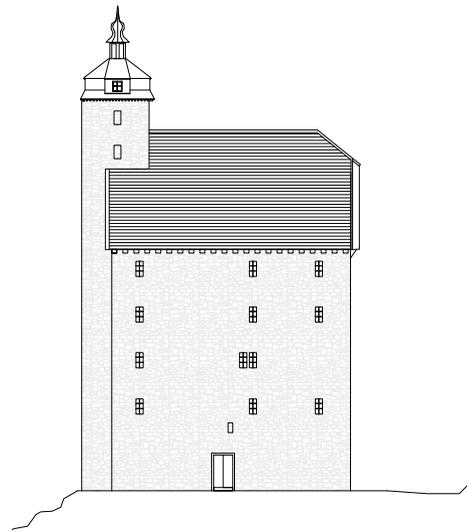
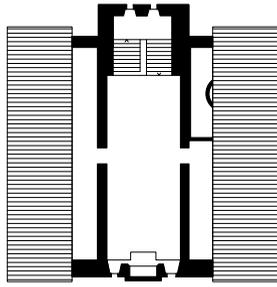
Le vieil hospice est un bâtiment compacte, presque carré en plan, avec la cage d'escalier qui forme un redent. En face de celle-ci un généreux couloir/hall divise le plan en deux. Au rez on y trouve l'entrée, le garde-manger et une cuisine. Au premier on y trouve trois réfectoires et un salon. Au deuxième il y a une deuxième cuisine, et des salons avec un premier dortoir. Les troisième et quatrième étages abritent des dortoirs, et le 5^{ème}, sous les combles, abrite la chapelle très modeste. Les murs de pierre sont très épais avec les angles marqués. Les fenêtres sont régulières et très petites, et les proportions du bâtiment lui donne un aspect de tourelle trapue.

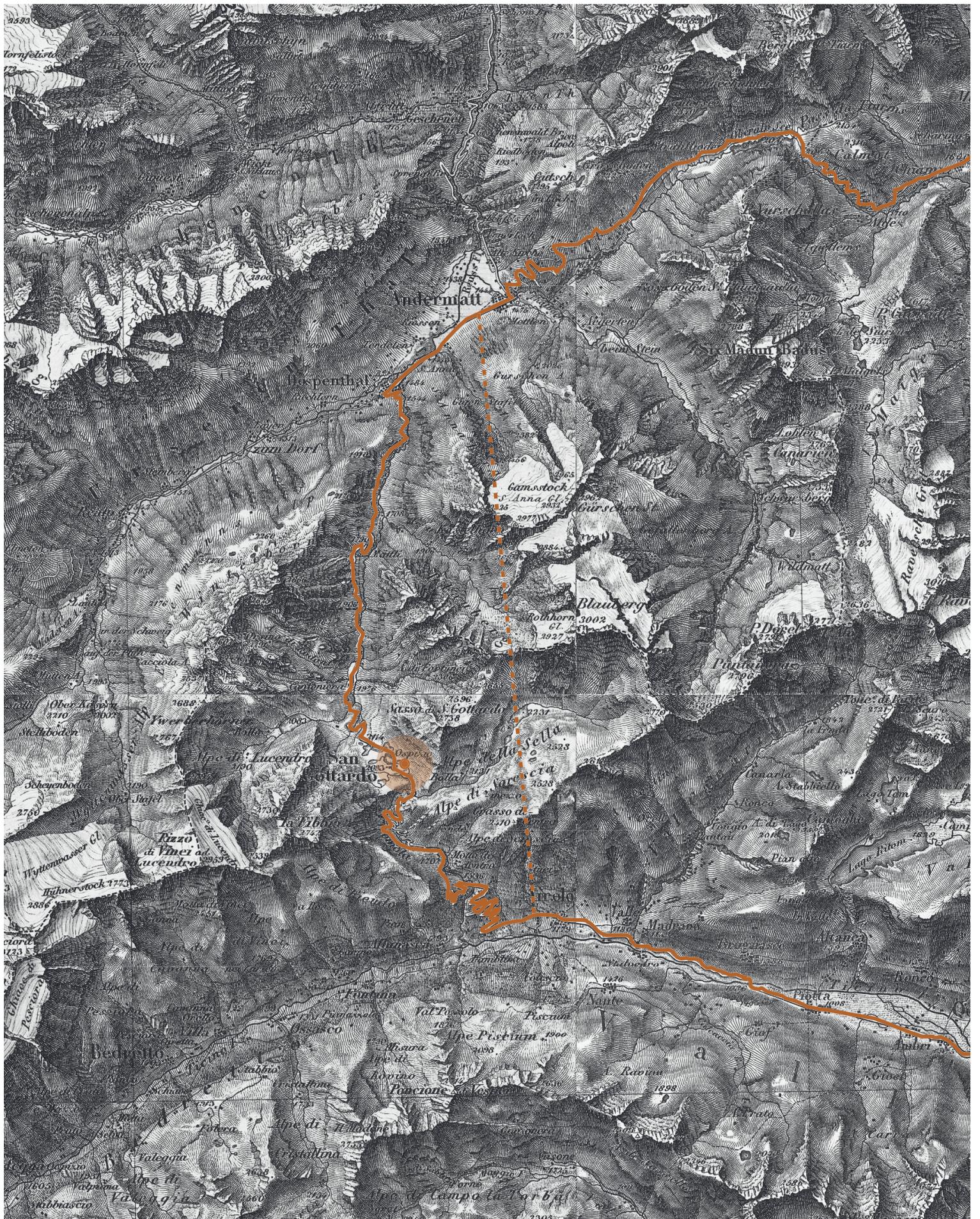
Il forme avec la Barralhaus un ensemble architectural intrigant que le temps sépare mais que l'architecture sobre et régulière réunit. L'hospice aux proportions élancées vers le ciel contraste avec la longueur de la barre.



1:500







GOTHARD

LE COL

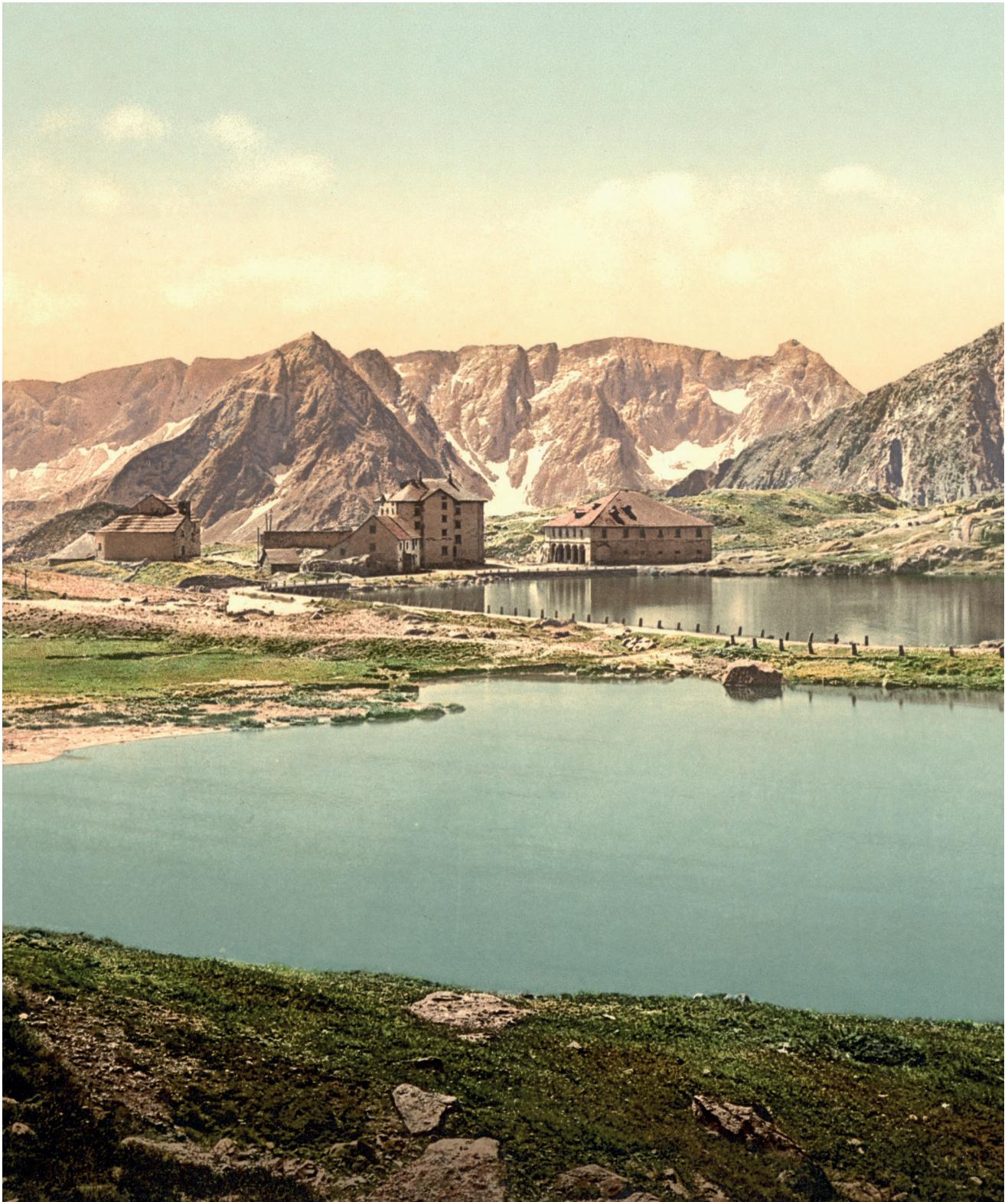
Le nom de Gothard évoque celui d'une chaîne de montagnes à la rencontre de quatre cantons (Uri, Valais, Tessin, Grisons) mais plus précisément, il renvoie au col alpin reliant Airolo à Andermatt culminant à 2108 m. d'altitude. Il représente pour la Suisse un lieu charnière de son histoire originelle mais aussi contemporaine.

Gothard de Hildesheim (ou Saint-Gothard) fut béatifié au XI^{ème} siècle et donna son nom à l'hospice puis au col. Mais avant cela, difficile à dire quelle en était la fréquentation. Certains parlent de l'époque romaine, d'autres celle de Charlemagne ¹. Cependant, les vestiges de la vieille chapelle retrouvés en 1975 datent de l'époque romaine voir préromane (*vor-romanish* ²). Ce que l'on peut affirmer, c'est que le col du Gothard n'était pas perçu, à l'époque romaine ou pré-romaine, comme très stratégique. Ce n'est qu'au Moyen Âge, autour de 1220, que l'aménagement de la route se développe, notamment avec la construction du pont du Diable: un ouvrage spectaculaire qui façonnera l'imaginaire du col (fig.7). Le développement de la route du col est à mettre en corrélation avec la Fédération des trois cantons (Waldstätten), et donc avec les origines de la Suisse.

¹ SCHOCH, 1972, p.17

² FRANSIOLI, 1982, p.35

fig.7



Le col a l'avantage de se situer relativement bas et d'avoir des vallées courtes et faciles d'accès, en comparaison des autres cols des Alpes centrales, mais son franchissement reste difficile si on le compare à ceux du Grand-Saint-Bernard ou du Simplon. Il devient dès son aménagement une source de revenu importante. Dans la seconde partie du XIII^{ème} siècle, la Confédération suisse prend naissance *“par la lettre de franchise (et donc d'appartenance) que Henri, fils de l'Empereur Frédéric Barberousse (ndlr. empereur romain germanique) accorde aux Uranais qui s'étaient rangés du côté de l'empereur, contre le pape, et qui avaient travaillé sur la route du Gothard.”*¹ C'est ainsi que l'origine de l'exploitation du col résonne avec la naissance de la Confédération helvétique et l'unification des trois cantons autour du point stratégique qu'est le Gothard.

1 SCHOCH, 1972, p.17

*“Si le Gothard n'est pas une montagne, il est bien plus qu'une simple route. A l'époque où la Suisse est menacée par les forces du national-socialisme et du fascisme, il devient un mythe national qui symbolise l'indépendance et l'unité du pays.”*²

2 Bibliothèque nationale suisse, 2010

Comme pour l'hospice du Simplon, les connections entre la Lombardie (Milan surtout) et les foires de Champagne (Lagny sur Marne, Bar, Provins, Troyes...) renforcent le caractère commercial du col et en intensifient le trafic. La Lombardie et la Champagne étaient donc intéressées à une liaison directe. Et le Gothard en offrait les conditions les plus favorables, encore que ses pentes, sur l'un et l'autre versant, ne pussent être vaincues sans *de coûteux ouvrages d'art*. Grâce à la taxation douanière, cette relation Nord Sud apportait *“la possibilité de construire de nouveaux ponts, souvent fort audacieux et diverses autres installations,(...) et ainsi de gagner beaucoup de temps par comparaison avec le détour du Brenner”*³.

3 CELIO, 1972, p.7

Durant la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, un projet de route carrossable est étudié mais le manque de moyens notamment lié aux tensions politiques et aux batailles de la guerre révolutionnaire en retarde l'exécution... Ce n'est qu'en 1830 que le chantier voit le jour et que l'activité du col reprend de plus belle notamment avec l'arrivée des premières diligences postales. L'arrivée du chemin de fer, 52 ans plus tard, naît d'une alliance entre l'Allemagne, l'Italie et la Suisse et concurrence activement le col mais au même moment, de nouvelles tensions politiques se font ressentir. 1882 voit aussi la naissance de la Triple alliance (alliance entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie) face aux Français alliés aux Russes. La Suisse se trouve ainsi bloquée entre les deux puissances rivales et le col est équipé de gigantesques fortifications.

fig.8

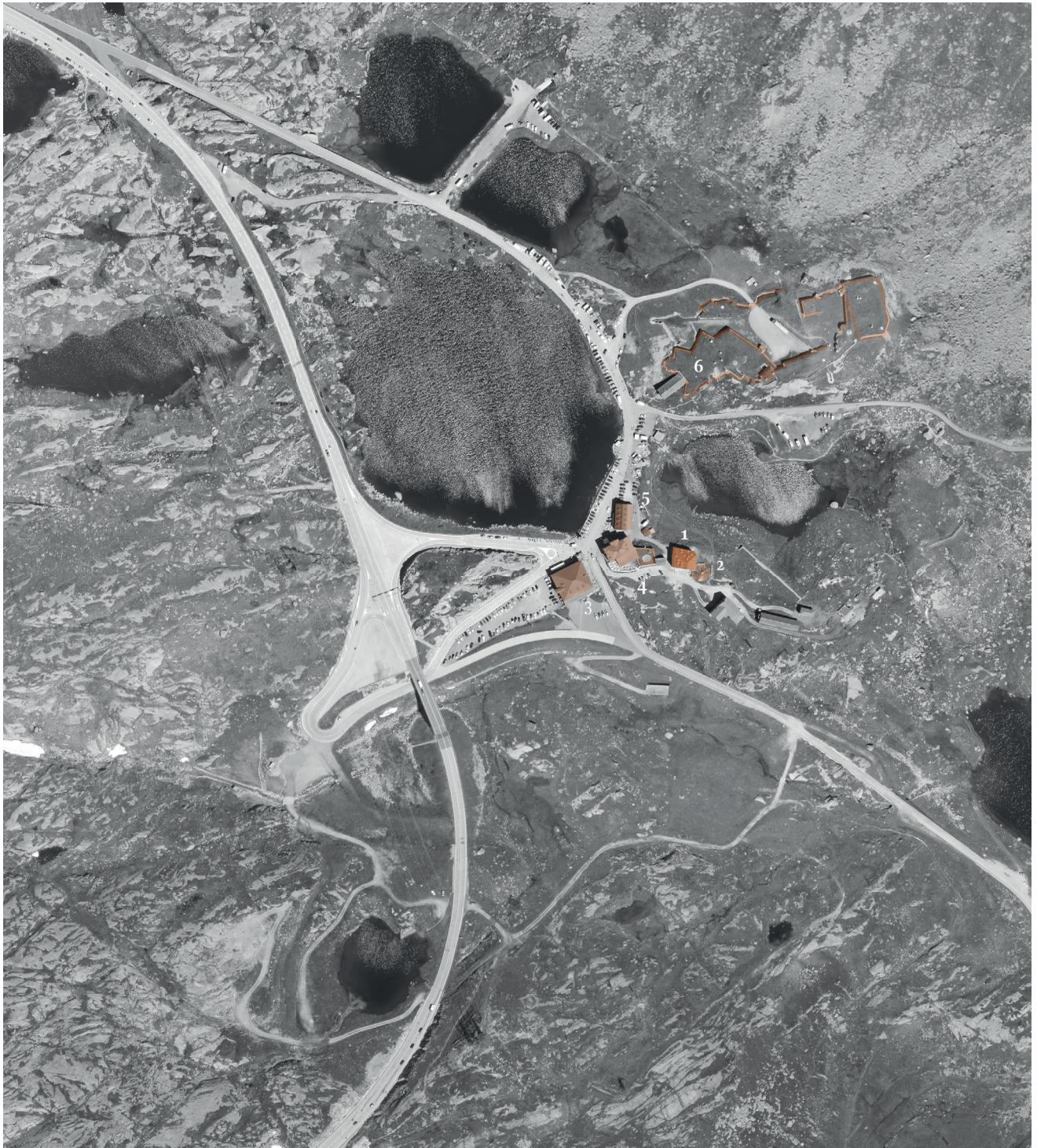


Le trafic du col est en nette régression, les diligences ne l'empruntent plus au profit des chemins de fer. Mais à l'apparitions des premières voitures, le col est alors réaménagé et les cars postaux y passent dès 1922. Plus tard, pour répondre au développement des réseaux routiers entre le nord et le sud de l'Europe, l'Assemblée fédérale vote en 1965 la construction du tunnel routier. Le tunnel est ouvert le 5 septembre 1980 et porte un coup presque fatal au passage du col. Le 28 février 2016 le peuple suisse votera même l'ouverture d'un deuxième tube routier, en réponse à l'intensification du trafic. La même année, on inaugure le tunnel ferroviaire reliant Erstfeld à Bodio, long de 57,6 km. Il remplace l'ancien tracé Airolo-Andermatt et relie deux localités de plaine. Toute la vallée de la Léventine (de Bodio à Airolo) est alors évitée. Les répercussions économiques notamment liées au tourisme se font alors ressentir.

LA FRONTIÈRE

Le trafic se constituait principalement de bêtes chargées de marchandises mais le col servait également d'important relais postal. Dans un élan d'émancipation, la Confédération tente alors de s'agrandir et d'aller chercher des terres sur le versant sud du massif. Du sommet du col, les Confédérés lancent des incursions dans la vallée de la Léventine (qui dépendait alors des ducs de Milan). Au courant du XVe siècle, toute la vallée supérieure devient le premier bailliage commun des Confédérés jusqu'à la Révolution. Le contrôle des ressources et du terrain sur le versant sud est très rentable.

Partout les états situés dans la chaîne des Alpes pratiquaient, si leur puissance le leur permettait, la politique du glaciis. C'est-à-dire de ne plus considérer le col comme étant la limite (de frontière?) mais d'occuper également le versant opposé. Cette politique explique aujourd'hui l'appartenance à la Suisse de la région du Tessin, de Müstair, de Poschiavo ou de la région du Simplon, au-delà de la ligne du partage des eaux jusqu'à Gondo.



*1. Hospice du Gothard
2. Anciennes écuries*

*3. Ancien Grenier, musée
4. Hôtel "San Gottardo"*

*5. Auberge de jeunesse
6. Anciens remparts militaires*

L'HOSPICE

1 FRANSIOLI, 1982, p.5

2 Dictionnaire historique de la Suisse, 2016

3 CELIO, 1972, p.14

Antérieurement à l'édification de l'hospice (attestée dès 1237), deux chapelles d'époque romane et pré-romane se trouvaient au sommet du col. Dans certains documents de voyage datant de 1431 figure la trace écrite d'une auberge attenante à la chapelle censée accueillir les voyageurs¹. Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIIe siècle que l'archevêque de Milan agrandit l'hospice et y aménagea une demeure pour religieux. Cette nouvelle étape atteste de la collaboration d'un versant comme de l'autre à la création de ce lieu d'accueil. Chapelle et hospice forment alors un bâtiment constitué de deux époques différentes. Dès 1685 des religieux (capucins) y résident et orientent les pèlerins et les marchands. Durant la phase de tension entre l'armée française et l'armée russe, en 1799 (voir chapitre le col), le bâtiment subit des dégâts importants et n'est reconstruit qu'en 1838 par le canton du Tessin. Il est alors "un vaste complexe comprenant souste, péage et auberge (aujourd'hui ancienne souste?). mis en vente en 1971. A l'initiative du Heimatschutz, on créa la fondation Pro Saint-Gothard qui acheta l'ensemble des bâtiments et les rénova."². On peut d'ailleurs lire dans la publication du Heimatschutz une conclusion relativement intéressante concernant les changements de vocation de l'hospice du Gothard: "*Les bâtiments dont nous venons d'esquisser l'histoire nous permettent de distinguer trois étapes dans l'histoire du trafic par ce passage célèbre. L'ancien hospice avec la chapelle est une création de l'amour du prochain traduit en acte, confiée à l'origine à des religieux, un modeste Hôtel-Dieu. Étape suivante : celle où l'Etat bâtit une douane et une auberge, avec les remises où logent des véhicules hippomobiles, celle de l'apogée du rôle économique de cette voie transalpine. Enfin, avec l'hôtel de 1866, les débuts du tourisme et le goût renouvelé de l'alpinisme.*"³



fig.9



fig.10

Suite à cette acquisition par la fondation Pro Saint Gothard, l'hospice est finalement rénové par Miller & Maranta à des fins plus touristiques mais conservant la chapelle.

L'auberge se situant de l'autre côté de la route est dessinée par Domenico Fontana et est donc teintée d'un maniérisme italien de la Renaissance tardive (fig.10). Le mélange entre les architectures romane et de la Renaissance confère à l'ensemble des bâtiments un aspect véritablement urbain et audacieux. C'est un fragment de ville dans la nature.

Une esquisse de plan d'ensemble datant de 1607 (fig.11) témoigne de la présence d'une petite place au coeur de quatre bâtiments, renforçant cet aspect de fragment urbain. L'hospice est ici un ensemble de bâtiments.

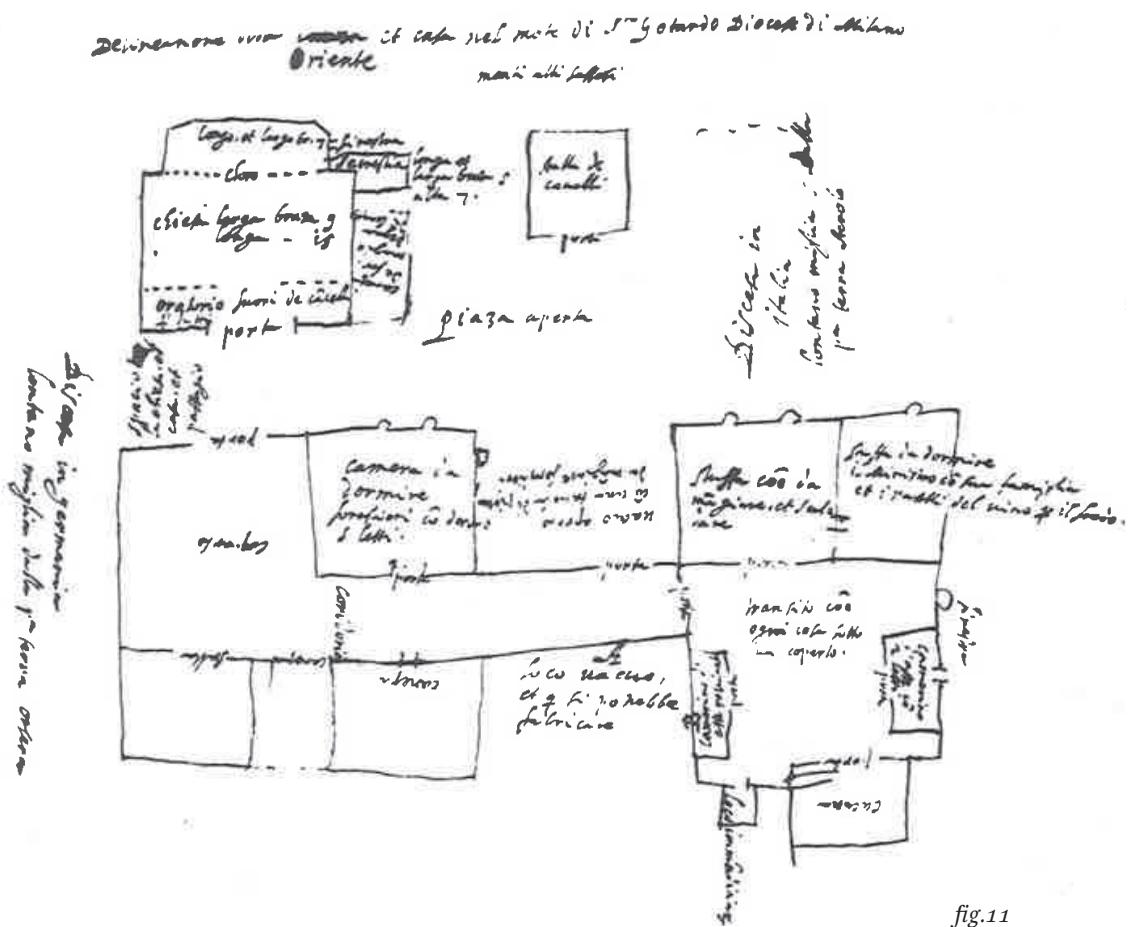


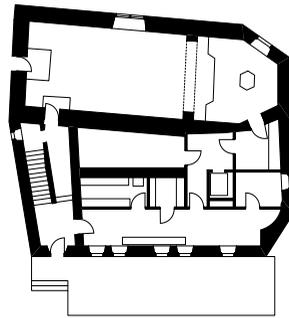
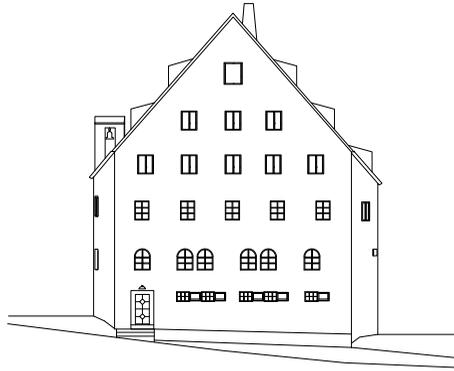
fig.11

PLAN

Petit bâtiment compact de 16m sur 20m environ, l'hospice du Saint Gothard possède la forme d'un prisme aux arêtes nettes. Entièrement rénové pour pallier les nécessités d'un hôtel contemporain, il a gardé sa couleur d'origine ainsi que les proportions de son plan. La présence de la chapelle rappelle également son origine. La rénovation a rassemblé les deux bâtiments - chapelle et hospice - sous un même toit à cinq facettes. Pour répondre à cette forme prismatique les angles du bâtiment ont été chanfreinés sur 1,5 m. L'aspect général du bâtiment est sobre malgré sa forme très expressive et maniérée. Le gris de la roche du paysage alentour trouve écho à la fois dans le crépi brun-gris et dans la toiture en plomb. Afin d'amener le jour dans les chambres des trois derniers étages, treize lucarnes ont été ajoutées. Pour marquer la différenciation entre la base du bâtiment conservée et l'extension d'un étage, les architectes Miller & Maranta ont opté pour une distinction subtile: celle de traiter les fenêtres issues de la partie existante en conservant les croisillons et de donner un souffle contemporain dans la partie haute avec des fenêtres sans montants.

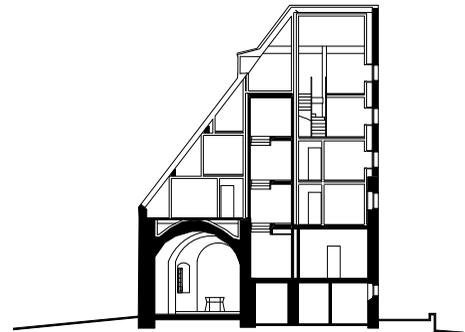
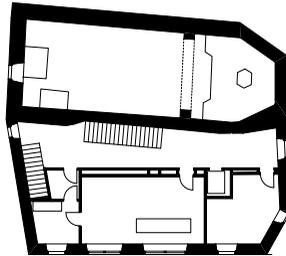
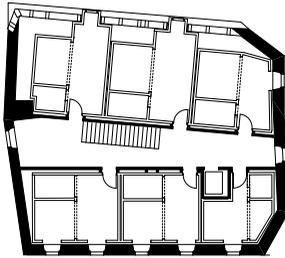
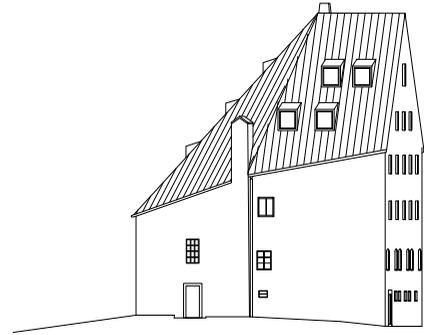
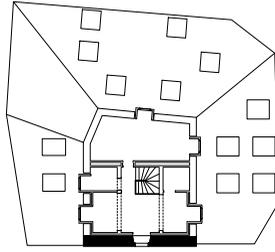
L'hospice aujourd'hui est un hôtel. Donc contrairement aux précédents exemples, les chambres sont avec un lit double et une salle de bain privative, et il n'y a pas de dortoirs. Les salles communes ne font pas partie non plus du programme, bien qu'au rez-de-chaussée se trouve un restaurant. La chapelle occupe la moitié nord du plan et s'élève sur deux étage séparée des chambres des premiers étages par l'escalier central. Tous les autres étages sont occupés par les chambres, y compris les combles où la plus grande chambre occupe les deux derniers niveaux. Les meubles sont simples, peu nombreux et donnent un aspect modeste et sobre aux chambres rappelant la modestie de l'hospice d'origine.

La rénovation fut menée avec la méthode du "Strickbau", c'est-à-dire du bois massif empilé et assemblé aux angles sans pièce supplémentaire. Cette structure vient compléter la partie maçonnerie de l'édifice existant mais le bois est également utilisé comme enveloppe intérieure. Telle une boîte intégrée à l'intérieur de l'édifice existant, cette couche supplémentaire permet à la fois de placer l'isolation thermique mais également de créer des chambres entièrement boisées. Cette technique de construction d'une structure interne indépendante en bois est très présente dans les vallées alentour car elle permet un assemblage rapide qui peut être fait durant la courte période estivale.



1:500





CARAVANSÉRAIL

Au même titre que les hospices, les caravansérails offrent un abri temporaire pour pèlerins et marchands. Le hadj, pèlerinage à la Mecque, est l'un des cinq piliers de l'Islam. Tous les musulmans dans de bonnes conditions financières et en bonne santé se doivent d'y participer une fois au moins dans leur vie. En parallèle, les grandes voies commerciales établies sur les anciennes routes de la soie empruntent les mêmes axes forts. C'est donc le long de ces routes que les caravansérails se placent tous les 30-40 km, comme autant d'étapes pour les caravanes de chameaux.

A l'origine, ces aires de repos sont entretenues par le pouvoir ou, dans de plus rares cas, par le biais d'initiatives locales et servent également de relais postaux. La présence permanente de personnel sur le site garantit un entretien efficace du lieu. Le caravansérail offre plusieurs types de programmes: des cellules et des dortoirs pour les voyageurs (différentes classes), un espace protégé pour les ânes, mulets ou chameaux, une cuisine, une citerne ou un puits, des latrines, un hammam et une mosquée. L'édifice est sous protection divine.

À la différence de l'hospice, le caravansérail ferme ses portes durant la nuit et laisse les retardataires à l'extérieur. Quelques banquettes dans des niches sont toutefois aménagées le long des façades extérieures pour les abriter. La nuit dans le caravansérail est généralement gratuite. L'hôte paie en principe le fourrage pour les animaux et la nourriture. C'est un lieu d'échange avant tout qui offre une installation sommaire pour la nuitée mais de fortes occasions d'échanges culturels et de marchandises. D'un point de vue typologique, le caravansérail se développe généralement autour d'une cour entourée de cellules pour marchands et de dortoirs. Mais plus précisément, il existe six types distincts liés à différentes époques et positions géographiques. Tous développent cependant une forme architecturale ouverte sur l'intérieur favorisant ainsi les échanges de toutes sortes.

CONVERGENCES

I.II

S'il est vrai que les hospices se ressemblent en terme de typologie à certains hôtels ou auberges, la grande liberté de conception et d'aménagement de leur plan témoigne d'une absence de typologie propre à leur fonction. Les édifices sont difficiles à comparer, parce qu'ils possèdent des styles architecturaux différents et sont érigés à des époques différentes ; le nouvel hospice du Simplon tient son style d'une architecture néo-classique, alors que le Grand-Saint-Bernard hérite de fondations moyenâgeuses et renvoie encore aujourd'hui cette image d'un monument roman. De plus, leur modification au fil du temps en rend la lecture parfois difficile ; le nouvel hospice du Gothard a été modifié en hôtel et répond à une offre touristique avec des chambres luxueuses. Sa forme de toiture très étudiée lui enlève cette prestance urbaine et le fige dans un maniérisme relatif à l'architecture actuelle de certaines cabanes de montagne, alors que l'ancien hospice du Simplon, qui n'a pas été restructuré, conserve son plan classique et fonctionnel ainsi que son aspect fortifié.

Malgré ces divergences, on peut établir une liste de points communs. Un aspect important est leur implantation : les hospices ont tous pour caractère principal de se situer sur d'anciennes routes de pèlerinage ou de commerce, comme nous l'avons vu au cas par cas. Ces chemins se situent tous à une altitude élevée sur des cols des Alpes. Ils sont placés en retrait de grandes routes, de manière théâtrale dans des lieux où ils percent le paysage sans le dominer. En effet, leur aspect pragmatique et presque urbain par leur densité, contraste avec le paysage qui les entoure (contrairement à certaines cabanes de montagne qui prennent un aspect plus ou moins organique pour se fondre dans la nature). Leur implantation est également fortement liée à la frontière. Ils ont un lien particulier avec elle car ils l'annoncent. Les hospices sont érigés la plupart du

temps comme des signaux pour pouvoir accueillir le pèlerin égaré, mais au final ils marquent également une zone frontalière. Et leur fonction d'accueil est forcément à mettre en lien avec la fonction de frontière. Du point de vue de leur fonctionnement, les hospices font tous partie d'une même institution, celle de l'Eglise. En effet, les chanoines ne sont pas rattachés à un seul hospice et il leur arrive d'en changer. Les hospices ont en général plusieurs fonctions. C'est un lieu de refuge pour la nuit, mais également un lieu spirituel (concrétisé à chaque fois par une chapelle). Parfois, on y trouve une vocation culturelle, comme la bibliothèque au Gothard. On dit des édifices qui abritent différents programmes qu'ils sont des condensateurs sociaux (*social condenser*), et que cette configuration permet des synergies et des échanges entre les utilisateurs. C'est effectivement le cas dans les hospices. Toujours dans leur fonctionnement, les hospices ont à l'origine des valeurs d'ouverture et d'accueil universel. La porte n'est jamais fermée à clé et la location d'une chambre se fait sans avoir besoin de montrer de papiers d'identité. A l'hospice du Grand-Saint-Bernard et à celui du Simplon, encore tenus par la congrégation religieuse du Grand-Saint-Bernard, c'est encore le cas. Le prix de la chambre est relativement peu élevé. Il fut un temps où la nuit était gratuite tant que l'on restait par nécessité, mais avec l'arrivée du tourisme alpin cette règle a perdu son sens.

Quant à la typologie que nous venons de décrire comme difficile à cerner, on peut néanmoins en esquisser les contours. L'hospice est constitué au minimum de chambres individuelles ou de dortoirs, d'espaces communs pour manger, cuisiner et se reposer, et d'une chapelle. On peut également y trouver d'autres fonctions comme des bureaux, des salles de conférence, ou autre structure administrative pour les chanoines qui y vivent. Comme vu plus haut, des programmes particuliers comme une bibliothèque ou un petit musée peuvent s'y développer. La diversité des chambres laisse le choix aux utilisateurs et offrent une sensation d'intimité avec un traitement particulier, souvent un revêtement de bois, accentuée par l'épaisseur des murs et leur taille modeste. Les hospices sont tous d'une architecture robuste et austère à l'extérieur, avec de petites ouvertures et des formes simples. En opposition aux chambres modestes, les espaces communautaires sont généreux, à l'image des larges corridors du vieil hospice du Simplon. Mais le plus généreux est celui réservé à la chapelle qui, en terme d'espace, domine toutes les autres pièces. Elle est souvent en double voire triple

hauteur et d'une surface supérieure aux autres pièces de l'hospice dans tous les cas. Symboliquement placée sous le faîte du toit et occupant tout le dernier étage dans le vieil hospice du Simplon ou s'intégrant dans la volumétrie mais se développant sur trois étages dans le nouvel hospice du même col. La disposition des différents programmes se retrouve dans tous les hospices : les espaces de vie communs se démarquent en plan et en coupe de manière très prononcée, et il y a une gradation de la vie privée dans les deux sens. Dans le nouvel hospice du Simplon par exemple, les pièces communes sont distribuées autour de l'escalier central alors que les cellules des chanoines ou des visiteurs s'articulent le long des deux ailes du bâtiment.

En traitant ces points communs, une question subsiste à mon avis : les Alpes font-elles vraiment partie de la définition de l'hospice ? Peut-on en imaginer un ailleurs ? Je pense qu'avec les changements de ce territoire, et de l'utilisation que l'on en a, (voir chapitre "*Alpes comme frontières*") l'hospice ne peut pas continuer à incarner ses valeurs fondamentales. Pour ce faire, il faut trouver l'endroit où ses valeurs seraient à nouveau réactualisées et retrouveraient leur sens premier. Historiquement, l'hostilité de l'environnement ainsi que la proximité des axes forts justifient le fonctionnement d'un tel édifice. Autrefois, il était placé sur des routes de pèlerinage importantes et des axes commerciaux fortement sollicités. La volonté de créer aujourd'hui un hospice 2.0 ne peut s'appuyer que sur la recherche d'autres sites. Les hospices ont aujourd'hui perdu cette relation aux axes forts, car ceux-ci se sont déplacés (notamment à cause des conséquences des changements de la frontière et du percement des tunnels). À la place de se trouver au point charnière d'un trafic important, ils sont devenus aujourd'hui des lieux de retraite. La vocation première de l'hospice s'érode donc, et son identité avec. Pourtant, je ne pense pas qu'il est voué à disparaître, car sa mission, c'est-à-dire l'accueil universel, est toujours d'actualité.

ALPES COMME FRONTIÈRES

Ce chapitre vise à clarifier l'évolution de la perception des Alpes au fil des époques. Comment cette articulation géographique fondamentale a été domestiquée peu à peu et a vu son image se métamorphoser d'une barrière hostile en une "friche de loisir". Il est ici pour moi question de redéfinir la notion de frontière par cet exemple de frontière dite naturelle. Aujourd'hui les Alpes possèdent encore cette valeur de frontière que nous leur avons assignée artificiellement, portant certains hospices comme celui du Simplon, du Grand-Saint-Bernard, de la Bernina, du San Bernardino ont évolué par moment comme bâtiment frontière réel assigné à la perception des taxes de douanes ou même au logement de militaires.

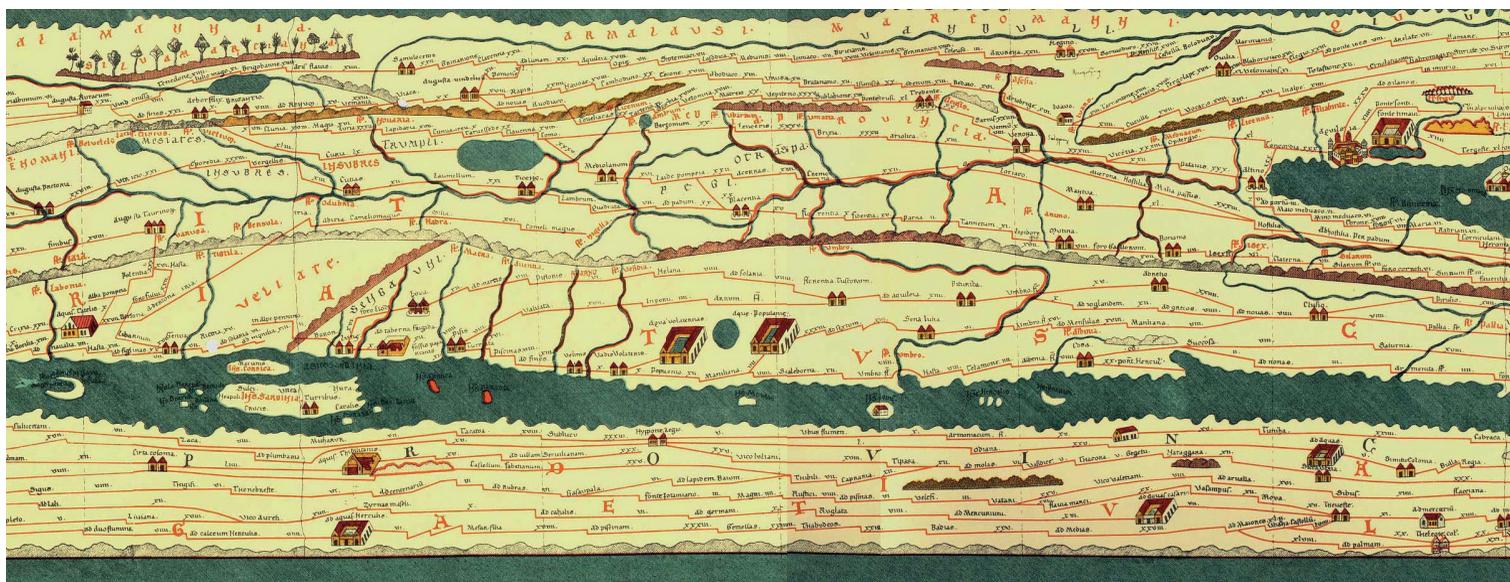
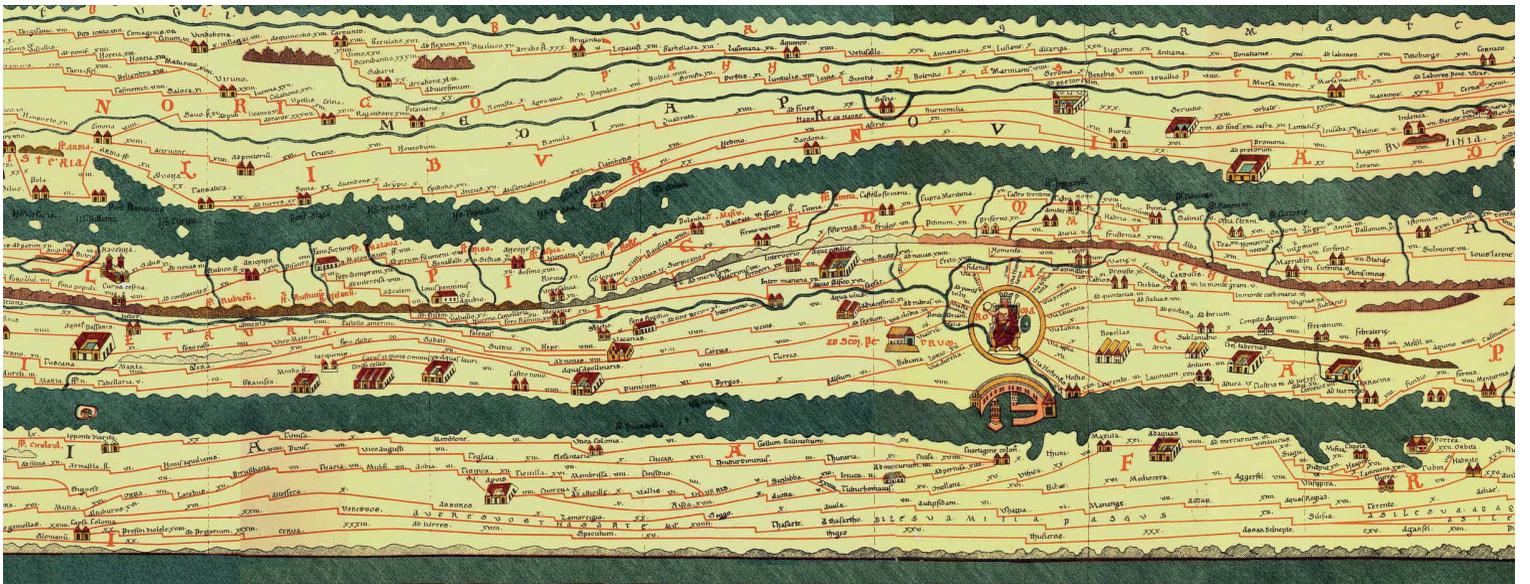


fig.12



*“Par suite de l’exploitation systématique que la révolution technologique du XIXe siècle a propagée jusqu’aux derniers recoins de tant de pays, toutes les régions ont été peu à peu placées sous un contrôle croissant. Même les plus hautes chaînes montagneuses, que le Moyen Âge considérait comme une sorte d’enfer terrestre, ont été colonisées grâce aux équipements industriels et rentabilisées. Dans certaines zones des Alpes, tous les itinéraires sont si bien fléchés qu’il n’est plus possible de se perdre, ce qui contribue à supprimer la dimension fantastique de ces contrées jadis redoutables.”*¹

1 CORBOZ, 1983

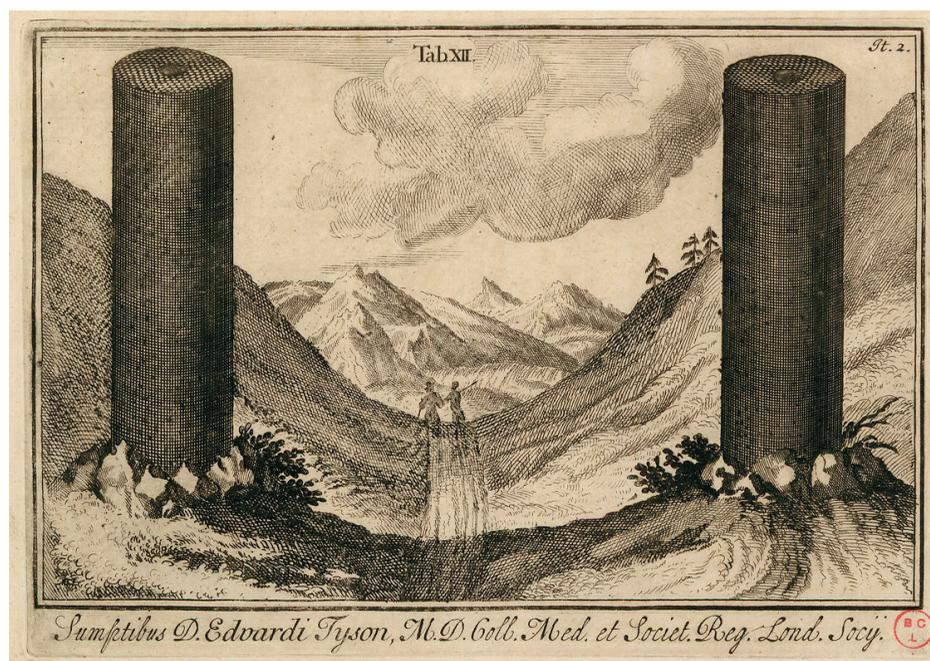


fig.13

ANTIQUITÉ

1 BOISSIER Gaston,
promenade archéologique,
in, GUICHONNET, 1980

Durant l'Antiquité gréco-latine, l'attrait pour le relief montagneux ne se fait pas sentir. Les habitations et activités se limitent majoritairement autour de plaines fertiles ou aux rivages marins. Comme l'écrit Gaston Boissier : " *Des officiers, des chefs de légions, des intendants de l'empereur, gens d'un esprit ouvert, d'un goût éveillé, ont franchi les Alpes sans éprouver d'autres sensations que l'ennui ou l'effroi, ils auraient été fort surpris d'apprendre que des milliers de voyageurs iraient un jour admirer ce spectacle qui leur semblait si rebutant.*"¹. L'attrait pour les Alpes est tellement faible que personne ne prend la peine d'en nommer les montagnes. Les Romains traversent les Alpes pour en conquérir le nord mais ils ne les colonisent pas. Dans les représentations de cette époque, on remarque un désintérêt évident pour le relief montagneux. Celui-ci ne constitue qu'une barrière difficilement franchissable et qui doit être passée seulement en cas d'extrême nécessité. La table de Peutinger (*fig.12*), est une copie du XII^e siècle d'une carte romaine sur laquelle figurent les routes et les villes romaines qui constituaient le *cursus publicus* (le service de poste de l'Empire). C'est un outil remarquable qui permet l'analyse de tout le tracé viaire romain. L'ensemble du réseau de routes est donc au centre de l'attention et les Alpes ne constituent qu'une barrière presque anecdotique. Elle se dresse comme un mur crénelé d'une fine épaisseur traversant les axes nord-sud. Il n'y a alors aucun intérêt de les représenter plus précisément car elles n'offrent aucun potentiel si ce n'est celui d'entraver la route.

Dans les mentalités, l'hostilité de la montagne prévaut sur sa potentielle beauté. Elle représente l'inconnu, un inconnu hanté de monstres et de démons qui engloutissent les légionnaires qui s'y aventurent. On y érige alors des temples de Jupiter, comme au Grand-Saint-Bernard, censés protéger les aventuriers. D'autres monuments comme les colonnes juliennes (*fig.13*), érigées au col du Julier, marquent le col d'un mysticisme absolu.

MOYEN-ÂGE

2 GUICHONNET, 1980,
p.172

La perception des Alpes au Moyen Âge se voit transformée à travers le filtre de la religion. " *A l'indifférence utilitaire de l'Antiquité succède la prise de conscience violente du monde alpin par les sociétés médiévales (...) Pour elles, le monde est la création d'un Dieu personnel, qui transcende la nature physique.*"² La montagne est toujours source de craintes mais représente une étape de la découverte des territoires divins. L'expérience de la montagne, verticale et dramatique, est vécue comme un rapprochement du cosmos. On constate alors une multiplication de la représentation iconographique des Alpes, toujours contrastée entre le Bien et le Mal.

Les voyages vers l'Italie se multiplient, les routes de pèlerinage partant du nord des Alpes empruntent alors de multiples cols (Petit et le Grand-Saint-Bernard, Mont Cenis, Septimer, Splügen, Maloja, San Bernardino, Brenner et Saint Gothard). La cartographie médiévale étant en nette régression par rapport à l'époque romaine, les chemins sont parfois difficiles à retrouver. Comme de nombreux brigands profitent de ces cols escarpés pour dévaliser les caravanes, les hospices et les châteaux vont métamorphoser le paysage alpin pour lutter contre le banditisme. Premières constructions véritables sur les crêtes de montagnes, ils dirigent les voyageurs, les secourent et leur offrent le gîte. L'hospice alpin représente dans sa fonction cette mentalité médiévale de la victoire divine sur le Mal qui habite la montagne. Ainsi, sur la base de temple romain, on érige plusieurs de ces édifices religieux amenant de la lumière sur ces chemins sombres. Cependant le reste des Alpes demeure un territoire dangereux à l'image de différents bestiaires qui décrivent des monstres logeant dans les mines ou autres grottes pourvues de trésors (*fig.14*). Pendant cette période tout circule dans les Alpes mais en quantité restreinte. Les *voies hautes* sont le plus souvent empruntées, à l'*abri des embuscades tendues dans les gorges et les cluses*.¹

fig.14
(p.178, Guichonnet)

1 TORRICELLI, 2002, p.28

À la fin du Moyen âge, on observe une évolution de la représentation de la montagne. Les cartes du début de cette période (jusqu'au XIVe siècle), à de rares exceptions près, illustrent la montagne comme une accumulation de monticules sans précision aucune. Mais dans le glissement artistique vers la Renaissance, la représentation se fait avec de plus en plus de sensibilité et d'exactitude. A partir du début de la Renaissance, les Alpes sont peu à peu observées en dehors de leur contexte mythique. Elles ne voient plus désormais passer que des pèlerins effrayés, mais aussi des scientifiques en quête de découvertes. Pour des raisons militaires également, la connaissance de ces territoires limitrophes est un atout majeur. Les méthodes de cartographie n'étant pas encore au point, les relevés se précisent mais demeurent inexacts. Les voyages touristiques à travers l'Europe se font également de plus en plus nombreux, les Alpes ne sont pas forcément un obstacle et les individus les traversent régulièrement par les cols les plus aménagés pour voyager. Cependant le XVIIe siècle voit un renversement de perception. La montée en puissance de monarchies a pour conséquence que les crêtes de montagne s'érigent en barrières et que les cols deviennent des lieux stratégiques militaires et de tensions diplomatiques. La route représente pour le pouvoir de l'Etat un indéniable instrument de contrôle du territoire, lui permettant, entre

RENAISSANCE

1 TORRICELLI, 2002, p.28

autres, une meilleure maîtrise des frontières et des flux de transport ¹. La vision des Alpes prend cette fois la forme hostile de barrière politique.

XVIII^{ÈME} SIECLE

2 GUICHONNET, 1980, p.198

“Comme dans tant d'autres domaines, où il apparaît comme la préface de notre temps, le XVIII^{ème} siècle a été, pour les Alpes, le point de départ des attitudes contemporaines devant la montagne, dans la science, dans la culture, dans l'Art.” ²

Le XVIII^{ème} siècle marque le changement de vision définitif que l'on porte aux Alpes. Les oeuvres sur les Alpes se multiplient, renvoyant une image plus esthétique de la montagne tout en gardant un côté mythique (Jakob Scheutzer, source de la Reuss). Le poème *die Alpen* d'Albert de Haller glorifie la montagne et connaît un succès retentissant à cette époque. Les *Monts affreux* deviennent les *Monts aimables*. L'attrait pour l'alpinisme naît aussi durant ce siècle avec le lancement de nombreuses expéditions. La plus remarquable fut certainement l'ascension du Mont-Blanc par Horace-Bénédict de Saussure en 1786. Les routes sont désormais carrossables et le trafic s'intensifie. Le contrôle des cols devient stratégique pour des raisons de perceptions de taxes également.

DU XIX^{ÈME} SIECLE A AUJOURD'HUI

Le début du XIX^{ème} siècle marque le tournant du tourisme alpin. Les Alpes sont perçues, en opposition à la ville active et bruyante, comme sublimes et reposantes. De plus, à la fin du XIX^{ème} siècle, l'arrivée du chemin de fer dans les vallées alpines en facilite l'accès. Les Alpes deviennent un lieu de découverte, de loisirs et d'évasion.

Le passage du train dans les Alpes va d'abord susciter l'enthousiasme auprès des populations locales mais contrairement à la route, les chemins de fer sont des exploitations qui ne sollicitent pas leur participation. C'est la matérialisation de la pénétration du capital et du système industriel au coeur de la montagne. Au XX^{ème} siècle, le même phénomène se produit avec les divers percements routiers des Alpes. Perçues au départ comme une opportunité pour retrouver “le rôle qu'elles avaient joué au temps des voyages à pied ou à cheval, celui de plaque tournante de l'Europe centrale et occidentale” ¹, les infrastructures routières à grande vitesse finiront par exaspérer les locaux. “Devons-nous vraiment accueillir les camions dont les Suisses ne veulent plus ?” ². Les Alpes représentent donc aujourd'hui à la fois ce lieu de transit intense de marchandise mais également cette *friche alpine de loisir*.³

1 VEYRET, 1964, *Petites et moyennes villes des Alpes* in TORRICELLI, 2002, p.28

2 SIVARDIERE, 1993, *liaisons transalpine ou l'asphyxie* in TORRICELLI, 2002, p.28

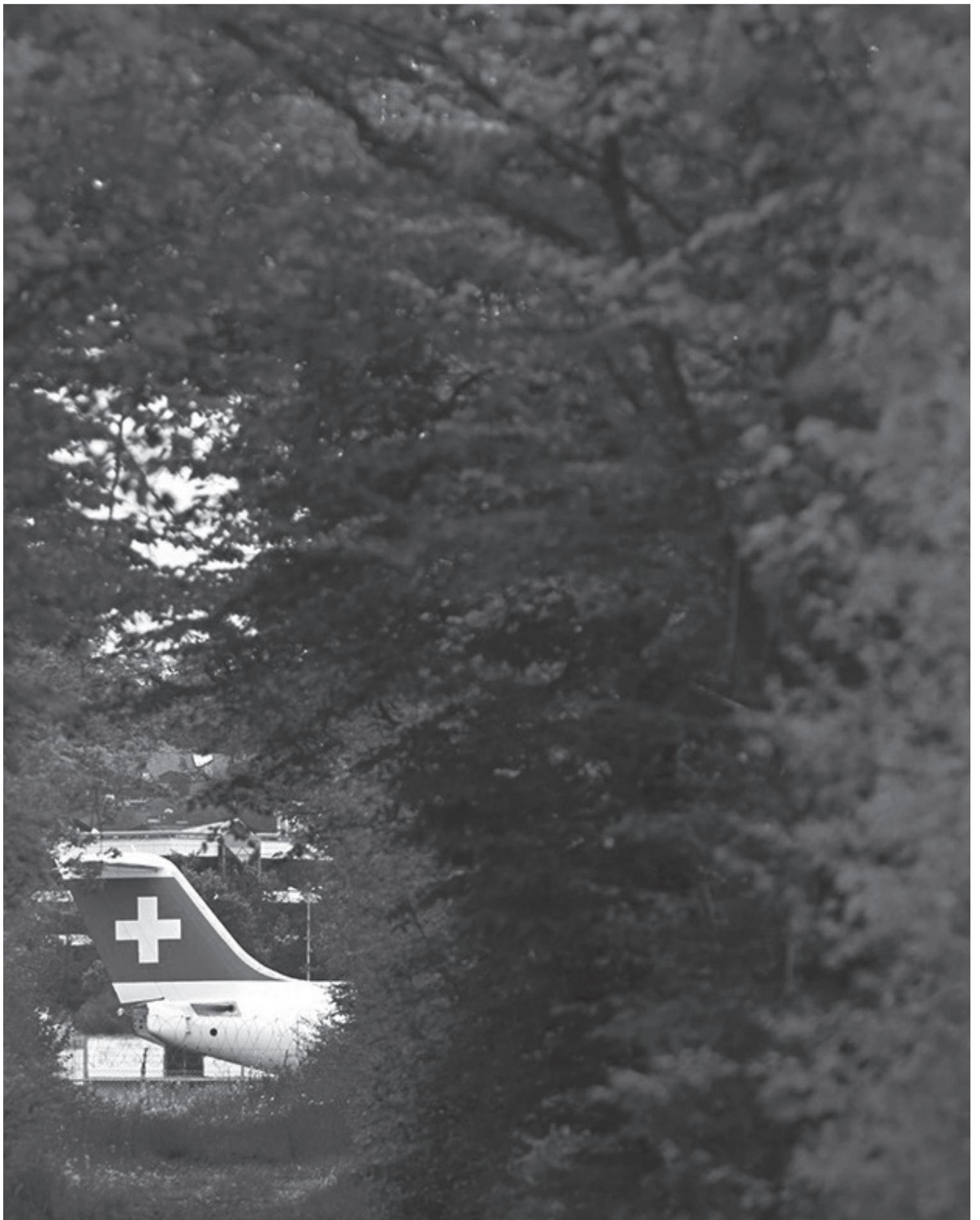
3 STUDIO BASEL, 2006, *Switzerland, an urban portrait*

LA FRONTIÈRE

II.

DU LINÉAIRE VERS LE RÉTICULAIRE

Le phénomène de mondialisation, avec pour conséquence la nécessité d'accélérer et de faciliter les échanges, tend à effacer les frontières suivant la périphérie au profit d'infrastructures centralisées autour des noeuds de réseaux. On assiste donc à un changement de paradigme concernant la frontière, ce qui n'est pas nouveau car elle a connu plusieurs formes pendant son histoire. Ce chapitre tente premièrement de définir un cadre théorique pour pouvoir parler de la frontière et de ces enjeux, et ensuite de faire un point sur son état actuel, et pouvoir formuler certaines de ses conséquences sur le paysage frontalier. Les aéroports, les ports, les gares routières et ferroviaires, les dépôts de marchandises et ports francs sont des exemples qui démontrent l'impact territorial, parfois hostile, que peut avoir l'infrastructure douanière.



CADRE THÉORIQUE

II.I

La limite est une notion vaste qui englobe entre autres la frontière. Elle est l'expression d'une différence entre ce qui est dedans et dehors, avant et après, en-deçà et au-delà, ce qui est et ce qui n'est pas. Elle est le cadre qui définit les relations entre différents sujets, ou des sujets et leur environnement. L'étymologie du mot limite vient du latin, de limes, qui sont des chemins ou des sillons qui délimitent un champ. Cette définition illustre bien la limite qui nous intéresse ici, le tracé qui sépare des territoires, se manifeste de manière spatiale et temporelle. En effet, l'acte de délimiter instaure une définition territoriale mais revêt aussi une dimension temporelle en séparant un avant et un après. Si l'on pense au mythe de Romulus et Remus et à la fondation de Rome, cette double nature est explicite comme nous le rappelle Claude Raffestin dans son article¹. Le terme avait déjà été théorisé chez les philosophes de l'Antiquité grecque : au V^{ème} siècle, Philolaos écrit que tout ce qui est perceptible a besoin d'une limite, et le terme *limité* à l'époque avait une connotation très positive car il impliquait une harmonie. Pythagore place également le terme *limité* au rang des principes les plus positifs de sa théorie. Comment la limite a-t-elle aujourd'hui une connotation négative? En effet, de nos jours dire de quelqu'un qu'il est limité est une insulte. On tend à vouloir effacer les limites, ou les dépasser, on préfère les notions d'infini et éternel. Cela vient probablement du changement de paradigme qu'ont suscité les religions monothéistes, qui définissent Dieu comme éternel et parfait, alors que l'humanité et le monde dans lequel nous vivons est limité et imparfait. Les récentes technologies ont également induit différentes manières de penser notre environnement: on parle de réseaux, de connectivité, de *network*. Ces notions sont connotées positivement, alors que les limites vont à l'encontre de cette manière de voir le monde en réseaux, et sont donc perçues comme des obstacles obsolètes

LA FRONTIÈRE ET LA LIMITE: DÉFINITIONS ET MORPHOLOGIES

¹ RAFFESTIN, 1986, p.7

La frontière, comme mentionné plus haut, est une limite. Elle est liée à un pouvoir étatique et à un moment précis - elle est ancrée dans l'historicité. Dans le *dictionnaire de la géographie* de Jacques Lévy, elle est définie comme suit : “*notion allant apparemment de soi, la frontière connaît une existence concrète dans une fenêtre historique déterminée[...] Dans un monde démilitarisé ouvert aux échanges, elle perd son sens.*”¹ Ici apparaissent donc les fonctions de la frontière. Selon cette définition, elle est liée uniquement au pouvoir militaire et aux besoins économiques. On est en droit de se demander si elle n'est pas incomplète, et si d'autres fonctions ne pourraient pas s'ajouter. La délimitation d'un cadre territorial ne sert pas qu'à la démonstration et au maintien du pouvoir de l'Etat, elle est nécessaire pour l'élaboration d'une *idéologie et d'un projet social*². On peut distinguer, selon Raffestin, quatre fonctions essentielles de la frontière : *traduction, régulation, différenciation et relation*. La frontière est traduction d'une volonté, d'une intention, d'un projet de celui qui la met en place, c'est-à-dire le pouvoir étatique. Elle passe du trait sur papier à une certaine réalité en portant une idée politique ou socio-culturelle. Traduction mais également information, car la trace de la frontière agit comme signal et repère. La frontière est régulation car elle agit comme une membrane, qui filtre ce qui passe dans un sens ou l'autre. Elle régule donc les biens, les personnes, les idées, l'ensemble des ressources du territoire qu'elle délimite. Il faut comprendre ici que réguler n'a de connotation ni positive ni négative. La frontière est un instrument et on peut en faire beaucoup de choses. Néanmoins cet instrument est nécessaire à établir un ordre. On peut imaginer la frontière comme une valve entre différents milieux: si on l'ouvre, il y aurait une crise. En effet, un changement soudain d'une frontière provoque des violences. La frontière est différenciation, comme toute limite d'ailleurs. Elle est même fondatrice de différences, qu'elle permet d'instituer ou de préserver. La frontière est relation, car elle juxtapose des territoires voisins. Ils peuvent ainsi se confronter, se comparer. Dans ces conditions les relations peuvent être d'opposition, d'échange ou de collaboration.

Cette liste de fonctions est plus propre à la frontière qu'une simple liste par secteur - militaire, économique, politique, culturel etc - car elle englobe toutes les problématiques de la limite. Ainsi, traduction, régulation, différenciation et relation sont de grands principes qui visent directement l'essence de la frontière en tant que limite. Qu'en est-il de ces fonctions actuellement, dans une Europe où on tend à effacer la frontière et prôner la libre circulation ? Ont-elles encore un sens, avons-nous moins besoin de traduire, réguler, différencier et établir des relations ?

¹ LÉVY, 2013

² RAFFESTIN, 1974, p.24

Pour compléter la définition de la frontière, il faut également comprendre comment elle prend forme. On peut distinguer trois phases : la définition, la délimitation et la démarcation¹. La première est l'oeuvre des négociateurs ou des traités, elle est encore théorique. La deuxième est l'ouvrage des cartographes qui vont donner une représentation aussi précise que possible de la frontière à partir du document qu'est la carte. Et la troisième, la démarcation, s'effectue sur le terrain et fait coïncider carte et territoire. La matérialisation de la démarcation peut se faire par des bornes, des murs, des haies, des lignes de pierre, soit des constructions rudimentaires. Bien souvent, la concrétisation matérielle de la frontière n'est donc pas si linéaire que sa représentation sur une carte, et le processus est long et complexe. On peut noter que cette difficulté augmente quand on parle de frontières maritime et aérienne.

1 RAFFESTIN, 1986, p.4

On distingue plusieurs types de frontières. Mais s'il y a bien une étude à retenir c'est celle dite de Boggs, établie en 1940 par le géographe américain Samuel W. Boggs dans *International Boundaries, Study of Boundary Functions and Problems* et reprise dans de nombreux textes d'étude.

TYPES DE FRONTIÈRES

Elle différencie quatre types de frontières : les types physique, géométrique, anthropogéographique et complexe. Le premier est une frontière qui prend comme tracé un accident topographique. Ce type de frontière dite "naturelle" est un paradoxe en soi. Le choix de l'expression fait sens car elle donne rapidement une image concrète de ce que cela peut être, néanmoins la frontière étant une limite humaine liée à notre système de mise en place de pouvoirs étatiques, il n'y a absolument rien de naturel dans ce phénomène. C'est en effet une chose artificielle que de voir la limite d'une juridiction, d'un pouvoir politique, ou d'une zone commerciale dans un cours d'eau ou sur une crête. Cette expression, bien qu'utilisée fréquemment dans la vie courante, est contestée par les théoriciens et est remplacée par "*frontière physique*". En effet, on écarte ainsi la notion de nature - héritée d'une vision romantique du XVIII^{ème} siècle alors que les nations et leurs territoires prenaient forme - pour introduire celle de réalité physique, bien plus adéquate. «*Le mot nature est le mot-clé du XVIII^{ème} siècle et sa persistance, en matière de frontière, n'a d'égal que l'illusion qu'elle provoque*»². Les Alpes sont donc une frontière physique, qui délimitent la Suisse, l'Italie mais également l'Autriche et la France. Le tracé suit tantôt des crêtes, tantôt des cours d'eau, tantôt des glaciers, et parfois d'autres logiques découlant des parcellaires cléricaux, agricoles ou autres.

2 GUICHONNET, 1974

Le deuxième type consiste en des tracés obtenus en prenant des mesures astronomiques à l'aide des méridiens, des parallèles, des arcs ou loxodromies. Il ne prend pas en compte les réalités physique ou ethnique, et fut abondamment utilisée pour limiter les colonies africaines en causant guerres et hostilités entre différents peuples. Le type anthropo-géographique, comme son nom l'indique, prend en compte des critères culturels, linguistiques, ethniques, religieux, etc. Il est idéal mais très difficile à tracer. Le type complexe, lui, est simplement une combinaison des différents types, ce qui est très fréquent. Cette classification n'est évidemment pas la seule, mais elle permet de mettre en lumière la complexité de la définition d'une frontière.

HISTORIQUE DE LA FRONTIÈRE

La frontière étant liée à un Etat, plus précisément à son pouvoir et son autorité, évolue au même titre que cet Etat et est intimement liée à son historicité. Un rapide historique de la frontière nous permettra de mettre en lumière quelles sont les problématiques actuelles. Il s'agit évidemment d'un historique sélectif et non exhaustif.

Pendant l'Antiquité, le *limes* romain n'était pas une frontière comme on la conçoit aujourd'hui. Il était plus une matérialisation de l'occupation militaire. En effet l'Empire romain avait le besoin de signaler et informer "l'extérieur" de son étendue. Ici ce n'est pas une limite entre un pays et l'autre, mais une limite entre une civilisation et tout le reste. La civilisation romaine trouvait dans ces murs "*plus une vertu sur le plan de la gestion interne de l'espace que sur celui de sa défense contre les périls extérieurs*"¹. Des murs étaient édifiés dans une idée de frontière linéaire même si elle était discontinue et qu'elle se déplaçait au fil du temps pour intégrer des conquêtes.

¹ GUILLEMAIN, 1973

Au Moyen Âge, la frontière est beaucoup moins marquée. En effet, "*l'Etat personnel ne postulait pas d'exigence d'une frontière mais celle d'un rapport entre un souverain et son sujet*"². Le système féodal ne ressentait pas le besoin de délimiter le territoire de la nation car cette dernière était divisée entre plusieurs pouvoirs et ceux-ci étaient reliés en réseaux. Ce sont des relations personnelles entre sphères d'influence qui dominent le paysage politique. Cela n'empêche pas la construction de bornes, et l'écriture de textes qui se réfèrent à des cours d'eau ou des chemins pour délimiter le territoire. Mais la limite n'est que très peu linéaire, et sa manifestation matérielle très sporadique.

² BENVENUTI, 1973

Entre le XIV^{ème} et le XV^{ème} siècles naissent les Etats modernes, et par la même occasion la notion de frontière linéaire. C'est d'ailleurs également à ce moment qu'apparaît le mot frontière, dont l'étymologie est *front* c'est-à-dire le front d'une troupe. Faire frontière, signifiait alors se mettre en bataille, se défendre, et comme on faisait frontière en particulier sur les limites des pays, le mot a pris le sens de limites d'un Etat à un autre. L'Etat comme on le connaît aujourd'hui est constitué d'un pouvoir, d'un peuple et d'un territoire. L'importance que prend la notion de territoire crée le besoin de frontières fortes. Toutes ces notions deviennent dépendantes les unes des autres, et "*le lien entre Etat et sujets ou Etat et citoyens devient le territoire qui est l'objet de souveraineté*" ¹. Cependant, malgré une juridiction plus ou moins stricte, les frontières bougent beaucoup. Elles sont linéaires, certes, mais plus en apparence qu'en réalité. C'est au XVIII^{ème} siècle, après la Révolution française et l'établissement de plusieurs traités - Bâle en 1795, Campo-Formio en 1797, etc- que la linéarité s'affirme car la précision de définition de limite entre Etats devient telle qu'une application *in situ* peut s'établir. Un demi siècle plus tard, la Suisse connaît ses frontières actuelles.

1 RAFFESTIN, 1986, p.

La frontière, telle que nous la concevons aujourd'hui, doit beaucoup à cette représentation du territoire qu'est la carte. C'est pourquoi certains prétendent que "*la frontière linéaire est très récente*". ²

2 GUILLEMAIN, 1973

Lorsque l'Etat moderne a vu le jour, en corrélation avec l'apparition du mot frontière, la vision de cette limite renvoyait directement à une idée de carte et de territoire. Pour la Suisse, la carte Dufour, première carte précise du tracé actuel, est publiée entre 1845 et 1865, et coïncide avec l'adoption d'une Constitution fédérale (1848). C'est alors un moment-phare dans l'identitaire suisse. Non seulement la Constitution fédérale réunit tous les cantons sous une même égide mais la Suisse, représentée précisément, possède désormais une forme, un territoire.

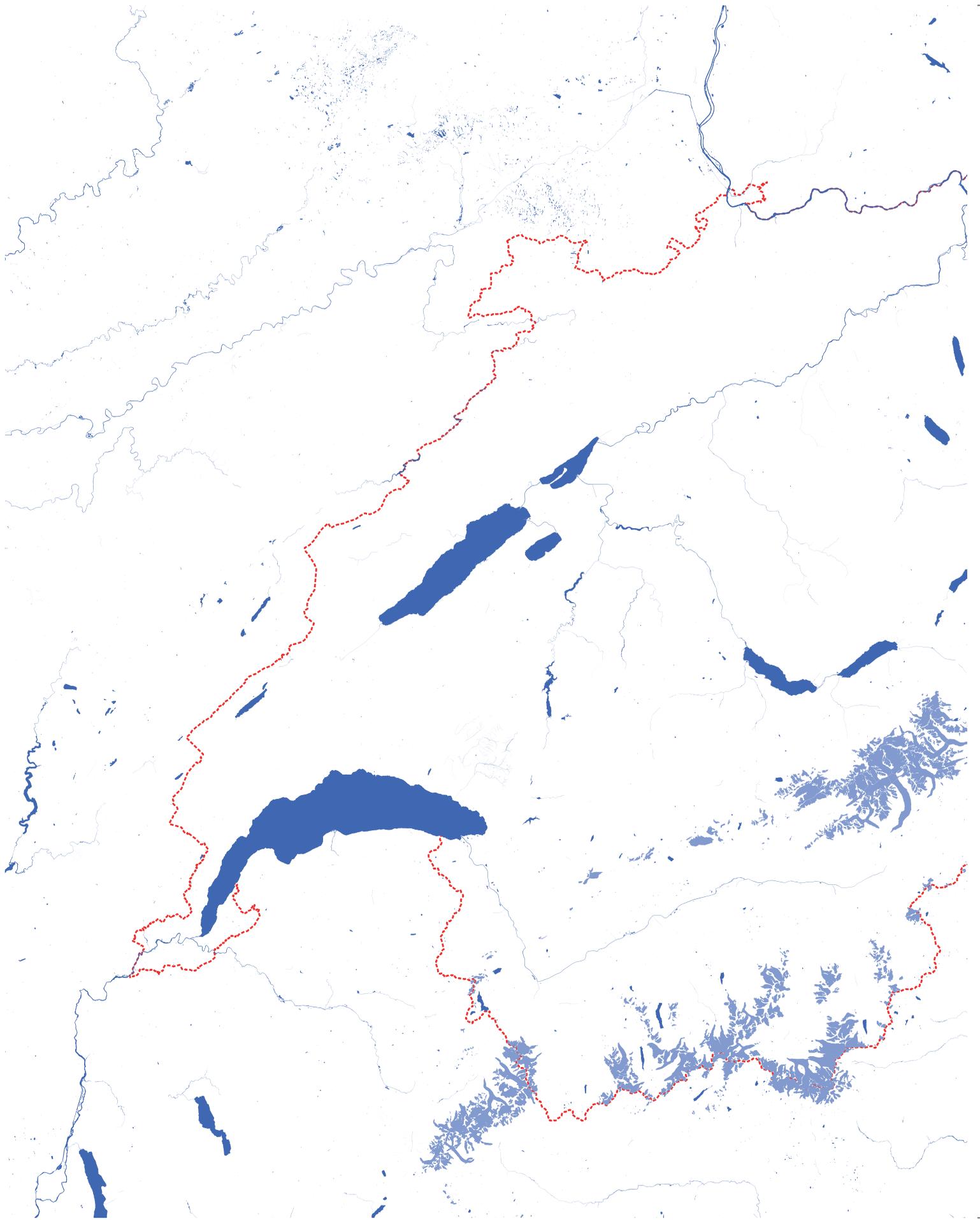
FRONTIÈRE SUISSE

Cette représentation du territoire par la carte renvoie à une vision de la frontière comme démarcation continue. Antérieurement à l'élaboration de la carte Dufour, au début du XIX^{ème} siècle, la Suisse, après le Traité de Paris (1815) et le Congrès de Vienne (1815) voit la majorité de ses frontières actuelles se dessiner. Elle gagne également à cette occasion son statut de neutralité et la garantie par les grandes puissances de l'invio-

labilité de ses frontières. Ces dernières se matérialisent rapidement sur le terrain. Ainsi plus de 10'000 bornes jalonnent la frontière, côtoyant des murs de pierres sèches ou des haies ponctués par une multitude de postes-frontières à l'architecture vernaculaire. Ces limites ne sont pas de nature militaire mais purement juridiques. Durant la Seconde Guerre mondiale le système de défense militaire suisse illustre bien cette distinction. La Suisse, voisine du conflit franco-allemand établit une zone de repli stratégique prenant appui sur certains accidents topographiques. Le mur des Toblerones reliant Gland au pied du Jura ainsi que le dispositif Limmat, une ligne de défense reliant Bâle à Sargans, forment les parties les plus notables de cette zone de défense qui s'écarte alors sensiblement du tracé de la frontière juridique.



Positionnement du système de défense suisse durant la seconde guerre mondiale





IDÉES REÇUES

II.II

La notion de frontière linéaire a été longtemps un idéal rarement atteint et on peut se demander si actuellement cette image de frontière comme ligne continue n'est pas désuète. Nous n'expérimentons la frontière que lorsque nous la sollicitons, or le fait que les *“frontières traversent la majeure partie du temps des espaces périphériques, c'est à dire généralement éloignés des régions les plus peuplée et des centres de décisions”*¹ à certainement contribué à leur mise à l'écart de nos imaginaires. Cela va même jusqu'à un certain désintérêt pour la précision ou la réglementation du tracé. Voici quelques exemples qui bousculent les idées reçues sur le tracé de cette limite.

1 AMILHAT SZARY, 2015, p.75

Certains segments de la frontière suisse sont l'héritage de découpages de parcelles privées qui peu à peu se sont vu attribuer le statut de limite de village puis de région pour finalement devenir une frontière nationale.

HÉRITAGE DU TRACÉ

*«Les frontières de la Suisse ont une très grande profondeur historique, certains segments sont restés inchangés depuis le XII^{ème} siècle. Il y a également des cas où les frontières internationales sont héritées de limites privées et au cours du temps les frontières ont gardé ces tracés étonnants et pas toujours pratiques.»*²

2 SCHRÖTER, François
in MAYENFISCH, 2013,
7000 bornes une frontière

Un quart de la frontière suisse possède comme support l'eau. Au nord de la Suisse le Rhin définit l'essentiel de la frontière entre l'Allemagne et la Suisse sur une longueur de 86 km jusqu'au Lac de Constance au nord-est. A l'est, des glaciers marquent la séparation entre la Suisse et le Tyrol et au sud les lacs des Préalpes tessinoises celle entre la Suisse et l'Italie. Le Lac Léman et le Doubs marquent quant à eux la frontière franco-suisse.

MOUVEMENT DE LA FRONTIÈRE PHYSIQUE



fig.14

Les conséquences d'un tel tracé perturbent alors l'image fixe que l'on peut se faire de la frontière. Notamment, les lignes de crête des glaciers se sont vues modifiées lors de la fonte de ces derniers. *Italian Limes*, une étude menée dans le cadre de la biennale de Venise sur le déplacement de la frontière sur les glaciers du sud du Tyrol exposait une nouvelle forme de frontière : la *frontière mouvante*. Les glaciers traversés par la frontière avaient considérablement fondu et avaient remis en question l'actualité du tracé. Plusieurs segments de frontière entre la Suisse et l'Italie sont également touchés par ce phénomène donnant naissance à des territoires *res nullius*, qui n'appartiennent à personne.

Dans les cours d'eau ou les lacs, la frontière est établie, à quelques exceptions près, à équidistance entre les deux rives. C'est-à-dire qu'une perpendiculaire au lit de la rivière ou du lac est tirée et rejoint de manière équidistante les deux rives. Cette pratique offre au Lac de Constance une situation frontalière particulière entre la Suisse et l'Allemagne. Les deux bassins du lac ainsi que le bras les liant établissent la frontière entre les deux pays limitrophes. Au niveau du Rhin lacustre entre les villes de Constance et Gottlieben (le bras), la rive est marquée par un mur de deux mètres de haut, du côté Allemand, le terrain monte en pente douce. Comme la ligne d'équidistance est toujours au milieu du cours d'eau, durant l'été et la période de crue, l'eau s'avance latéralement en territoire allemand repoussant la frontière de plusieurs dizaines de mètres. Chaque année plusieurs kilomètres carrés de territoire passent d'Allemagne en Suisse.

*"In the 1990s, observations by the Istituto Geografico Militare started to acknowledge the problematic uncertainty of the limits between Italy and its adjacent countries. A new definition of "moving border" was eventually enacted into law, by means of a 2006 agreement between the governments of Italy and Austria, and of a 2009 agreement with Switzerland. Since 2008, the Istituto Geografico Militare has been carrying out high-altitude surveying campaigns every two years, with the goal of detecting any new shifts in the borderline and of updating the official state maps."*¹

1 www.italianlimes.net/

LES RÉCENTS ACCORDS

Le tracé parfois complexe des frontières ou la naissance de projets de grande envergure aux abords de celles-ci ont engendré des modifications du tracé de la frontière. C'est un processus récurrent qui demande la plus grande vigilance quant à l'équité de la surface échangée entre les deux pays.

Accoudé à la borne 188, Stéphane Bonérés explique *“On se trouve sur un segment qui date de 1979, une rectification, qui a remplacé plusieurs zig zag dans un champs pour le remplacer par une ligne droite et il a fallu une trentaine d’année de paperasse pour en arriver à un tracé supposé être définitif. Parce que dans l’esprit des gens qui nous gouvernent, un tracé est toujours définitif, en réalité la vie moyenne d’une frontière dans notre continent est d’à peine 30-40 ans...”*¹ Il a fallu déplacer la frontière franco-suisse lorsque Genève Cointrin a dû agrandir sa piste de décollage et d’atterrissage pour s’adapter aux nouveaux avions de lignes. Ou alors, près de Bardonnex, la France a négocié une parcelle suisse pour faire sortir une bretelle d’autoroute sans passer par le territoire voisin. Les deux nations se sont donc échangé deux parcelles de surface identique. Le nouveau tracé, établi “à l’américaine”, de manière rectiligne et sans tenir compte des limites des exploitations agricoles, illustre l’importance moindre que les Etats donnent à la précision du tracé dans ce genre d’intervention. On évite la spécificité et on favorise le tracé orthogonal moins contraignant.

¹ BONÉRÉS, Stéphane
in MAYENFISCH, 2013,
7000 bornes une frontière

Les principales démarcations de la frontière suisse sont des bornes disposées le long du tracé et indiquant un changement de direction de la ligne. Leur implantation est régulièrement mise à jour en alternance par les deux pays limitrophes. Cependant, certains objets comme les murets de pierre dans la vallée du Doubs indiquent eux aussi une position de frontière sur le territoire. Les outils à disposition pour traduire sur le terrain les indications d’une carte n’ont pas toujours été aussi développés qu’aujourd’hui d’où un marquage parfois erroné de la ligne frontière. Le mur indique symboliquement la présence de la limite mais d’une manière si imprécise que lorsqu’on le franchit, nous restons juridiquement dans le même pays. Lorsque les frontières ne sont pas sollicitées par le passage récurant de personne ou par des projets alentours qui nécessitent un relevé détaillé des environs, elles ne font pas l’objet de rectifications. C’est pourquoi certains fragments de la frontière entre l’Allemagne et la Suisse sont encore fixées aujourd’hui de manière coutumière.

DE LA CARTE AU TERRAIN

Après avoir défini la frontière, son cadre théorique, et quelques exemples, on peut constater que l’imaginaire qu’elle suscite ne se nourrit pas de la réalité. Le modèle linéaire et fixe n’est plus en adéquation avec le réel et, pour mieux cerner les problématiques de la frontière, quelles soient sociales, économiques, politiques ou territoriales: il est urgent d’en trouver un nouveau.

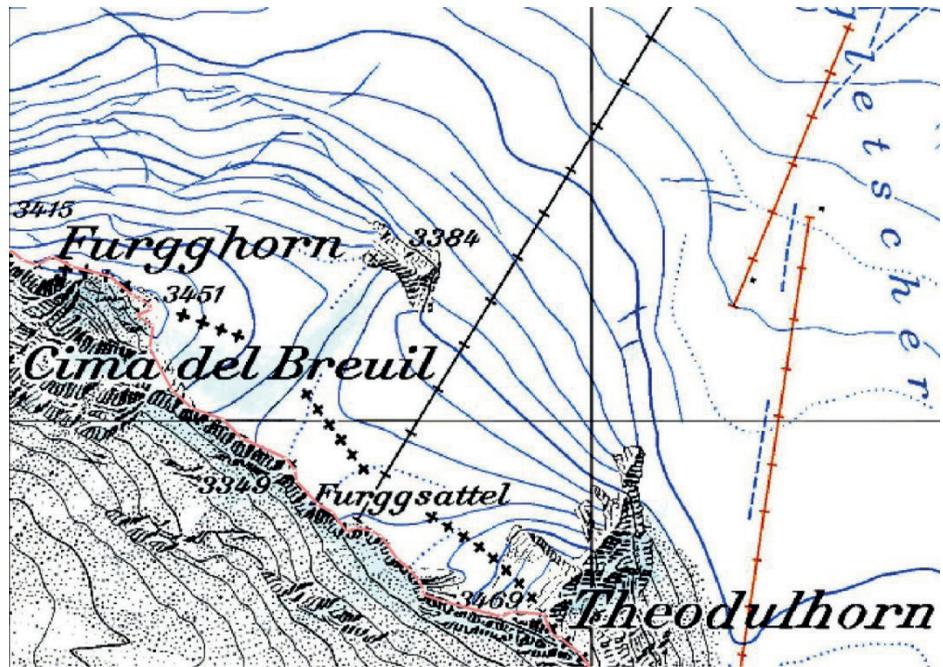


fig.15

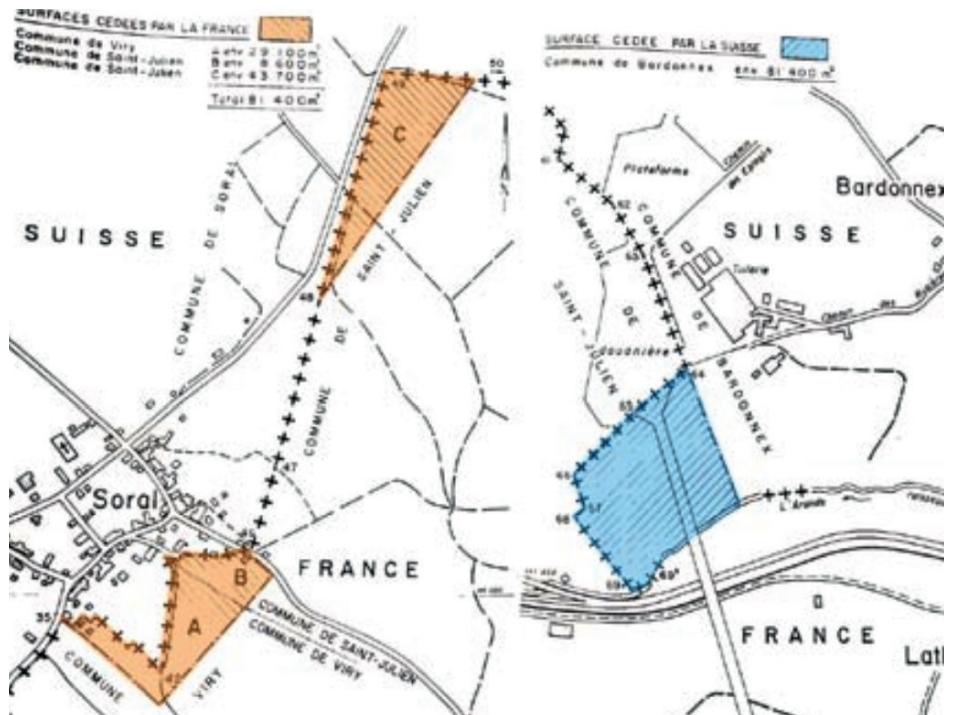


fig.16

FRONTIÈRE RÉTICULAIRE

II.III

Pour clarifier la situation des frontières contemporaines, plusieurs auteurs se sont penchés sur la définition de nouveaux modèles. Dans les pays globalisés, ils ont constaté une mutation de la frontière telle qu'on se la représente sur une carte, à savoir fixe et linéaire, vers une frontière dite réticulaire. Parmi beaucoup d'autres textes à disposition, voici une définition du collectif *Groupe Frontière* :

“A côté de la classique frontière d'Etat terrestre qui se localise aux marges des territoires nationaux, des frontières réticulaires viennent appareiller les réseaux de transports. Cette projection de la frontière d'Etat dans les noeuds des réseaux de communication tranche avec la figure classique de la ligne frontière séparant des territoires contigus.” ¹

Cette définition de la frontière réticulaire est comparable à celle donnée par Jacques Lévy dans son *Dictionnaire des espaces et société*. Elle est rattachée exclusivement à des noeuds de réseaux comme les aéroports, les gares ou les ports. Cependant la définition d'Amilhat- Szary ouvre quant à elle une interprétation plus globale de la frontière réticulaire la définissant comme un bouleversement du rapport de la frontière au lieu .

“Le processus le plus marquant de l'évolution récente de nos frontières résulte du déploiement des fonctions qui leur ont été traditionnellement attribuées: celles-ci sont désormais exercées à la fois très en amont et très en aval de la limite elle-même. Ce phénomène achève de faire perdre à la frontière sa linéarité, il la “disloque”, c'est-à-dire qu'au sens littéral, le rapport de la frontière au lieu est intimement bouleversé.” ²

DÉFINITION

¹ GROUPE FRONTIÈRE,
2004, p.2

² AMILHAT SZARY, 2015

MANIFESTATION

Cette nouvelle forme de frontière, qui fonctionne en réseau, se manifeste autant pour les flux de marchandises que pour les flux de personnes, comme nous allons le voir à travers quelques cas de figure.

Pour le transport de biens, on assiste à une réticularisation de frontières avec, par exemple, le contrôle douanier en amont pour éviter des coûts inutiles de déplacement. Aujourd'hui, une des conséquences de la globalisation - et également un de ses paradoxes - est le fait que la valeur créée vient plus de la circulation de l'objet que de sa production. La rapidité et la sécurité du transport de marchandises sont donc primordiales. Ainsi dans le cas des Etats-Unis, on assiste à un contrôle des marchandises en amont des frontières nationales implanté dans plusieurs ports internationaux. C'est donc une délocalisation de leur propre infrastructure de contrôle. L'idée est que la frontière nationale devienne le dernier point d'une chaîne de contrôle, et non plus le premier, ce qui serait trop coûteux et également risqué.

La même méthode s'applique pour la circulation de personnes. Si l'on prend le même exemple des Etats-Unis, le système preclearance autorise le pays à effectuer des contrôles d'autorisation de passage dans des aéroports d'autres pays (Canada, Irlande, Emirats arabes unis). Dans ce cas de figure, la frontière en tant qu'expérience humaine au-delà de la réalité des limites remet en question la définition de la frontière. Ce système apparaît également pour les frontières terrestres. Non seulement l'existence de "douanes volantes" effectuant des contrôles à l'intérieur des pays, dans les lieux de transit, et dans certains cas même au delà des limites nationales, contredit l'image de la frontière comme barrière tangible. Mais la politique de l'outsourcing en Europe en est un exemple encore plus palpable. Des officiers de liaison Immigration (OLI) représentant des États membres de l'Union européenne sont détachés dans un pays tiers et chargés de faciliter l'action menée par l'Union en matière de lutte contre l'immigration clandestine. En effectuant des contrôles préalables des flux de migrants, les pays d'accueil s'évitent ainsi les coûts onéreux de renvois. De plus, ces clauses de contrôle migratoire sont une des conditions à remplir pour les pays tiers pour bénéficier du Fonds européen d'aide au développement. Ces gouvernements se retrouvent donc face à une pression les forçant à effectuer ces contrôles préalables sur leurs ressortissants pourtant en droit de quitter leur pays... Pour exemple, le Maroc, la Tunisie et l'Algérie, sensibles aux prêts pour le développement et soucieux d'entretenir de bonnes relations avec l'Europe, ont créé une nouvelle forme de délit : l'émigration illégale dont peuvent être accusés ceux qui s'engagent dans une traversée périlleuse de la Méditerranée... Un moyen ingénieux mais discutable pour l'Europe de se déresponsabiliser des conséquences humaines de l'immigration.

Les frontières contemporaines nécessitent un dialogue entre Etats grâce à leurs systèmes de données. Elles sont donc réticulaires car elles lient des pôles, mais ont également tendance à devenir information. L'individu est identifié avant même d'entamer son périple. Les systèmes de passeports biométriques contiennent les informations nécessaires à définir un profil de voyageur et un niveau de menace, établissant ainsi un droit anticipé au passage de certaines frontières. Aujourd'hui nous sommes donc en mesure de dire que nous sommes davantage traversés par les frontières que nous les traversons. Cependant, ces nouvelles pratiques ne doivent en aucun cas nous désensibiliser face à la situation actuelle des mouvements migratoires qui se heurtent, eux, aux véritables limites territoriales tangibles. Non seulement, certaines limites comme la mer, le désert ou la montagne forment des barrières physiques dangereuses mais encore, les contrôles aux frontières - même au sein des pays faisant partie de l'espace Schengen - constituent encore pour les "heureux", ayant surmonté les nombreuses difficultés de leur parcours, un obstacle de taille. Ainsi, nous retrouvons au sein de l'Europe des frontières en mutation perpétuelle face aux différentes restrictions. Certains pays comme la France, le Danemark ou la Suisse ont temporairement rétabli le contrôle aux frontières pour répondre au sentiment d'insécurité de certains de leurs citoyens. Il s'agit donc ici d'un paradoxe fondamental de fonctionnement des frontières contemporaines: d'un côté la fluidification de certains types de marchandises ou de personnes et de l'autre la réduction des droits de passage.

La Suisse se retrouve en plein débat d'ouverture et de fermeture de ses frontières. D'un côté la pression des accords de Schengen favorisant l'ouverture de certains postes-frontières séduit la Suisse pour qui l'entretien et l'occupation permanente de ses nombreuses douanes est particulièrement onéreux. D'un autre côté, la menace de l'immigration de masse ou de la criminalité transfrontalière incitent à la fermeture.

Ce phénomène a pour conséquence d'accentuer le contraste dans le paysage frontalier. Dans certains cas, les limites nationales peuvent se passer d'un support matériel et dans l'autre, au contraire, un renfort d'infrastructures est nécessaire.

PERTE DE SEUIL

1 AMILHAT SZARY, 2015,
p.107

2 AMILHAT SZARY, 2015,
p.107

En anglais, le terme *borderities*, définit l'expérience individuelle ou collective de la frontière. Il souligne les inégalités du passage de la frontière en fonction des personnes. Ainsi selon le type de passeport, un individu peut se rendre dans 28 à 173 pays ¹. C'est donc une toute autre forme de géographie qui s'offre aux différents détenteurs de passeport. "Les uns peuvent, sans visa, avoir accès à 4,3 milliards de leurs semblables et découvrir 73 millions de kilomètres carrés quand les autres sont restreints à 230 millions de personnes sur seulement 5 millions de kilomètres carrés." ² Ces inégalités donnent à la frontière une fonction de filtre social.

2 VIRILIO, Paul

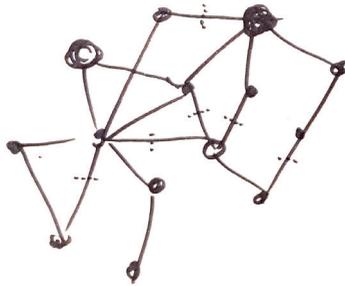
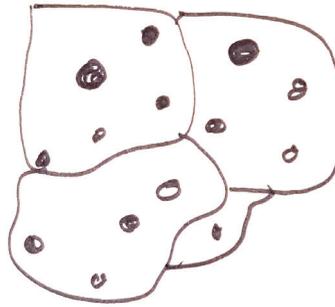
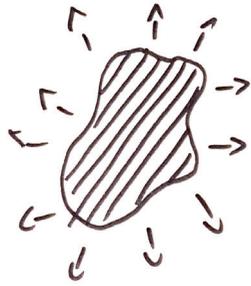
Mais derrière les calculs, presque simplistes, des étendues terrestres accessibles se cache une autre forme de réalité. Ceux qui possèdent les bons passeports et les moyens financiers nous apparaissent comme les nouveaux nomades, multipliant sans cesse les voyages de longue distance. Nous voyageons de plus en plus et de plus en plus loin. Le voyage est devenu facile et meilleur marché, et par conséquent toute une frange de la population se déplace énormément: on parle souvent de "génération easyjet". Or dans son texte, *Terres natales*, l'urbaniste et essayiste, Paul Virilio parle de ces *nouveaux nomades* comme étant en réalité des hyper-sédentaires. Il explique que les lieux que ces personnes visitent sont des "espaces standardisés qui offrent les mêmes prestations". En effet, la plupart des grandes villes des pays développés aujourd'hui offre le même choix de grandes chaînes de magasins, les mêmes types d'hébergements, les mêmes plats, les mêmes films au cinéma etc... On expérimente de moins en moins les différences culturelles et on retrouve un peu de chez nous où que l'on soit. Les sédentaires sont partout chez eux alors que les nomades ne le sont nulle part. Pour ces individus qui multiplient les trajets de longue distance dans les mêmes conditions, c'est toute une partie de la planète qu'ils ignorent, car ne correspondant pas à leurs standards de confort.

Pour moi cette analyse relève également d'une notion de seuil. Dans ces lieux standardisés, les différences sont souvent effacées. Certes, Paul Virilio fait référence en parlant des hyper-sédentaires à des voyageurs de longue distance. Les espaces qu'il décrit sont autant les villes que les aéroports, eux aussi identiques d'un pays développé à l'autre. Mais cette différence est aussi perceptible à une échelle plus petite, lorsque l'on traverse des frontières terrestres sans s'en apercevoir car il n'y a ni "seuil" ni "porte". Or ces lieux présentent des potentiels d'échanges culturels importants. Ils participent à la formation du paysage frontalier, *border landscape*, et méritent de la part des intellectuels, des architectes et des urbanistes une plus ample exploration.

Ce nouveau modèle de frontière que nous venons de traiter dans ce chapitre est, selon moi, un facteur d'un mouvement plus global. En effet, le système "réticulaire" est un concept utilisé aujourd'hui dans beaucoup de domaines. Les flux de données informatiques qui sont aujourd'hui omniprésents dans notre façon de vivre ont influencé notre vision du monde, qui se détache quelque peu de la matérialisation et du territoire. Le schéma de Moles et Rohmer intitulé "*The human shell-like spatial hierarchy*" (la hiérarchie spatiale de l'humain par couche), présent dans leur *Psychologie de l'espace*¹, montre la façon d'appréhender notre environnement avant ces changements de pensée. C'est-à-dire par couches successives s'agrandissant et couvrant toujours une sphère plus grande, donc un territoire plus grand. Il y a la sphère personnelle, ensuite celle de la famille, celle de notre quartier, celle de notre ville etc. Or, à présent, ce schéma serait lui aussi de type réticulaire. Avec les réseaux sociaux notamment, nous avons des amis proches à l'autre bout de la planète, nous nous sentons concernés par des initiatives nées loin de nos villes, alors que nous ne connaissons pas nos voisins, et par conséquent les couches de Moles et Rohmer n'ont plus aucune pertinence. Nous nous détachons de notre territoire, nous pensons "réticulaire" et il est alors évident que la frontière suit également ce courant.

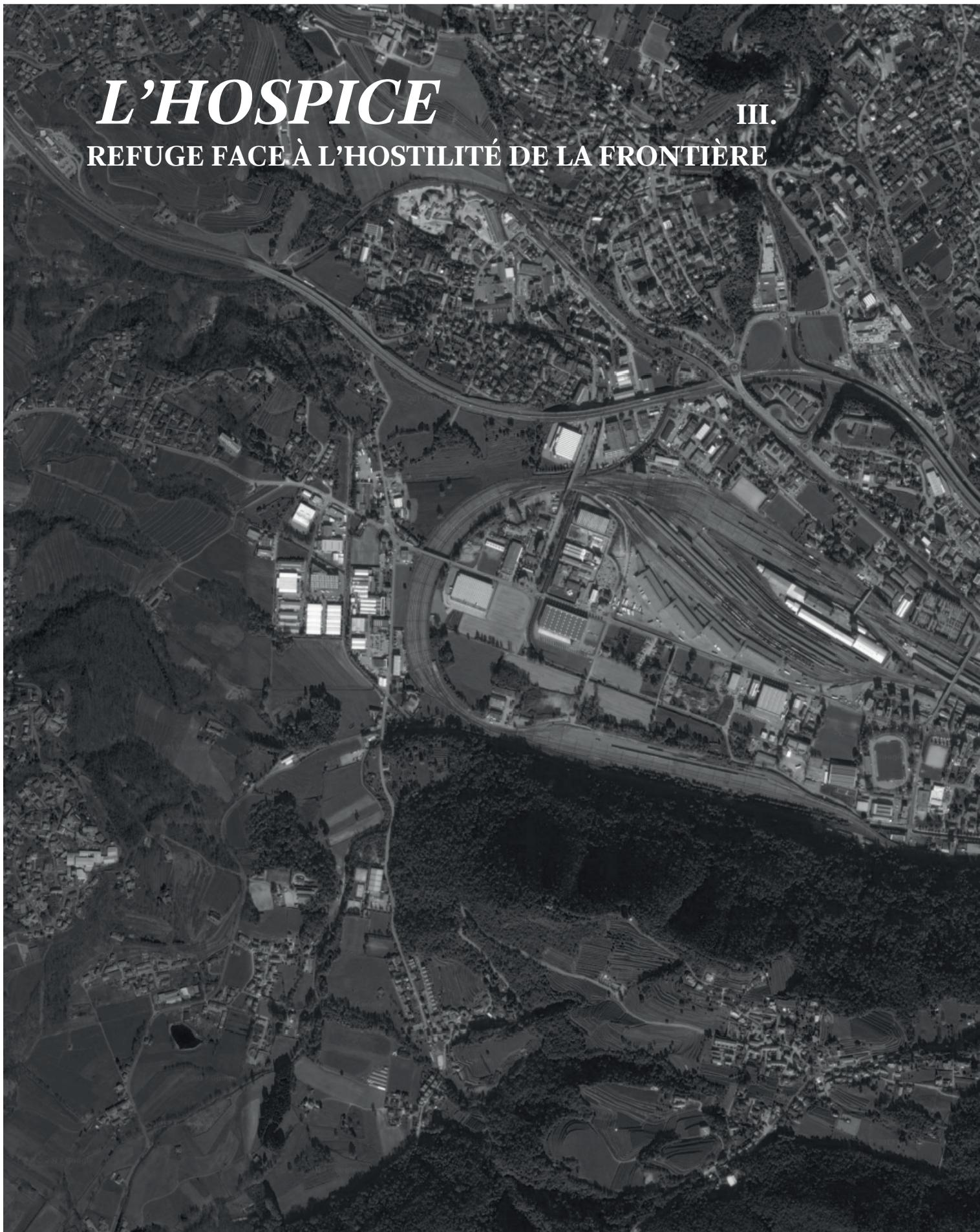
¹ MOLES ET ROHMER, in
LEIMGRUBER, 2005, p.45

La perte de seuil est une conséquence de plusieurs facteurs réunis ; l'effacement de la frontière sur son tracé, le manque de traitement de ces lieux, le détachement de la frontière du monde matériel pour un monde d'information, notre mode de voyager longue distance, la standardisation des lieux ... et tous ces facteurs sont liés de près ou de loin à la mutation de la frontière en une frontière réticulaire.



L'HOSPICE

III.
REFUGE FACE À L'HOSTILITÉ DE LA FRONTIÈRE





Loin des conflits armés qui transforment les frontières en tranchées, les frontières aujourd'hui sont à l'aube d'un changement. Elles sont passées progressivement d'un mur de pierre continu à une dimension réticulaire. Cette dimension réticulaire a fait se développer des zones frontières très sollicitées face à d'autres qui semblent devenir alors désuètes.

La notion d'une frontière linéaire relative au territoire semble s'éroder pour se concentrer autour des noeuds de réseaux. La frontière est devenue plus technique que symbolique; par exemple Zurich est devenue une zone frontière au même titre que Bâle à cause de son aéroport et de sa gare internationale. On constate une tendance au décalage du tracé périphérique et ainsi à la transformation du rapport à la frontière comme limite continue. Je pense ici aux aéroports, aux ambassades ou aux postes douaniers dans les gares internationales. C'est-à-dire que les objets géographiques que la frontière nécessite ne sont pas représentatifs du territoire qu'elle délimite. Ce sont des infrastructures identiques, fonctionnelles qui ne se démarquent les unes des autres que par la surface qu'elles occupent relativement à la taille du flux qu'elles contrôlent. Nécessitant pour les pôles les plus importants des zones parfois si grandes qu'elles se détachent du tracé de la limite. La frontière hostile n'est plus la présence physique d'une barrière montagnaise ou d'un grand fleuve. L'hostilité de la frontière aujourd'hui est son artificialité, dans le sens qu'elle ne dialogue absolument pas ou plus avec le territoire qu'elle délimite.

Ainsi, les flux forment les frontières. Là où l'activité de passage se concentre, la limite se manifeste et se métamorphose de plus en plus. L'image que renvoie la frontière ou l'expérience que l'on en fait aujourd'hui n'est plus celle qui relève d'un territoire défini ou identitaire, mais davantage celle de l'infrastructure en mesure de gérer les flux variables en des points précis. *"Le contrôle du passage ne s'exprime efficacement que par la surface, (...) avec leurs effets sur les espaces alentour."*¹ L'imaginaire autour de la frontière est en changement. Que ce soit une frontière naturelle ou bornée, le temps semble s'être figé autour de ces marques de limites parfois même en contradiction avec le tracé géoréférencé. Le marquage au sol systématique de la frontière devient alors anecdotique du point de vue politique. Il était relié directement à cette exaltation autour de l'identité par rapport au territoire cartographié. Aujourd'hui lorsque nous évoquons la frontière, celle-ci renvoie de moins en moins à cette image du jardin privé que l'on délimite de bout en bout à l'aide d'une haie, mais plus à un réseau complexe.

¹ LÉVY, 2013, p.414

De grandes villes à l'économie prospère, comme Bâle ou Genève, peuvent absorber ce phénomène de frontière tout en se développant. Chiasso semble au contraire avoir été dépendante pendant un moment de l'explosion industrielle créée par l'ouverture des différentes voies ferrées à travers les Alpes, développant la majeure partie de ses activités autour de sa situation de transit frontalier. Aujourd'hui Chiasso n'est plus que la vanne qui laisse passer les marchandises par le train et la route, ne montrant plus qu'un paysage industriel en friche. Dans son texte *La question du continu et du discontinu à l'épreuve de la dimension technique des sociétés*, Christiane Arbaret-Schulz donne une définition de la frontière comme étant *un art de mettre de la distance dans la proximité*. Comme une inversion du constat que les réseaux créent de la proximité là où il y a de la distance. Cette définition, puissante de simplicité, s'applique parfaitement à la situation de Chiasso. Elle ne représente plus une étape mais un simple lieu de passage, de constant va et vient. Les prochains sous-chapitres se concentreront sur le cas de la ville tessinoise en tant que frontière hostile à plusieurs niveaux.

Chiasso présente les symptômes d'une ville fortement industrialisée. Sa situation frontalière et sa position par rapport à l'Europe lui confère un statut de transit important. Point de convergence de la circulation (autoroute et chemin de fer) de la région lombarde vers Zurich, elle a pris le statut des Alpes d'autrefois et forme une nouvelle image de frontière entre l'Europe septentrionale et méridionale. Chiasso cumule donc ces fonctions de "*station de frontière et de ville spécialisée dans les services aux transports et celle d'agglomération industrielle*"¹.

¹ TORRICELLI, 2002, p.30

Comme souligné dans l'article *Le porte sud della Svizzera Chiasso-strada e Chiasso-Brodega*² son surnom de "Porte sud" illustre bien sa fonction. Cette idée est renforcée si l'on examine la proportion du tissu urbain et celle du réseau viaire. En comparaison avec d'autres villes-frontière comme Bâle ou Genève, on remarque l'omniprésence du rail et de la gare de triage (effectuant une boucle) ainsi que de la route. Ces infrastructures se resserrent comme un étau autour du centre ville. Cela est notamment dû à la topographie de la région. Chiasso se situe à la transition entre le relief alpin et la plaine du Pô. Elle se trouve dans un plateau pris entre la fin des Préalpes au nord et la colline de Pedrinato au sud, dernier obstacle topographique avant l'ouverture sur la plaine lombarde. À l'est et à l'ouest, Chiasso est contenu entre deux petits monts. Le Mont Olimpino empêche toute communication visuelle avec la région de Côme à l'est et le Mont Morello s'étend jusqu'à Stabio à l'ouest.

² OSSANNA CAVADINI, 2000

Comme prisonnière de ces axes de transport à grande échelle, la région Chiasso, Balerna et Ponte Chiasso développe un territoire découpé en plusieurs identités distinctes. Chiasso centre concentre l'essentiel des bâtiments publics et des activités de la ville tels que le musée (construit par Durisch et Nolli), le théâtre, les commerces autour de la via San Gottardo, ainsi que les écoles primaires. De l'autre côté des rails, au sud de la ville se trouve le quartier de Soldini qui s'apparente à une ville-dortoir peu attrayante. À Balerna se développe un quartier constitué d'immeubles résidentiels au milieu des reliques de l'industrie délocalisée, des restes déchus de bâtiments agricoles et un cimetière pris entre les voies de chemin de fer. Falloppia est une zone dans la boucle ferroviaire qui ne comprend qu'une collection de bâtiments industriels pour la plupart à l'abandon. Cette partie est isolée du reste de la ville et n'accueille, à l'exception des terrains de sports, aucun type de bâtiment public ou résidentiel. Elle fait l'objet d'un plan directeur prochainement élaboré par la commune de Balerna : le plan Falloppia. De l'autre côté de la frontière, Ponte Chiasso, la partie italienne de Chiasso, se développe le long de la route cantonale San Gottardo. Dépendante de Chiasso cette partie de la ville souffre de

cette situation frontalière et de l'importance du trafic routier. De l'autre côté des rails, côté italien, le parc de Spina verde longe la frontière jusqu'à Pedrinete. L'autoroute, quant à elle, démarque le centre de Chiasso du quartier résidentiel clairsemé de Vacallo sur le versant sud du monte Generoso.

C'est donc un territoire complètement morcelé où les liaisons sont particulièrement complexes. Le développement presque autonome de chaque partie rend le tissu urbain discontinu. L'addition de la frontière comme séparation et de la compression des axes ferroviaires et routiers cumule les barrières physiques au sein de la ville lui empêchant de dégager une identité propre. La ville se retrouve victime des conséquences de la frontière.

fig.17



Les multiples vallées qui forment le territoire du Mendrisiotto offrent à cette région un important réseau hydraulique. De multiples ruisseaux provenant des reliefs alentours viennent alimenter les deux principales rivières de Chiasso.

Au sud, la Fallopia, qui donne son nom au quartier industriel en revalorisation, a été canalisée et recouverte dans les années 60 au moment de la construction de la gare de triage. Avant ces travaux, elle traversait de bout en bout Chiasso à l'air libre. La Breggia a elle aussi été canalisée dans les années 60 pour longer le tracé de la nouvelle autoroute au nord. Elle sert de support au nouveau tracé de la frontière sur une centaine de mètres qui a été déterminé lors de la construction de la douane d'autoroute durant ces mêmes années. Elle contourne le Mont Olimpino pour aller se jeter ensuite dans le lac de Côme. Ces deux rivières accentuent encore ce développement longitudinal est-ouest de la ville et viennent renforcer la présence des axes viaires. L'axe transversal qu'effectuait la Fallopia dans le tissu urbain n'est aujourd'hui plus visible. La petite rivière, Roggia Molinara, sur laquelle s'appuie la frontière est elle aussi canalisée au moment de la construction de l'autoroute. Aujourd'hui elle est difficilement visible car elle longe la zone réservée au contrôle des marchandises transitant par camion. Ce lieu de contrôle vient renforcer l'épaisseur de la frontière. Entouré de hauts grillages il forme une large zone tampon entre Chiasso et Ponte Chiasso à l'unique endroit où la topographie permettrait une contiguïté entre les deux tissus. Cette zone concentre, comme un entonnoir, le trafic de la route cantonale en un seul point.

Cette métamorphose de la ville dans les années 60 a donc contribué fortement au repli de Chiasso sur elle-même. Cela a également contribué à lui donner un caractère très hostile car la ville est véritablement entourée par le trafic et les installations de contrôle. Tout rapport à l'eau ou aux forêts et montagnes alentour est difficile et lui confère un caractère très artificiel et oppressant. Chiasso perd ainsi le lien qu'elle pouvait avoir avec le territoire à proximité; valorisant les grands axes elle perd les connexions de petite échelle.

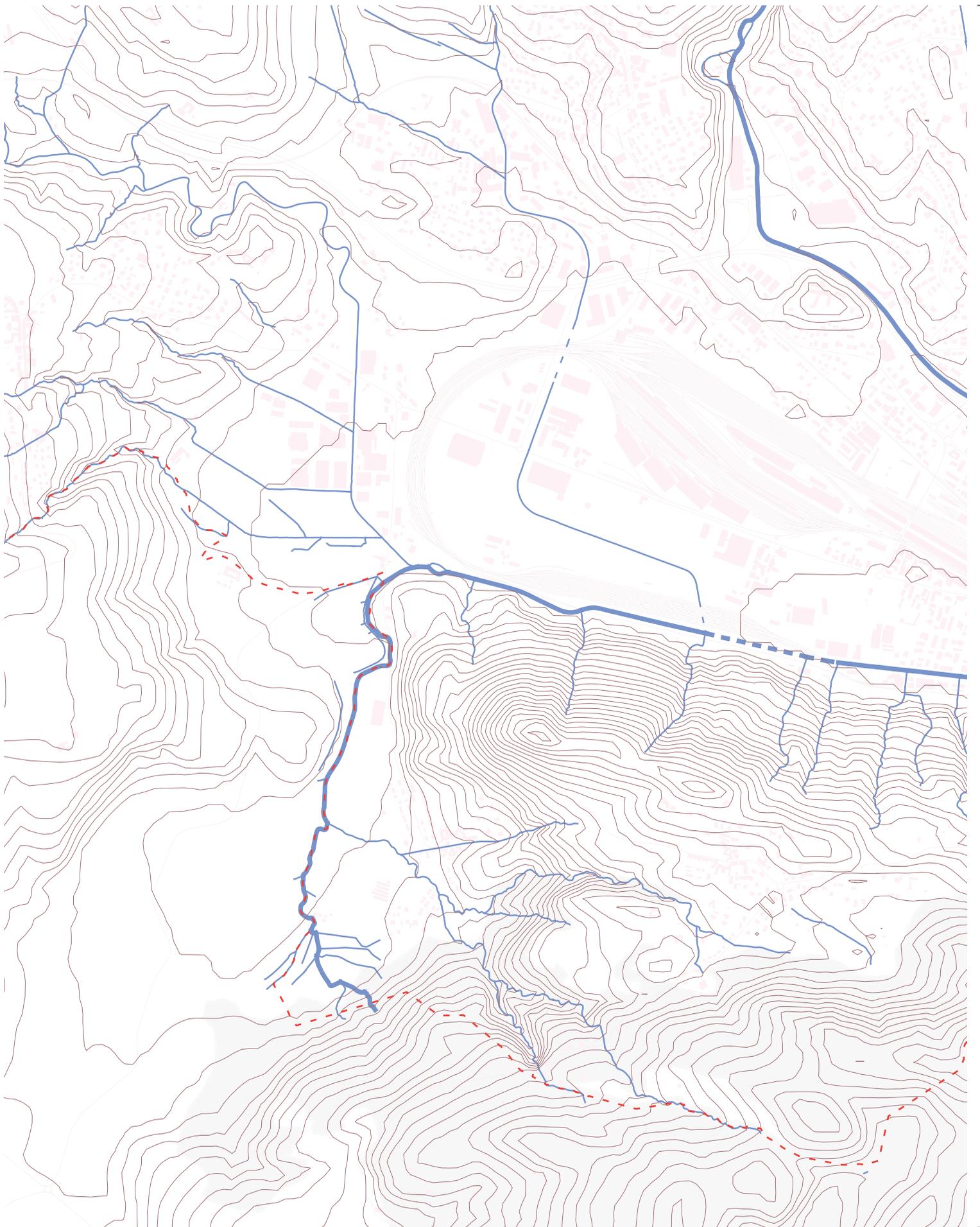
Position des photos, sur les cartes suivantes

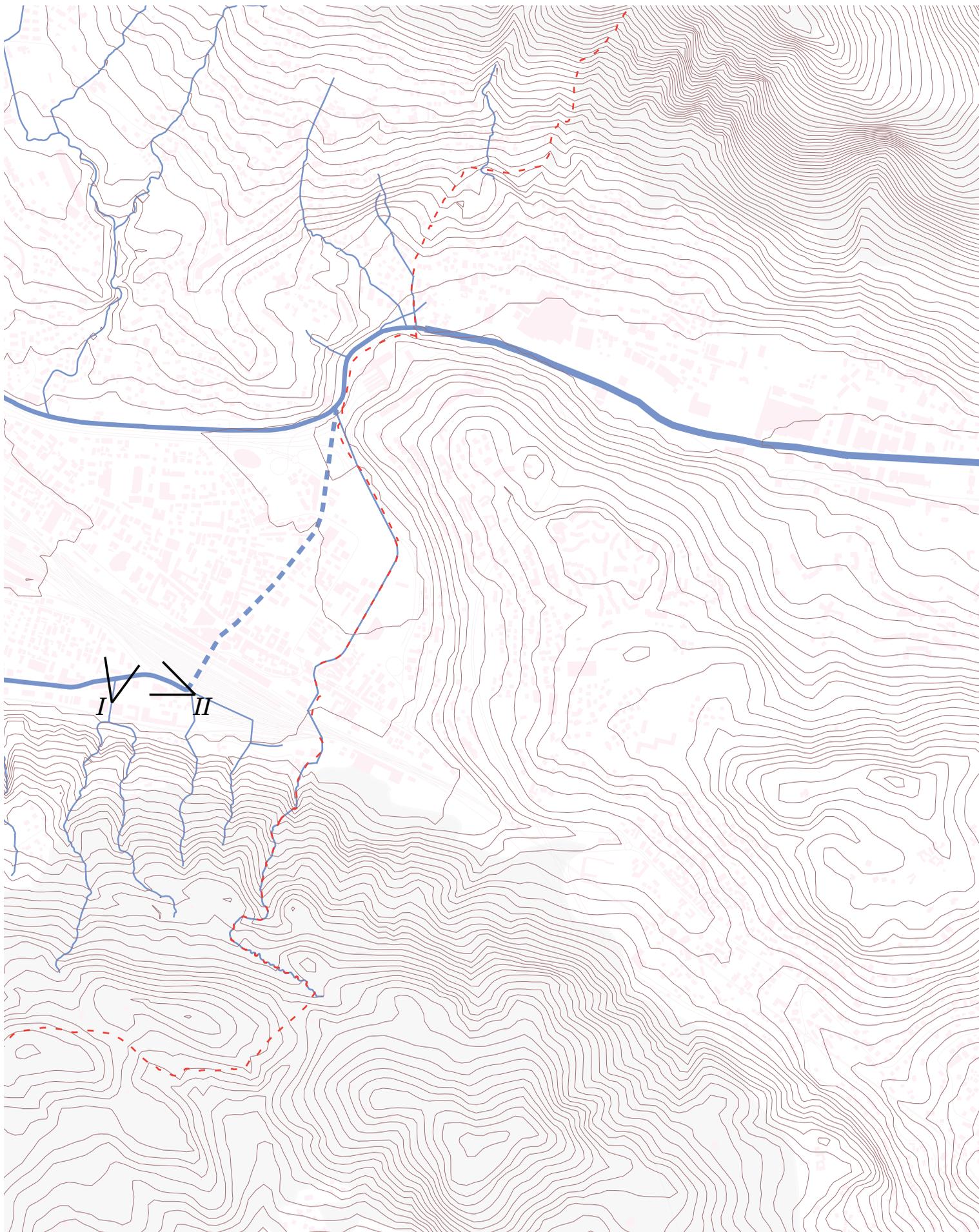


I



II





Chiasso est une ville-frontière sous pression migratoire située sur les chemins des migrants arrivant des côtes italiennes et voulant se rendre en Suisse ou plus au nord sans contourner les Alpes. Le canton du Tessin enregistre, depuis la fermeture de la route des Balkans (fermeture des frontières slovène, croate, serbe et macédonienne) une forte hausse de l'immigration. Responsable de la communication de l'Administration fédérale des douanes, David Marquis déclare que *"4185 migrants ont été interceptés à la frontière sud au premier trimestre 2017, contre 1253 durant la même période de 2016"* ¹. En guise d'infrastructures d'accueil supplémentaires, pour contrôler, enregistrer et soigner les migrants, *"143 conte-neurs seront mis à disposition par la Confédération à Chiasso en cas d'afflux massif."*

Cette situation met sous tension les relations politiques italo-suisse. Côme, située à quelques kilomètres à l'est de Chiasso a fait les frais de l'intransigeance helvétique. La ville a dû faire face à l'arrivée de migrants bloqués à la frontière suisse. Malgré certains centres d'accueil mis à disposition par la paroisse de Côme, plus d'une centaine de réfugiés se retrouvent sans abri, bloqués par cet obstacle politique à la frontière.

FILTRE SOCIAL

¹ Selon l'Organisation Internationale pour les Migration (OIM)



fig.18



fig.19



III



IV



V



VI



VII



VIII

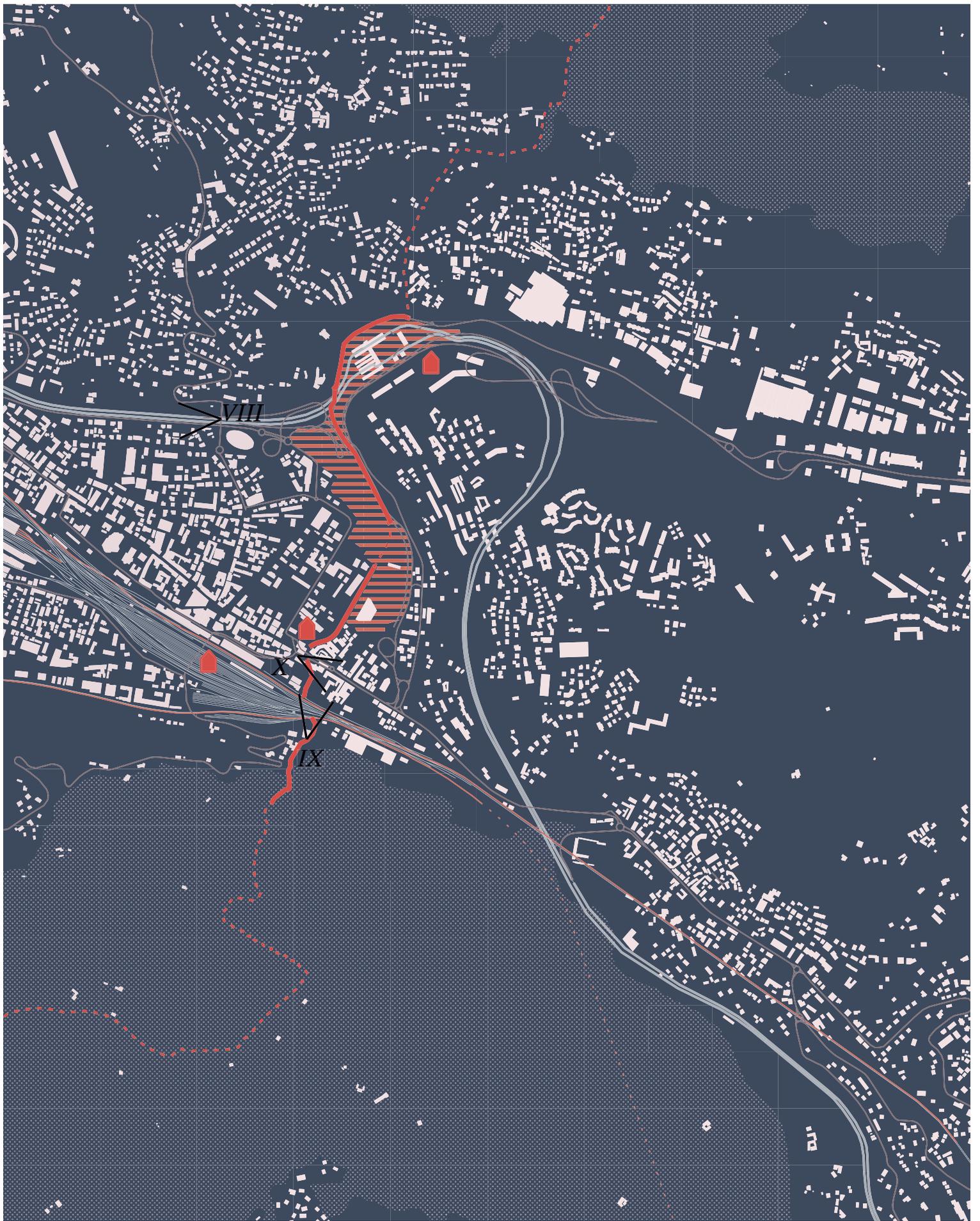


IX



X





CONCLUSION

La réelle problématique de nos limites est le manque d'intérêt vers le potentiel qu'elles portent. Les frontières sont chargées d'une connotation négative portée par divers événements de l'histoire et, encore aujourd'hui, par les innombrables tensions qu'elles peuvent susciter. Le caractère très émotionnel et problématique des barrières comme la matérialisation du mur entre l'Amérique et le Mexique, ou entre Israël et la Palestine, contribuent à focaliser l'imaginaire autour de la frontière de manière négative.

Les frontières souffrent des conséquences d'être en périphérie. On les traverse, mais on ne s'y arrête jamais volontairement. Elles s'apparentent à des écluses, ouvertes ou fermées. Or ces limites sont les marques de différences, elles renvoient à la diversité et à une altérité non seulement nécessaire, mais tout simplement réelle. L'actualité ne traite que rarement des opportunités qu'offre la proximité des deux milieux. La division engendre à travers le monde des émois et des mouvements d'extrême-droite, qui militent pour la fermeture totale des frontières. Or ces dernières sont porteuses d'altérité et le véritable danger est de ne pas en tenir compte. Elles renvoient à un débat qui s'opère à différentes échelles et qui suscite le plus grand intérêt des urbanistes: celui de la périphérie face à la centralité. Généralement dans le projet urbain, la périphérie est traitée en second lieu comme résultant de la centralité. Sans centralité, la périphérie n'existe pas.

Dans une conférence intitulée *Architecture of cooperation*, Richard Senett aborde les différenciations entre les concepts de *boundaries* et de *borders*. *Boundaries* fait référence à des limites territoriales où l'interaction s'arrête, c'est la périphérie dans son sens premier. Le terme renvoie donc à une forme de mort, celle de l'interaction sociale. Alors que *border* est un lieu où l'interaction entre différentes espèces et la diversité biologique augmentent. Le terme de frontière englobe donc ces deux aspects de *border* et de *boundaries*. Mais comme dit précédemment, le terme de frontière est connoté négativement. Dans l'imaginaire collectif socialiste, la tendance serait d'effacer toutes les barrières et par extrapolation de se débarrasser des frontières. C'est d'ailleurs cette idéologie que véhiculent les images de poste douanes abandonnés de Josef Schulz. Anne-Laure Amilhat Szary les décrit comme une "*esthétique post-Schengen*" faisant référence au "*destin du lieu où la vanité des intentions humaines est mise à nu quand les ronces envahissent le béton qui se fissure et que la nature reprend ses droits*". Cette approche de gommage des frontières, en plus d'être utopique et simpliste, est paradoxale. Le fait que nous ayons besoin de marquer l'espace et que cet espace doit posséder des qualités de protection ainsi que d'ouverture vers l'extérieur - "*both resistant and porous*"¹ - est un principe biologique de base. Le fait d'effacer les murs, ne promeut pas les interactions sociales. L'idée est d'activer la zone frontalière avec une intervention qui va transformer les conditions de *boundaries* vers une condition de *border* pour tirer les avantages d'une situation périphérique.

Quelle réponse amener à l'hostilité de la frontière, en tant qu'architecte? Comme nous l'avons vu, il y a actuellement un malaise dans le rapport des infrastructures frontalières au territoire qu'elles occupent. Ce décalage d'échelle, ce manque d'attache qui découle d'un mode de penser globaliste, ainsi que la crise migratoire sont des facteurs qui rendent l'expérience du seuil flou. Le seuil est un élément architectural qui présente des possibilités projectuelles très vastes et très réjouissantes. En effet, le seuil est un entre-deux, un palier, qui accompagne un passage et peut être traité de différentes manières. Il y a avec cette notion de seuil une idée d'ouverture, et même d'invitation, tout en gardant en réserve une possible fermeture. L'expérience de la frontière devrait être traitée aujourd'hui par les architectes et urbanistes comme un espace de transition et ne pas la laisser à la dérive et au seul jugement des politiciens.

Dans le cadre des Alpes suisses, et plus particulièrement de Chiasso, une solution que je voudrais personnellement explorer est celle de l'hospice. Ce type d'édifice, pourtant oublié et peu exploré par les architectes, présente beaucoup de caractéristiques qui en feraient une nouvelle "porte" à la foi accueillante et ouverte, mais également porteuse de valeurs et d'identité suisses. Il a l'énorme avantage d'être typique de ce territoire, avec une très longue tradition derrière lui, et par conséquent, il trouverait toute sa légitimité dans le Mendrisiotto. De plus ce geste permettrait de redéfinir ce que peut être un hospice aujourd'hui et de le sortir de son statut de désuétude. On peut imaginer alors un édifice d'accueil, qui servirait d'une part de refuge aux migrants bloqués aux frontières, tout en occupant d'autres fonctions plus liées au tourisme, à l'économie et aux marchandises d'autre part. S'il se positionne dans une "marche", c'est-à-dire entre deux postes de douanes, il pourrait jouir d'un statut économique à part et être rentable tout en ayant des prix attractifs. Tel le caravansérail, cet hospice aurait un rôle de lieu de refuge, d'hospitalité mais également d'échanges et de rencontres économiques entre la Suisse et l'Italie.

La question délicate de la religion se pose également. En effet l'hospice est tenu en général par les chanoines et abrite une chapelle. Mais ce que l'on peut retenir de ces caractéristiques peut être plus large : il faudrait une communauté résidente qui s'occupe du lieu et qui aurait le rôle d'hôte bienveillant, et un espace "spécial", plus spirituel que religieux, plus important et volumineux que les autres espaces communs, qui remplirait une fonction de rassemblement et inviterait également à se recueillir sur soi.

BIBLIOGRAPHIE

AMILHAT SZARY, Anne-Laure, 2015: *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui?* Paris: PUF

LIVRES

CAVADINI, Nicoletta, 1997: *Chiasso fra ottocento e novecento*. Muzzano: CdT SA

CORBOZ, André, 1983: *Le territoire comme palimpseste*. Besançon: Les éditions de l'imprimeur

FISCHLER, Rita; ZIEGLER, Ulrich, 1982: *Die Schweizer Grenze, La frontière suisse, il confine svizzero, The Swiss frontier*. Zurich: Office national suisse du tourisme

FRANSIOLI, Mario, 1982: *Der St. Gotthard und seine Hospize*. Berne: Société d'Histoire de l'Art en Suisse

FRÖHLICH, Martin; HAAB, Walter, 1988: *Das alte Hospiz auf dem Simplon*. Berne: Société d'Histoire de l'Art en Suisse

GUICHONNET, Paul, 1980: *Histoire des civilisations II destin humain*. Toulouse: Privat

QUAGLIA, Lucien; LOVEY, Angelin, 1972: *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*. Martigny: Congrégation du GSB

LÉVY, Jacques; LUSSAULT, Michel, 2013: *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*. Paris: Belin

RUMLEY, Dennis, 1991: *The Geography of border landscapes*. Milton Park (R-U): Routledge

SCHRÖTER, François, 2007: *Les frontières de la Suisse: questions choisies*. Genève: Schulthess

THURRE, Daniel, 1994: *L'Hospice du Grand-St-Bernard son église, son trésor*. Berne: Société d'Histoire de l'Art en Suisse

ARTICLES

BALLOUD Simon, 2012: “*vestiges des frontières européennes*”: vers la patrimonialisation des territoires de l'attente, Doctorat à l'université de La Rochelle, Québec

CELIO, Nello, 1972: *Appel au peuple suisse en faveur du Saint-Gothard*. in Heimatschutz, 67ème année n°1

DUBLER, Anne-Marie, 2010: *Hospice*. In: Dictionnaire historique de la Suisse. <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F16580.php>

DUSSAULT, Andrée-Marie, 2016: *Un camp de migrant naît aux portes de la Suisse*. in: Le Temps, quotidien du 5 août

FONTANA, Jean-Loup, 2012: *Hospices et refuges: la sollicitude publique à l'égard des migrants dans les Hautes Alpes au XIXe. s.* in: Migration société n°140

GIGON, Ariane, 2014: *Grand-Saint-Bernard: un hospice en quête de renouveau*. in: swissinfo.ch

GUICHONNET Paul; RAFFESTIN, Claude, 1974: *Géographie des frontières*, in: Le Géographe n°13

GROUPE FRONTIÈRE, 2004: *La frontière, un objet spatial en mutation*, <https://www.espacetemps.net/articles/la-frontiere-un-objet-spatial-en-mutation/>

LEIMGRUBER, Walter, 2005: *Boundaries and transborder relations, or the hole in the prison wall: On the necessity of superfluous limits and boundaries*. in: Géojournal n°64

LIMOZIN Pierre, 1990: *Le tessin les mutations économiques et sociales d'un canton périphérique*, in: Annales de Géographie n°552

MINASSIAN, Gaïdz, 2015: *Le tournant global de la géographie*. in: Le Monde, quotidien du 1^{er} avril

PICHARD SARDET, Natalie, 2009: *col du Grand-Saint-Bernard*. in Dictionnaire historique de la Suisse. <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F8852.php>

RAFFESTIN, Claude, 1986: *Eléments pour une théorie de la frontière* in Diogène n°34

RAFFESTIN, Claude, 1974: *Espace, temps, frontière*. in: Cahier de géographie du Québec n°18

Rédaction dhs (anonyme), 2016: *col du Saint-Gothard*. in: Dictionnaire historique de la Suisse. <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F7466.php>

Rédaction nb.admin.ch (anonyme), 2010: *Le Gothard vu par la presse*. in Bibliothèque nationale suisse. <https://www.nb.admin.ch/sn1/fr/home/themes/histoire/le-gothard-vu-par-la-presse.html>

RENATO, Arnold, 2013: *col du Simplon*. in Dictionnaire historique de la Suisse. <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F8806.php>

SCHOCH, Heiner, 1972: *Les transporteurs routiers du Saint Gothard et leur histoire*. in: Heimatschutz, 67ème année n°1

TORRICELLI, Gian Paolo; GARLANDINI, Simone, 2017: *La frontiera e le mappe. Evidenze demografiche e socioeconomiche tra Svizzera e Italia*. Accademia di architettura di Mendrisio, Università della Svizzera italiana

TORRICELLI, Gian Paolo, 2002: *Traversées alpines, ville et territoire : le paradoxe de la vitesse*, in: Revue de géographie alpine n°90

MAYENFISH, Alex, 2013: 7000 bornes, une frontière. Radio Télévision Suisse

SENNETT Richard, 2012: *The Architecture of Cooperation*. Conférence donnée à GsD Harvard University

<https://www.gsbernard.com>
www.italianlimes.net/

VIDÉO

SITES WEB

IMAGES

En deuxième de couverture :

Image de fond chapitre

- fig.1.** Josef Schulz, *Übergang*, 2005 - 2008
- fig.2** Artiste photographe inconnu, 1900-1906
notrehistoire.ch/medias/29559
- fig.3**
- fig.4** Dessin du prévôt Roland Viot, l'Hospice, 1626
- fig.5**
- fig.6** Illustration trouvée dans le livre de Henri Perregaux
- fig.7**
- fig.8**
- fig.9**
- fig.10**
- fig.11** G.Basso 1607 petit booklet
- fig.12** Table de Peutinger, copie du XII^{ème} s., *Wikipédia*
- fig.13**
- fig.14** <http://www.italianlimes.it>
- fig.15**
- fig.16**
- fig.17**
- fig.18 et 19** Mattia Vacca

Les photos de Chiasso à l'exception de celles de Mattia Vacca, sont de ma propre réalisation

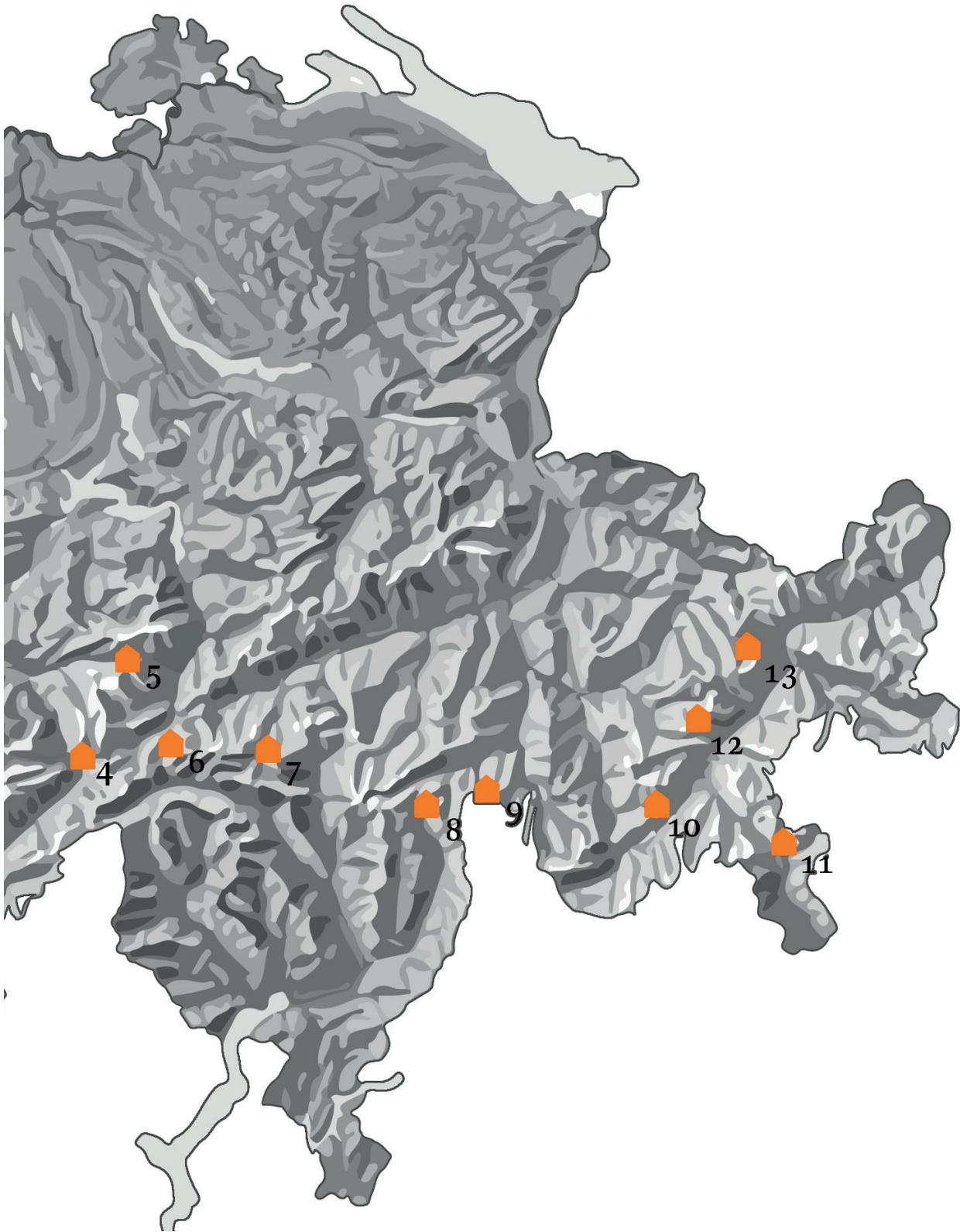
Je désire remercier les personnes suivantes qui ont contribué à l'élaboration de cet énoncé :

Adele Pietrini pour son admirable travail de master et son aide précise et précieuse; **Maurice Thétaz** pour le temps accordé à la recherche des plans d'hospices; **Frédéric** pour l'amabilité, l'accueil et les précisions sur l'hospice du Simplon; **Claire & Simon Corthay** pour la relecture et les corrections efficaces; **Foucault** et **Quentin** pour leur intérêt et les ouvertures créées au fil des discussions

INVENTAIRES DES HOSPICES

1. *Gd Saint-Bernard*
2. *Simplon*
3. *Vieil hospice du Simplon*
4. *Grimsel*
5. *Susten*
6. *Gothard*
7. *Lukmanier*
8. *San Bernardino*
9. *Splügen*
10. *Julier*
11. *Bernina*
12. *Albula*
13. *Flüela*







GRAND-SAINT-BERNARD

ALTITUDE :

2473 m

CAPACITÉ :

xx lits

FONCTION ACTUELLE :

Hospice

Vue de l'hospice en 1777

*Source :
BLONDEL Louis, Hospice du
Grand St-Bernard, Etude archéologique, 1947, p. 32*



VIEIL HOSPICE DU SIMPLON

ALTITUDE :

2000 m

CAPACITÉ :

xx lits

FONCTION ACTUELLE :

Propriété de l'armée

*Source :
Capture d'écran, "Simplon
-pass, Switzerland", youtube*

SIMPLON

ALTITUDE :

2000 m

CAPACITÉ :

130 lits

FONCTION ACTUELLE :

Hospice

Source :

<http://www.electrummagazine.com>



BARRAL HAUS

ALTITUDE :

2000 m

CAPACITÉ :

xx lits

FONCTION ACTUELLE :

Propriété de l'armée (à vendre)

Source :

Wikipédia





GRIMSEL

ALTITUDE :

2165 m

CAPACITÉ :

56 lits

FONCTION ACTUELLE :

Hôtel

Source :

T. Demand



SUSTEN

ALTITUDE :

2260 m

CAPACITÉ :

xx lits

FONCTION ACTUELLE :

Maison d'hôte

Source :

www.trekearth.com

GOTHARD

ALTITUDE :

2091 m

CAPACITÉ :

30 lits

FONCTION ACTUELLE :

Hôtel

Source :

www.passosangottardo.ch



LUKMANIER

ALTITUDE :

1915 m

CAPACITÉ :

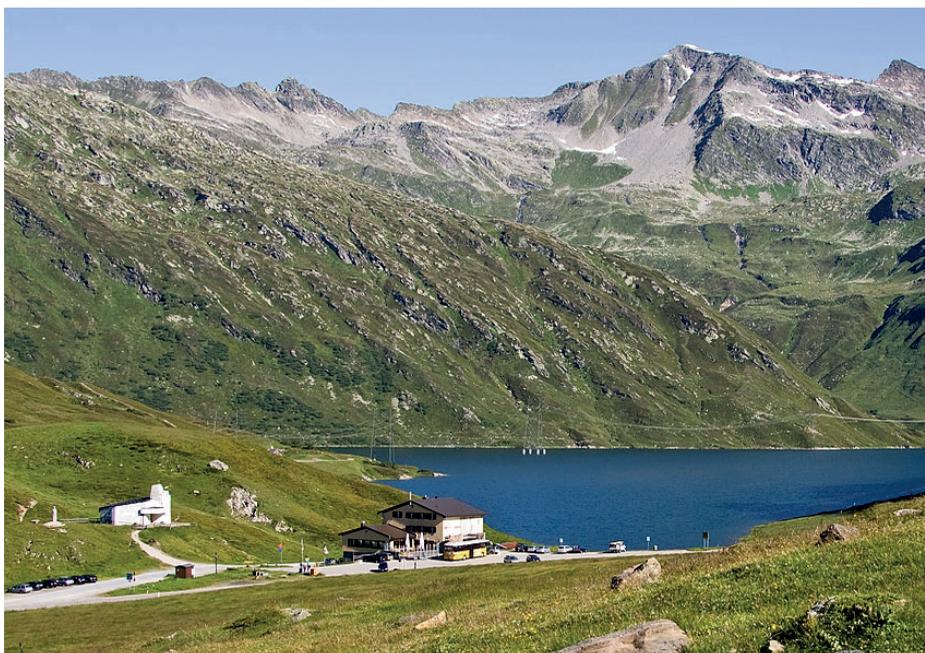
24 lits

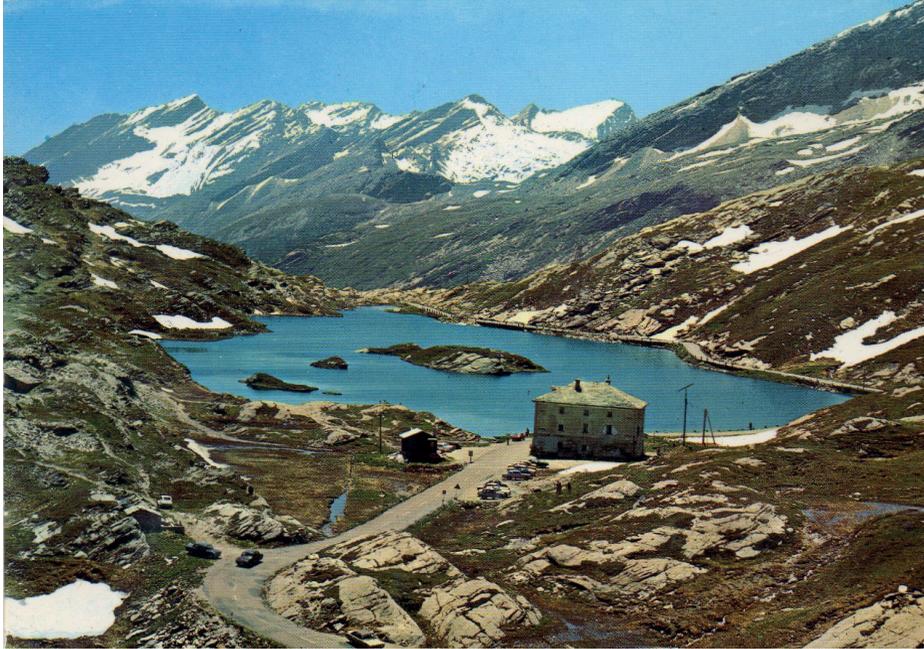
FONCTION ACTUELLE :

Hospice

Source :

fracademic.com





SAN BERNARDINO

ALTITUDE :

2060 m

CAPACITÉ :

xx lits

FONCTION ACTUELLE :

Maison d'hôte

Source :

www.windkraft-geschichte-winterthur.ch



JULIER

ALTITUDE :

2244 m

CAPACITÉ :

18 lits

FONCTION ACTUELLE :

Hôtel

Carte Postale

Source :

Engadin Press Co., ca 1910

SPLÜGEN

ALTITUDE :

2113 m

CAPACITÉ :

24 lits

FONCTION ACTUELLE :

Maison d'hôte

Source :

www.panoramio.com



BERNINA

ALTITUDE :

2309 m

CAPACITÉ :

40 lits

FONCTION ACTUELLE :

Hôtel

Carte Postale

Source :

Photo und Verlag J. Trauffer





ALBULA

ALTITUDE :

2315 m

CAPACITÉ :

18 its

FONCTION ACTUELLE :

Maison d'hôte

Carte Postale

Source :

Gebrüder Tratschin, 1902

FLÜELA

ALTITUDE :

2383 m

CAPACITÉ :

24 lits

FONCTION ACTUELLE :

Hôtel

*Source :
fracademic.com*



ANNEXES

Interview avec José,

Chanoine au Grand-Saint-Bernard et au Simplon

22.03.2017 par Adele Pietrini

Dans la langue française, on trouve plusieurs définitions du mot “hospice” : lieu pour les mourants, ancêtre de l’hôpital, ancêtre de l’hôtel, lieu de refuge etc. Quelle est votre définition ?

Lieu d’hospitalité et lieu de passage. On accueille et on accompagne les gens qui sont là de passage, et qui courent un risque. C’est une ouverture vers une autre étape. C’est aussi un havre, on vient s’y reposer pour mieux repartir.

Qu’est ce qui distingue un hospice d’un hôtel ou d’une auberge de jeunesse ? Et d’un refuge de montagne ?

Ce qui est commun avec la cabane de montagne, c’est le refuge. Mais il y a en plus la présence d’une communauté à but non lucratif, au service de l’Humain, et au service spirituel du Christ. Lui, toute sa vie a accompagné les Humains dans leur passage. Pour moi, le premier hospice, comme je l’entends, c’est l’auberge d’Emmaüs, où les disciples de Jésus le cherchaient avant sa résurrection. Les gens étaient à l’écart pour mieux revenir. Et la différence avec une auberge de jeunesse, c’est l’espace qu’on laisse à la rencontre. La rencontre entre les différentes personnes, avec soi-même et avec Dieu. Et c’est également différent d’un monastère car ici on n’est pas obligé d’adhérer à la valeur spirituelle. Les gens viennent ici pour trouver ou retrouver quelque chose de différent, ils ne sont pas ici seulement pour la montagne mais pour être écoutés.

L’Hospice du Grand-Saint-Bernard a subi des changements d’usage entre sa création et aujourd’hui. Comment a-t-il pu s’adapter aux besoins d’aujourd’hui ? L’essence de cet endroit est-il respecté ?

Oui le lieu a évolué en gardant sa vocation. On parle de 1000 ans d’hospitalité ! C’est la même communauté, fondée par Saint-Bernard, mais ça évolue. On s’est adaptés au tourisme par exemple dans les années 50. Tourisme au sens noble du terme : on va chercher ailleurs pour revenir à l’ordinaire reposé et émerveillé. Les gens viennent dialoguer même s’ils sont à l’écart de la société. Ce qui est resté inchangé au Grand-Saint-Bernard, et qui diffère au Simplon, c’est qu’on y accède à pied. On ne peut pas venir en voiture, on doit marcher, et l’hiver s’y rendre à peau de phoque. Cela change l’expérience, on reçoit différemment l’endroit après l’effort. La joie d’être accueilli n’est pas la même.

Quel est le rôle de la crypte ? En quoi cet espace est-il particulier ? Est-il essentiel selon vous ?

Elle n'a rien de sublime. Mais elle a une âme, et c'est l'âme de la maison. Ce mot vient du grec et veut dire "lieu caché", comme l'est le coeur, et il faut descendre pour l'atteindre. C'est curieux car on doit monter à l'Hospice et ensuite, on descend. C'est intéressant architecturalement, je pense. La devise de l'hospice c'est "ici le Christ est adoré et nourri", et au sous-sol, dans les fondations de l'édifice, on a les stocks d'alimentation et la crypte. C'est un rappel de ce qu'est vraiment un hospice. Ce n'est pas qu'un lieu "mystico-gazeux", on s'occupe aussi du concret et du corps. On ne vit pas que de belles idées en montagne, on doit toujours regarder où on met les pieds.

Quels genres de personnes viennent séjourner à l'Hospice ? Combien de temps restent-elles ? Que viennent-elles chercher ?

Rarement plus d'une semaine. On ne s'y installe pas. Il y a le cas particulier des bénévoles qui viennent aider à faire le ménage et à manger, mais sinon les gens ne restent pas plus que ça. Certains viennent chaque année, parfois deux fois par année, il y a plusieurs cas de figure. C'est une communauté mouvante, qui vient chercher des ancrages et des repères.

Pouvez-vous imaginer un hospice urbain, c'est-à-dire implanté en ville ? Et comment vous l'imaginez ?

S'il est en ville, il doit quand même rester à l'écart. Et la présence de la nature me semble importante. La manière d'arriver aussi est importante, il faut un seuil. A l'Hospice du Grand-Saint-Bernard il n'y a pas de serrure ! Il y a ce passage vers un intérieur ouvert. C'est un moment important et "seuil" un mot important. Il faut de quoi s'émerveiller et s'abriter, et que chacun puisse révéler sa dignité. Une chose importante également, et qui n'est pas très réussie au Simplon, c'est la proportion humaine dans les espaces. Des dimensions humaines pour que l'on puisse se sentir à l'écoute. Il faut de l'harmonie également, de la modestie et de la robustesse. Bien qu'il faille de la place pour la fragilité aussi ! Je dirais une noble simplicité. Quant au fonctionnement, c'est important que cela reste un lieu gratuit. Il ne faudrait pas chercher la rationalisation d'un refuge de montagne où tout est rentable et où l'on cherche tel ou tel taux d'occupation. Il faut une communauté religieuse sans salaires. Nous, on fonctionne grâce au soutien, c'est la solidarité qui nous fait vivre.

Et un hospice qui n'est pas lié à la religion ? Un hospice sans chanoines ?

Il faut maintenir l'idée de fraternité universelle. Et si elle est typée, elle devient plus ouverte je pense. C'est-à-dire, pour être ouvert, il faut être situé et non pas neutre, on peut ainsi accueillir l'altérité. C'est un paradoxe, mais à mon avis l'hospice est rempli de paradoxes. Le petit, le grand, le lumineux et l'obscur. Ce sont des alliances et ça marche. Je pense que l'ancrage spirituel est important, il est reçu à travers les murs de l'édifice mais également à travers les hôtes, dans le sens des gens qui accueillent. Il est curieux qu'en français le mot "hôte" ait les deux significations, la personne qui accueille et la personne qui est accueillie. Mais j'aime bien dire que les deux se confondent et qu'on ne sait plus qui accueille qui ! Quand on est cinq chanoines et qu'on accueille un groupe de 100 personnes, on peut vraiment se poser la question. La spiritualité est donc importante car elle met l'Homme au centre face à des valeurs universelles. C'est un espace pour tous les humains, mais dans lequel le visage de Dieu peut advenir. Et je ne pense pas qu'on puisse créer un hospice de toutes pièces, il faut une communauté derrière. Et la présence de la spiritualité fonde la posture de chacun.

Interview avec Michel Praplan,

Chanoine résident de l'Hospice du Simplon

20.03.2017 par Adele Pietrini

Dans la langue française, on trouve plusieurs définitions du mot “hospice” : lieu pour les mourants, ancêtre de l’hôpital, ancêtre de l’hôtel, lieu de refuge etc. Quelle est votre définition ? L’Hospice du Simplon correspond-il à cette définition ?

En allemand “das Hospiz” signifie le lieu où les gens vont mourir, et en France on a des hospices, comme celui de Beaune, qui sont des lieux où l’on met les malades et les pauvres, les lépreux par exemple, loin de la ville. Ici, ce qu’on a, c’est un hospice de montagne. C’est un lieu d’accueil et d’étape en montagne. On accueille les gens pour qu’ils se reposent et puissent repartir. Les hospices de montagne sont sur des lieux de transit. Celui du Grand-Saint-Bernard est sur un lieu de transit historique puisqu’il était emprunté déjà chez les Romains. On sait qu’il y avait un refuge avec un temple de Jupiter et les gens déposaient des monnaies. Jusque dans les années 50, avant l’arrivée du tourisme en montagne et des cars postaux, ces lieux étaient gratuits. La règle de vie était que la personne était hébergée gratuitement tant qu’elle ne pouvait pas repartir, à cause du temps. Si elle pouvait repartir ce n’était plus gratuit. Comment on finançait alors ? Les fermes des alentours faisaient des dons. Elles amenaient du bois également. Et les gens qui avaient été accueillis faisaient également des dons pour remercier.

Qu’est-ce qui distingue un hospice d’un hôtel ou d’une auberge de jeunesse ? Et d’un refuge de montagne ?

Le lieu est important par rapport à un refuge. On est situé sur un lieu de passage historique. On continue une tradition le plus longtemps possible. Et nous n’offrons pas le même service qu’un hôtel. Ici on ne demande pas de documents d’identité. C’est le principe d’accueil universel : nous ne demandons pas la nationalité des gens, ni quelles langues ils parlent, ni la raison pour laquelle ils sont ici. Ce qui nous permet aussi de ne pas tenir de registre et cela revient moins cher. L’Etat nous le permet grâce au fait qu’on perpétue une tradition qui date du XIème siècle. Sinon nous ne pourrions pas nous le permettre, car nous sommes bénévoles. Nous sommes un groupe de personnes qui vivons et accueillons, et offrons un mode de vie avec une certaine simplicité. Il nous arrive de refuser des personnes et de leur conseiller un hôtel car c’est ce qu’ils cherchent. Mais en général, les gens qui viennent savent déjà que c’est différent. Une autre différence c’est qu’on ne ferme jamais les deux portes d’entrée. Et ça ne nous a (presque) jamais posé de problème, nous n’avons pas de vol de matériel, bien qu’on ait une centaine de skis. Et pourtant nous sommes sur une route nationale!

Cet endroit a subi des changements d'usage entre sa création et aujourd'hui. Comment fonctionne-t-il maintenant concrètement ? Qui le finance ? Combien d'employés travaillent ici et que font-ils ?

Ce lieu appartient à la communauté religieuse du Grand-Saint-Bernard. Il y a nous, les chanoines, qui vivons ici et nous nous occupons toute l'année d'accueillir les personnes, et quelques employés. La plupart sont des femmes du village. Certaines travaillent de manière fixe, à 100%, 80% ou même 60%. Et il y a des gens qu'on appelle quand on a un grand groupe ou durant la haute saison. Nous appelons toujours les mêmes ! Elles restent parfois dormir mais pas souvent, et nous leur donnons des chambres séparées pour éviter les litiges. Certaines viennent de Domodossola et font les allers-retours ! Elles s'occupent du ménage et de servir le repas. Et c'est également le personnel qui débarrasse. On demande aux gens de ne pas s'éterniser dans le réfectoire et de plutôt utiliser les différents petits salons, pour qu'ils puissent vite nettoyer pour le prochain repas. On ne demande pas aux gens de débarrasser car ça prendrait trop de temps et on ne veut pas risquer que ce soit mal fait. Je préfère avoir des professionnels qui le font plutôt que des bénévoles. Car les bénévoles des fois ne sont pas assez concernés. Pour ce qui est de l'organisation du lieu, nous avons autour de la cage d'escalier des petits salons. Et ensuite deux ailes de chambres, dont une pour nous les chanoines. Il y a au rez les deux réfectoires et la chapelle. Il est important pour nous que les espaces communs soient petits et multiples, pour qu'il y ait une vraie ambiance de maison. Si c'était de grandes salles, certains feraient trop de bruit et dérangeraient les autres ! Mais comme cela ça marche bien. Les gens lisent, jouent aux échecs, discutent... Le plus incroyable c'est la bibliothèque. Tout le monde respecte le silence, et il y a la cheminée. C'est une ambiance très chaleureuse et domestique.

Quelle est votre rôle en tant que chanoine ? Quelles sont vos tâches ?

Chanoine, c'est un titre, et nous prions selon un canon et vivons en communauté. On peut être prêtre ou pas. Nous avons aussi des femmes avec nous. Elles ne dédie pas leur vie comme nous le faisons, elles sont libres de partir quand elles veulent. Une autre spécificité est le vœu de pauvreté : on donne tout ce que l'on possède. Il n'y a plus de propriété individuelle. Je conduis la voiture de la maison par exemple, je n'ai pas ma propre voiture. Et nous sommes appelés à nous déplacer dans les différentes maisons, selon les besoins, pour les différentes activités que nous proposons. Nous sommes un petit groupe qui s'apparente à une famille. Ici, il y a un responsable de la maison, qui est aussi responsable de la spiritualité. Ensuite un collègue et moi sommes responsables de l'accueil, moi de 16h à 22h et mon collègue, qui a 80 ans, de 10h à 16h. Il y a un confrère qui lui n'habite pas ici et s'occupe de tout ce qui est financier et économique, avec également un administrateur laïc. Mes tâches

sont donc de prendre l'argent des gens qui partent ici à l'accueil et de le donner à celui qui s'occupe des finances. Nous avons également quatre moments de prières dans la journée, matin, midi, soir et avant de se coucher. Et ceci tous les jours. Sauf si on va en plaine se reposer. On prend du temps pour nous quelques fois aussi, et on doit penser à notre santé. Nous avons quelques vacances, en principe un mois par année. Ca dépend des gens ensuite, il y a ceux qui aiment voyager et les autres. Moi par exemple je suis parti deux semaines en Appenzell, et une semaine à Neuchâtel faire le tour du lac à vélo. Et puis les week-ends on va voir les amis de temps en temps. Et eux peuvent venir aussi ! C'est l'avantage par rapport à une paroisse, si j'ai vingt amis qui viennent me retrouver je peux les faire dormir ici. C'est plus social.

Quels genres de personnes viennent séjourner ici ? Combien de temps restent-elles ? Que viennent-elles chercher ?

Les gens restent rarement plus d'une semaine. Pour ce genre de cas on fait un forfait "habitué". Ce qui est beau c'est qu'on a un mélange de personnes. Les visages changent mais la maison reste la même. Les hôtes font le lieu, pas les clients. On essaie de mélanger les gens, quand on prépare la table nous mettons des étiquettes avec le nom des personnes et comme ça il y a un échange. Parfois nous venons participer pour que ça prenne. Et ça marche !

Quelles sont les responsabilités des personnes qui sont reçues ? Comment participent-elles au bon fonctionnement de la demeure ?

Elles doivent accepter notre mode de vie. Accepter de se mélanger aux autres, manger aux heures fixes de repas. Cela est très important, comme dans une famille. Ici nous proposons un mode de vie en simplicité et en communauté, nous nous attendons à ce que les gens respectent cela. J'ai d'ailleurs une anecdote sur le sujet; je me suis énervé une fois. C'était un groupe de Zurichois vegan. Ils refusaient de manger alors qu'ils marchaient toute la journée ! Pour finir je leur ai fait une soupe de légume ils étaient très contents. Mais je ne trouve pas normal qu'on exige de nous que nous nous adaptions au mode de vie des villes. Pourtant on essaie : nous avons le wifi par exemple. Les jeunes sont contents de pouvoir communiquer avec leurs parents, et nous ça nous permet d'avoir notre site internet et de régler les réservations. Nous avons des télévisions que nous laissons éteintes la plupart du temps mais nous les allumons quand il y a un événement ou que quelqu'un a amené une vidéo. C'est surtout les plus jeunes qui demandent. Il y a aussi une webcam connectée à notre site. Les gens la voulaient car ils deviennent nostalgiques du paysage. Du coup ils vont sur le site et chaque matin ils peuvent voir le Simplon !

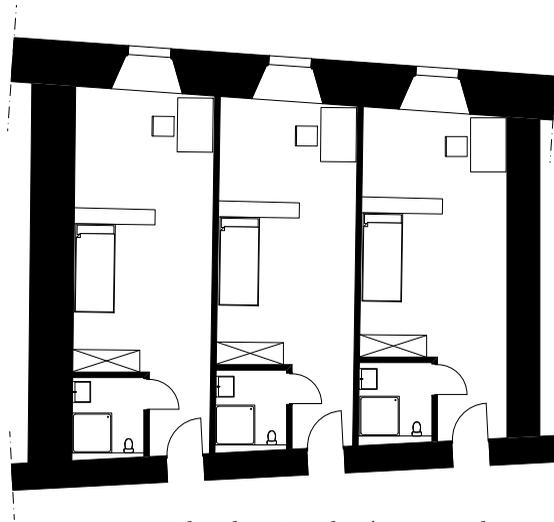
**Pouvez-vous imaginer un hospice urbain, c'est-à-dire implanté en ville ?
Et comment vous l'imaginez ?**

Nous avons justement un projet d'hospice à Martigny. Donc oui pour moi c'est facile à imaginer car nous y avons travaillé un moment, même si malheureusement ça n'a pas pu se faire. Nous voulions un lieu d'accueil en ville pour les étudiants et les jeunes qui n'ont pas de salaire ou de situation stable. Nous avons imaginé un lieu avec salon et cuisine où chacun peut cuisiner et vivre en communauté pour pas cher. Ils s'occuperaient eux-mêmes que tout fonctionne, de nettoyer et entretenir le bâtiment. Nous avons en fait déjà un lieu là-bas où nous offrons les repas. On voulait le placer à côté pour que les gens profitent également de ce service. Donc pour moi ce projet a du sens et c'est une sorte de maison qui pourrait marcher tant qu'il y a des hôtes, des gardiens qui surveillent que tout se passe bien.

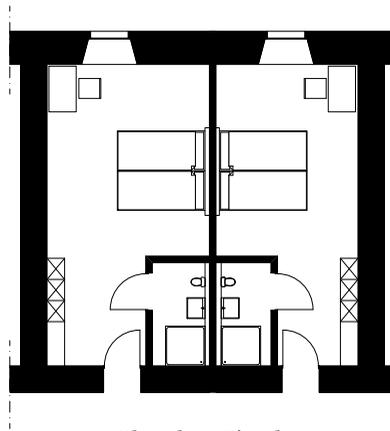
Et un hospice qui n'est pas lié à la religion ? Un hospice sans chanoines ?

Tout à fait ! Mais il faut un noyau, un groupe de personnes qui restent pour accueillir. Ca peut être un couple, de retraités par exemple ! Ce n'est même pas obligé qu'ils restent dormir. D'ailleurs ici nous ne faisons absolument pas de prosélytisme. Les gens peuvent évidemment profiter de ce service mais il n'y a aucune obligation. La chapelle reste ouverte même de nuit, pour les gens qui ont besoin de se retrouver, de penser ou de prier, et si quelqu'un veut se confesser ou plus nous sommes là et nous entendons les messages des gens. Mais il n'y a pas de prière avant les repas, car les gens ne sont pas forcément habitués et on ne veut pas imposer ça. Donc pour moi un lieu comme le nôtre n'a pas à être lié à la religion. Le nôtre l'est car il est né comme cela et on perpétue une tradition.





Chambre Grand-Saint-Bernard



Chambres Simplon



